Le travail dans un bar militant auto-géré : d'un vecteur d'engagements et de gratifications, à un enjeu de lutte

Thomas Caubet

▶ **To cite this version:**

Thomas Caubet. Le travail dans un bar militant auto-géré : d'un vecteur d'engagements et de gratifications, à un enjeu de lutte. Sociologie. 2019. dumas-02333071

HAL Id: dumas-02333071

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02333071

Submitted on 25 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

FACULTÉ
DE SCIENCES
HUMAINES
ET SOCIALES

UNIVERSITÉ
PARIS
DESCARTES

USPC
Université Sorbonne
Paris Cité

Université Paris Descartes

Le travail dans un bar militant auto-géré :

D'un vecteur d'engagements et de gratifications, à un enjeu de lutte.

Par Thomas Caubet

Mémoire de Master 2019 Sociologie

Dirigé par Jan Spurk

Présenté et soutenu publiquement le 19 juin 2019

Devant un jury composé de :
Spurk, Jan, Professeur des universités (Président du jury) et Letonturier, Eric, Maître de conférences (Rapporteur).

Except where otherwise noted, this work is licensed under
http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/

Résumé du mémoire

Ce travail de recherche rend compte des résultats d'une enquête ethnographique menée au sein d'un collectif de personnes engagées dans un bar autogéré nommé La Drisse. Au lieu de s'attarder sur la dimension subversive de leurs activités, ni même de proposer une analyse organisationnelle du travail militant, c'est bien plus de *militant-es au travail* dont il est ici question. La problématique générale questionne l'ambivalence entre d'une part la volonté de ces militant-es de créer un lieu ouvert et accessible aux profanes, tout en conservant, d'autre part, des pratiques et une identité militante fortes : pourquoi, en somme, des militant-es d'ordinaire très critiques à l'endroit du travail, en viennent à s'engager dans un lieu dont la modalité d'engagement principale est, précisément, le travail. En s'intéressant aux visions du monde et du travail des acteurs et actrices du lieu, cette recherche développe trois axes analytiques : le travail est successivement appréhendé comme un vecteur de socialisation, un moyen d'accéder à des gratifications, et un objet de la critique. Un vecteur de socialisation car l'intégration au collectif ne semble pas possible sans un investissement par le travail. Pour participer à la Drisse il faut y travailler, et c'est en y travaillant que l'on s'y intègre, et non pas en militant. Un moyen d'accéder à des gratifications car, en tant que voie d'accès privilégiée au groupe et au lieu, le travail permet d'engranger la légitimité nécessaire pour pérenniser l'engagement et donner accès à une plus grande diversité d'activités. Un objet car du fait même de sa centralité, le travail est la cible privilégiée des critiques, contestations, conflits et luttes. Plus généralement, cette étude s'emploie à récuser l'exotisme et la fascination que peut parfois susciter l'étude du militantisme. En prenant le travail comme point de départ, et en refusant de le considérer comme *a priori* subversif, il est possible, non pas de banaliser l'engagement radical, mais de l'incarner dans une quotidienneté que seule l'ethnographie peut fidèlement restituer. Ce mémoire est ainsi tout à la fois un travail empirique, et un plaidoyer pour l'usage de l'ethnographie dans la sociologie du militantisme en tant que démarche de recherche à part entière. L'objet, aussi sociologique puisse-t-il être, est avant le produit d'une co-construction entre le chercheur et les acteur-ices : autrement dit, d'un travail de problématisation collectif.

Mots clefs : Travail, militantisme, autogestion, sociologie de la critique, engagement, réengagement, rétributions, ethnographie.

Avertissement

Ce mémoire est le fruit d'un travail approuvé par un jury de soutenance et réalisé dans le but d'obtenir le diplôme de Master. Il est gratuitement et librement mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie à des fins pédagogiques et de recherche en vue d'améliorer le partage et la diffusion des savoirs.
Ce document est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur conformément aux conditions imposées par la licence et dans le respect des dispositions prévues par le Code de la propriété intellectuelle (CPI, L122-4).
Ils prévoient notamment une obligation de référencement et de citation précise du document lorsqu'il est utilisé ou employé comme source. Toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite ou autre contravention au respect du droit d'auteur est susceptible d'entrainer des poursuites (CPI, L 335-2-L 335-10).

« Code de la propriété intellectuelle - Article L122-4 | Legifrance ». https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?cidTexte=LEGITEXT000006069414&idArticle=LEGIARTI000006278911.

« Code de la propriété intellectuelle - Article L335-2 | Legifrance ». https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?cidTexte=LEGITEXT000006069414&idArticle=LEGIARTI000006279172.

Remerciements

Je commence en remerciant le professeur Jan Spurk sous la direction duquel ce travail a été réalisé. Sa patience et ses remarques m'ont évité nombre de fausses pistes.

Plus en tant que participant que chercheur, je tiens à remercier également les militants et militantes de la Drisse dont ce travail relate une partie des vies, des idées et des usages. Sans nul doute, je dois ma rapide intégration au terrain d'enquête à la chaleur de leur accueil.

Un grand merci à ceux et celles qui ont accepté « de me filer un coup de main », et d'approfondir mes thématiques de recherches durant de longs et passionnants entretiens. Si ce qu'il s'est dit durant ses rencontres est resitué dans ce travail sous l'impersonnel barbarisme « données », ce sont avant tout des discussions, des avis, des critiques, des considérations parfois intimes et souvent biographiques dont il s'agit avant tout.

Un merci tout particulier et sincère à mes compères et consœurs du Master Sociétés Contemporaines, Marie, Martin et Quentin. Ce mémoire doit beaucoup à la richesse de nos discussions et de leur remarques, aux relectures mutuelles, aux nombreux échanges de références de textes d'articles et de revues, et, avant tout, à l'amitié que nous entretenons.

À Christine et Alain pour m'avoir supporté et fait confiance durant mes études

Table des matières

Introduction 10
La Drisse 10
« Un bar avant tout » 11
… mais un lieu d'activités après-tout. 12
Revue de littérature 13
Profaner le militantisme ou politiser le profane ? 13
Les centres sociaux occupés et autogérés (CSOA) 15
Politiser le travail : « politiser le moindre geste » 16
Problématique 20
Problématisation 20
Hypothèses 21
Méthodologies 23
Encadré méthodologique 23
Quelques précisions sur le choix des outils méthodologiques 25
L'ethnographie comme démarche compréhensive 25
La participation observante 26
Restitution des données de terrain : le travail d'écriture 26
Annonce du plan 27
PARTIE I : RÉCIT ETHNOGRAPHIQUE ET TYPOLOGIE DES ACTIVITÉS DE LA DRISSE 30
Chapitre I. Le terrain d'enquête : description, entrée du chercheur et définitions de l'objet par les enquêté-es. 30
1. Un collectif, un lieu 30
1.2. L'organigramme de l'association comme grille de lecture de l'organisation du travail 30
1.3. Les profils de participation 31
2. Une entrée sur le terrain par la participation 32
2.1. Apporter du travail : la réunion-formation des bénévoles 32
2.2. Les premières expériences de travail à la Drisse 33
3. Une sociologie des acteur-ices 34
3.1. Qu'est-ce que la Drisse ? Un énoncé problématique 36
3.2. Le(s) sens du travail à la Drisse 39
Conclusion 41
Chapitre II : Un lieu d'activités 43
Introduction 43
1. Entre nécessité et devoir : le travail de bar 43
2. Lorsque le travail s'impose : l'autonomie dans l'hétéronomie 46

2.1. Isolation phonique 46
3. Une « ambition révolutionnaire » : l'idée s'incarne-t-elle en travail ? 48
3.1. Le registre discursif : l'assemblée générale 49
3.2. Théâtralités sociales et frontière symbolique 50
3.3. D'une éthique délibérative à l'éthique de la décision 52
3.4. Le registre matériel : l'organisation d'évènements militants 55
Conclusion 60
PARTIE II Essai d'analyse processuelle de l'engagement par le travail à la Drisse : intégration par le travail, articulation des sphères de vie et rapports au militantisme. 62
Chapitre III. L'engagement par le travail 62
Introduction 62
1. Arrière-plan théorique : l'analyse processuelle 63
2. Le travail comme véhicule de l'engagement 63
2.1. Alban 64
2.2. Étienne 64
2.3. Victor 65
2.4. Laure 66
2.5. Ingrid et Olie 67
2.6. Liam 67
3. La mise en cohérence des sphères de vie : articuler travail salarié et travail à la Drisse. 68
3.1. Sphères de vie ? 68
1. Alex 70
2. Ingrid 70
3. Liam 71
4. Olie 71
5. Étienne 72
4. Travail à la Drisse et rapport au militantisme : s'engager, se désengager, se réengager. 73
4.1. L'engagement 74
4.2. Le désengagement 76
4.3. Le réengagement 77
Conclusion 79
Chapitre IV : Rétributions symboliques et matérielles du travail à la Drisse 80
1. Introduction et cadrage théorique 80
1.1. Trois précautions relatives à la spécificité de l'objet 81
2. Intégration à la Drisse : la légitimité s'acquiert par le travail 81
2.1. Réprobation et promesse de travail 83

3. Situations de privilèges et « don » de travail 84
3.1. Liam et Adrian 85
4. Rétributions et rapport au militantisme : travail fonctionnel, politique et enchantement 87
4.1. Le travail fonctionnel : situation de désengagement militant 87
4.2. La politique comme incitation : engagement et réengagement 88
Conclusion 90
Chapitre V : Suspension du sens critique et retour du politique 92
1. Introduction : l'hypothèse de la critique 92
2. La mise au jour critique : voir la Drisse comme une économie domestique 93
2.1. Sens pratique et suspension du sens critique 93
3. Épreuve 94
3.1. L'épreuve 95
4. Engagement(s) et critique : un effet d'hystérésis 96
4.1. Désengagements 96
4.2. Les désengagé-es 98
5. Critiques et remises en cause du système de rétributions 100
5.1. Rétributions et bénévolat 101
Conclusion 102
Conclusion générale 104
1. Premier aperçu des résultats 104
1.1. Résultats détaillés 106
Épilogue 110
Annexes 112
1. Bibliographie 112
3.Guide d'entretien 117
3. Entretiens 120
3.1. Laure 120
3. 2. Étienne 126
3.3 Liam 133
3.4. Victor et Ingrid 138
4. Calendrier de terrain 144

Introduction

De septembre 2018 à avril 2019, soit une durée d'approximativement six mois, j'ai mené une enquête sociologique portant sur la question de la spécificité du travail dans un bar de quartier militant et autogéré dénommé La Drisse[1]. C'est à l'aune de cette idée que j'ai suivi un petit nombre de militants et de militantes ayant rejoint le collectif gérant le bar. Je me suis intéressé à leur manières de voir le travail, de le critiquer, j'ai étudié les raisons pour lesquelles ils et elles avaient rejoint une telle initiative, tenté de comprendre ce qui dans leurs parcours militants et professionnels les avait poussés à s'intégrer au collectif de la Drisse, et comment, finalement, leur rapport au travail avait (ou non) évolué et changé au cours de leur activité dans le bar. C'est ainsi que dans une perspective diachronique d'abord – leur engagement dans le lieu *via* le travail et les rétributions matérielles et symboliques qu'ils et elles retiraient de leur engagement –, et synchronique ensuite – la recomposition de leur participation et de leurs visions du travail *in situ* –, j'ai tenté de comprendre ce que travailler veut dire et implique de faire pour ces acteur-ices.

La Drisse

Au cours de l'été 2018, alors décidé à étudier les situations de travail dites « en autogestion », je découvre l'existence de la Drisse. C'est avant tout un lieu, un espace, un bar de quartier, mais aussi un collectif de militants et de militantes appartenant au milieu autonome (Robineau, 2017, p. 16 ; 444) lui-même compris dans ce que Philippe Gottraux nomme « champ politique radical » (Gottraux, 1997, p. 12). Organisé en association et composé, à l'origine, d'une trentaine de membres le lieu ouvre officiellement au public en juin 2017. Sa généalogie s'articule autour de deux modalités rhétoriques : "avoir un lieu à nous", et "sortir de l'entre-soi militant"[2]. Ces deux registres de justifications ou motifs[3] explicitent la volonté d'orienter d'une part les pratiques de luttes contre les politiques d'aménagements urbains de la métropole dans un lieu d'activités tourné vers le commun, et de proposer d'autre part une critique en acte du milieu militant de la ville en créant un « espace de

[1]Dans un souci d'anonymat le nom du lieu, du quartier et de la ville, ainsi que ceux des enquêté-es ont été changés.

[2]Propos recueillis durant des observations. Cette double généalogie est également mobilisée dans la Charte du lieu ainsi que dans plusieurs documents internes.

[3]Selon Olivier Fillieule « Les motifs sont pensés comme une verbalisation permettant, en situation, de produire des justifications du comportement ». Fillieule, Olivier. « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel : Post scriptum ». *Revue française de science politique*, vol. 51, n°1, 2001, p. 205.

sociabilité » conjuguant dynamiques militantes et « sociabilités festives et populaires ».[4]

« Un bar avant tout » ...

La « raison sociale » de la Drisse est avant tout celle d'être un bar de quartier. Proposant une critique des processus de gentrification du centre-ville et de l'expulsion progressive des classes populaires de leurs quartiers en passe de « réhabilitation urbaine », la Drisse se veut résolument ouverte sur l'extérieur, tenant le cap d'une politique d'accueil qualifiée d'inconditionnelle. Durant les horaires d'ouverture du bar, du jeudi au samedi de 18h à minuit, le lieu propose un service de débit de boissons en Licence III associative[5], la lecture sur place ou l'emprunt des ouvrages de la bibliothèque ou encore la consultation de brochures militantes. Si l'alcool est pour sa part proposé à prix fixe, les boissons non-alcoolisées, chaudes ou froides, restent à prix-libre et un système de « consommation-en-attente » est disponible pour les personnes n'ayant pas les moyens de payer[6].

Pour venir travailler au bar, un agenda informatisé est consultable par l'ensemble des personnes ayant participé à la réunion-formation[7]. Ainsi, via cette plateforme numérique, chacun et chacune peut prendre connaissance des besoins en main-d'oeuvre sur une soirée, s'y inscrire, et apporter des précisions utiles sur sa disponibilité. Présenté comme la "façade légale du lieu", le bar est conçu comme une interface de sociabilité. En acceptant de jouer le jeu de l'activité économique, le projet s'oriente dès l'origine vers une redéfinition de ce que militer veut dire. Définie à l'origine par la charte de la Drisse comme une contrainte indispensable à la pérennisation du lieu, l'activité de bar est également choisie et promue en tant que vectrice théorique d'une sociabilité de classe et de rencontre entre milieux sociaux d'ordinaires séparés. Si les cultures militantes anarchiste et autonome dont se réclament les membres actifs du collectif sont d'ordinaires fort réticentes à l'idée de

[4]Charte de la Drisse.

[5]Une des membres nous explique qu'à l'origine cette Licence III associative est créée pour permettre aux clubs de sports et leur *Club House* de vendre de l'alcool et notamment de la bière et du vin (les alcools « forts » ne sont autorisés à la vente que sous le régime de la licence IV). Le choix juridique du statut associatif doit beaucoup à l'exploitation par le collectif de ce « vide juridique ». Cette licence permet en effet au collectif de légaliser l'activité de bar tout en conservant le bénévolat comme mode exclusif de travail.

[6]Le tableau des consommations en attente fonctionne comme suit : si une personne le souhaite elle peut donner un peu plus que la somme dû pour l'achat de sa boisson. Deux solutions s'offrent alors à elle. Verser ce surplus à la caisse prix-libre ou l'ajouter au pot des « consos en attente ». Si elle choisit la deuxième option, pour chaque 50 centimes ajouté, une barre est tracée à la craie sur le tableau. Par exemple, une personne n'ayant pas les moyens de s'offrir une bière à deux euros pourra dès lors profiter de cette avance, quatre barres seront ainsi effacées, et 2 euros transférés du pot « consos en attente » vers la caisse du bar.

[7]La réunion-formation se tient une fois le mois. Elle est généralement animée par deux membres du collectif, et propose aux potentiels nouveaux membres de se familiariser avec le lieu. Nous revenons plus en détail sur cet outil dans le chapitre 1.

“marchandiser la lutte ” via l'activité économique et la vente de produits et services divers, le pari[8] des membres de la Drisse est celui d'une possible continuation de cette lutte, dans un registre organisationnel nouveau. À ce titre, l'existence même d'un bar est le produit d'une autocritique des militant-es. Cette généalogie est convoquée d'ailleurs par nombre de collectifs militant à l'origine de la fondation d'un lieu hybride proche de la Drisse, nous pensons ici à la Cantine des Pyrénées à Paris, à la Conjuration des Fourneaux à Rouen, le BTKC à Caen ou encore au Papier-Mâché en activité dans les années 1970 à Nice.

… mais un lieu d'activités après-tout.

Organisé sur le mode de l'autogestion, et « refusant toute forme de hiérarchie […] et de prise de pouvoir »[9], le lieu propose au public une multitude d'activités plus ou moins régulières. Outre le service de bar déjà décrit, la Drisse organise également un banquet de quartier mensuel à prix-libre, des concerts réguliers mais aussi une permanence bibliothèque mensuelle, une garderie solidaire ou des arpentages d'ouvrages. Plus ponctuellement, des projections de films peuvent être proposées ainsi que des représentations théâtrales. De plus, des collectifs informels, des associations de quartier, groupes et organisations militantes adhèrent annuellement à l’association et proposent de multiples activités et services à l'image de soirées de soutiens, de conférences, de discussions informelles en mixité ou non-mixité choisies, des banquets à prix-libres, la permanence d'une AMAP[10], des projections de court-métrages, des cours de soutien scolaire, des garderies solidaires etc.

Tourné résolument vers la promotion de l'usage, dans une perspective de réaffirmation du commun[11], de critique de la hiérarchie[12] et de lutte contre l'hétéronomie (Gorz 2014 : 268-269) le collectif pose l'appropriation comme principe d’utilisation des locaux. La Drisse représentant une superficie de plus de cent mètres carrés avec six pièces ouvertes au public, les membres actifs ne peuvent et ne veulent en assurer la tenue au quotidien. Ainsi, lorsqu'un groupe souhaite faire usage

[8] La dimension hasardeuse de l'idée de la Drisse, tient au fait que ces formats militant-économiques sont plutôt mal accueillis par les collectifs et groupes militants radicaux de la ville. À ce titre plusieurs membres nous confieront que tout le monde de fréquente pas la Drisse et que de virulentes critiques, notamment sur son aspect « légaliste » ou « citoyenniste », lui sont régulièrement assénées.

[9] Citations de la Charte de la Drisse. Nous précisons que dans un souci d'anonymat nous décidons de ne pas verser ce document en annexe, ce qui reviendrait à faciliter l'identification du lieu. Nous demandons ainsi aux lecteur-ices de nous faire confiance quant à l'authenticité des propos retranscris.

[10] Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne.

[11] Pour une étude sociologique de la notion de c*ommun* voir, Nicolas-Le Strat, Pascal. *Le travail du commun*. Paris, Saint Germain-sur-Ille, 2016.

[12] Castoriadis, Cornélius. *Autogestion et hiérarchie*. Texte écrit en collaboration avec Daniel Mothé, CFDT Aujourd’hui, n°8, juillet-aout 1974, https://infokiosques.net/article.php3?id_article=247. Consulté le 28 mai 2019.

du lieu en dehors des heures d'accueil hebdomadaire, il doit en contrepartie en assurer l'ouverture, la fermeture, parfois la tenue du bar ainsi que le ménage.

Revue de littérature

Différents sous-champs de la discipline sociologique permettent d'aborder la question du travail dans les milieux militants. Une partie des études se place du côté de l'organisation pour considérer l'engagement militant comme l'intégration à des contraintes organisationnelles (Nicourd : 11) entendu que ce sont les « conditions sociales et organisationnelles qui fabriquent les pratiques militantes et qui permettent de les maintenir dans le temps » (Nicourd : 13). Le travail militant est ainsi envisagé comme médiatisé par l'engagement, lui-même tributaire des « conditions organisationnelles et sociales » (Nicourd : 11) de l'organisation. Comme le rappelle Siméant et Sawicki, les approches organisationnelles privilégient l'étude des « niveaux mésologique » (partis politiques, syndicats) » à celle des phénomènes d'engagement (Sawicki, Siméant 2009 : 6).

Dans la filiation de cette approche mettant l'accent sur « l'offre » organisationnelle, la sociologie de l'engagement associatif est partie du postulat d'une crise des organisations militantes traditionnelles et de la figure « du militant affilié » (Simonet 2012 : 5) pour finalement parler d'un brouillage entre travail associatif et engagement militant (Simonet 2012 : 2). En étudiant notamment les associations comme des entreprises, la figure du militant-e à progressivement glissée vers celle du bénévole. Cette approche à toutefois permis de mettre à jour de nouvelles formes d'exploitation du travail gratuit qu'induit la généralisation du bénévolat, notamment dans le secteur public comme l'ont montré Simonet et Krinsky (2012 : 4 ; Simonet 2018 : 52).

Dans un tout autre registre, d'autres recherches, comme celles de Colin Robineau (2017), Isabelle Sommier (1997 ; 1998) ou Geneviève Pruvost (2015 ; 2017) s'intéressent à des objets plus similaires au nôtres, pour lesquels travail et militantisme s’interpénètrent. Voyons comment ils et elles les interrogent.

Profaner le militantisme ou politiser le profane ?

Le terrain d'enquête de Colin Robineau présente de grande similitude avec le nôtre. Le sociologue a mené une ethnologie de longue durée au sein d'un squat militant d'activités, la Kuisine,

organisé autour d'une cantine populaire. Dans une perspective monographique et une approche résolument ethnographique, il tente d'explorer les potentialités socialisatrices de la Kuisine. Il prend le parti de ne pas stopper son analyse au groupe de militant-es engagé dans le projet collectif initial, mais l'étend à ce que le lieu peut produire sur ses usagers et membres actifs. En tant que cadre socialisateur, la Kuisine est analysée comme un possible vecteur de bouleversement des « schèmes de perception et de di-vision du monde social » (Robineau 2017 : 27). Elle produit ainsi chez les militant-es une « mise en suspens du sens pratique » ou « "désajustement" des habitus » (Robineau 2016b : 57-59). La Kuisine est donc dans ces conditions un lieu « propice à l'expression et à l'appropriation d'une critique ordinaire du monde social » (2017 : 27) (pour les usager-es) tout en étant une occasion de remise en jeu volontaire des socialisations militantes (pour les militant-es).

Cette approche lui permet de rendre compte de ces données de terrain en trois temps : Il propose d'abord de manière diachronique de faire la « sociogénèse des habitus » (2017 : 28) et des « configurations familiales » (2017 : 28 ; 387)), pour dans un second temps revenir sur les socialisations militantes ayant concouru à « la fabrique de l'engagement ». Dans une approche processuelle, il s'intéresse ainsi aux carrières militantes au sein du « milieu autonome » (2017 : 443). Dernièrement, il confronte ces données aux « dynamiques interactionnelles » (2017 : 535) de la Kuisine. Ce faisant, il considère l'espace d'activités étudié comme le produit de dynamiques socialisatrices, et le théâtre d'une remise en jeu de ces dispositions contestataires incorporées dans la configuration sociale singulière de la Kuisine. Cette mise en jeu s'incarne dans le projet de sortie de l'entre-soi militant dimension qu'il identifie comme fondatrice pour le « noyau dur » (2017 : 588) de militant-es de la Kuisine, les incitant à mettre en suspens leur sens pratique militant (Colin 2016b : 58).

Son choix de terminer par l'étude « des tensions, des dynamiques, des logiques, des processus, des jeux et des enjeux sociaux propres à l'espace de La Kuizine » (2017 : 14) n'est pas anodin et reflète ses orientations méthodologiques. En effet, Robineau ne construit pas son modèle d'analyse et sa trame hypothétique de manière déductive. Il opère plutôt à un « déplacement […] pour atteindre leur point de vue, c'est-à-dire leur univers socio-symbolique » afin de construire ses hypothèses principales. Celles-ci « résonnent en partie avec certaines des tensions et des interrogations qui habitaient de façon plus ou moins implicite le collectif militant lui-même » (2017 : 16).

L'approche de Colin Robineau se démarque de la nôtre de par l'inductivité radicale qu'il propose dans la construction de ses hypothèses de recherches et des problématiques. Ce travail monographique de longue haleine, ainsi que l'exploration rétrospective des socialisations et des carrières militantes représentent un investissement dans la recherche qui déborde largement du cadre

temporel et matériel de celui d'un mémoire de master. Plus modeste, notre étude focalise son attention sur un seul phénomène, le travail, mais conserve sa dimension ethnographique dans la mesure où son matériau exclusif est celui produit par les acteur-ices. Nous ne proposons pas une monographie du lieu, mais un cheminement avec les visions du monde des acteur-ices et leurs déploiements, tant discursif que matériel, dans le travail réalisé à la Drisse.

Les centres sociaux occupés et autogérés (CSOA)

Les centres sociaux autogérés italiens des années 1970-1980 sont considérés par Isabelle Sommier dans son analyse socio-historique comme des « espaces politiques de subversion » (1998 : 118). Définis comme des « lieu[x] d'expérimentations de pratiques politiques pour le moins "non conventionnelles", mais aussi de valeurs et modes de vie alternatifs légitimés par une critique radicale de la société capitaliste » (1998 : 118), les centres sociaux sont avant tout selon l'autrice des lieux au sein desquels se regroupent les différentes composantes de la lutte et que l'on peut considérer comme des outils de lutte ou des « ressources pour la mobilisation » (1998 : 119). Elle analyse donc ces lieux comme étant avant tout des outils et ressources politiques.

La parenté avec notre objet est manifeste à plusieurs titres : premièrement, les CSOA sont des lieux répondant à des besoins sociaux non-satisfaits par le système (1998 : 120). Il s'y organise des activités diverses comme des bibliothèques, de l'aide aux devoirs, des ateliers d'artistes ou des concerts etc (1998 : 120). Deuxièmement, la réappropriation de l'espace urbain, la dimension hétérotopique du lieu [13], ainsi que la critique de la marchandisation des rapports sociaux sont des aspects consubstantiels et fondateurs à la fois des CSOA et de la Drisse. Troisièmement, Isabelle Sommier note qu'une pluralité de publics s'y croisent, s'y rencontrent et y coopèrent. Ces rencontres « improbables » entre militant-es autonomes de *PotOp* ou *Lotta continua* (Sommier 1997 : 149), « *chiens-dissous* », milieux *underground* punk et contre-culturel (1998 : 120), et usagers prolétaires produisent un objet composite et inédit, dont la sociologie a du mal à se saisir.

Ainsi, la généalogie fondatrice de la Drisse présente de fortes similarités avec celle des CSOA : sortie de l'entre-soi, critiques des organisations militantes, et mise au « service du peuple » (1998 : 121) d'espaces de sociabilité au sein desquels l'expérience de la critique sociale s'incarne en partie dans les pratiques, ou du moins dans leur finalité, c'est-à-dire qu'elles doivent servir le peuple

[13]Voir Bey, Hakim, TAZ. Zone Autonome Temporaire, trad. fr. Christine Tréguier, Peter Lamia, Aude Latarget, Paris L'Éclat, 1997, [1991]. Texte intégral consultable également sur http://www.lyber-eclat.net/lyber/taz ; Foucault, Michel, *Les Hétérotopies,* retranscription d'une conférence prononcée sur France-Culture, 7 décembre 1966. p. 7 ; Michel Lallement, *L'âge du faire. Hacking, travail, anarchie*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p.25.

et les dominé-es dans le cadre des luttes urbaines et du logements (Sommier 1997 : 147). Cette filiation n'est ainsi pas fortuite et la Drisse s'inspire directement des centres sociaux italiens pour exprimer et incarner la radicalité et la généalogie du projet collectif.

Pourtant la Drisse se distingue sur plusieurs points. Elle fait tout d'abord le choix de s'institutionnaliser, c'est-à-dire d'avoir une structure associative légale. Si les centres sociaux français s'institutionnalisent dès les années 1930 et ne font pas le pont avec le mouvement social, les CSOA italiens s'inscrivent dès leurs reprises par les étudiant-es dans les années 1960 dans les mouvements contestataires anticapitalistes italiens de l'époque, et posent l'illégalité comme un principe de lutte (Sommier 1998 : 118) et un garant de l'autonomie. Quand certains lieux d'activités autogérés actuels en France choisissent encore parfois l'illégalité, sous la forme notamment du squat[14], la plupart comme la Drisse décident de s'institutionnaliser. De plus, l'inscription dans *le* mouvement social est plus indirecte et officieuse du fait même de l'incommensurabilité des bouleversements politiques italiens des années 1970 à ceux de la France des années 2010.

Aussi, les lieux d'activités tel la Kuisine ou la Drisse ne forment pas une trame solidaire. Si des discussions sont menées en interne pour créer un réseau de lieux autonomes similaires à la Drisse – c'est-à-dire à la fois militant et proposant une activité économique – sont entrepris, cela n'a rien de comparable avec l'étendue et la réticularité du phénomène des CSOA italiens.

En dernier lieu, tout en relevant que nombres d'activités sont organisées dans les CSOA, Sommier ne met pas l'accent sur le travail pour s'en tenir à considérer les potentialités radicales et politiques du lieu. Malgré les différences relevées, ce manque révèle pour nous toute la richesse d'un tel objet sociologique, et nous incite à interroger le nôtre par le prisme du travail.

Politiser le travail : « politiser le moindre geste »

Geneviève Pruvost étudie pour sa part « comment s'opère la transfiguration du labeur en action politique », et se demande dans quelles conditions et dans quels contextes le travail pourrait être une « activité autonome et inventive » (Pruvost 2015 : 17). Elle met ces questionnements à

[14]Colin Robineau parle pour sa part de « Squat d'activités » (2017). Pour des approches sociologiques des squats voir notamment Gaillard, Édith. « Militer et habiter au sein de squats féministes : Parcours d'engagement « anarcha-féministe » ». *Agora débats/jeunesses*, vol. 80, n° 3, 2018, p. 70 ; Robineau, Colin. « Ouvrir les portes d'un squat d'activités à des non-militants pour amorcer une politisation. Conditions et enjeux de la mise en suspens du sens pratique », *Savoir/Agir*, vol. 38, no. 4, 2016b, pp. 53-59 ; Pour une perspective militante voir l'ouvrage collectif publié par les militant-es de la Cantine des Pyrénées : Collectif, La Cantine des Pyrénées en lutte, Paris, Repas, 2017.

l'épreuve sur le terrain de la zone à défendre (ZAD[15]) de notre Dame des Landes dans une étude des chantiers participatifs d'une part, et dans une ethnographie explorant les modes d'organisations du travail de l'autre (2015 ; 2017).

Elle dégage trois dynamiques. Premièrement, l'indissociabilité du message politique de la démonstration de sa validité par la pratique (2017 : 49) ; deuxièmement, l'inséparabilité du politique de l'espace dans lequel il se déploie. Toute la dimension matérielle de la ZAD est pensée comme politique, des toilettes sèches à la préparation des repas en passant par les chantiers de construction et le jardinage (2017 : 50). Troisièmement, elle remarque que les « hiérarchies sociales » peuvent être chamboulées du fait que la présence sur zone est conditionnée à la participation à la vie laborieuse du lieu (2017 : 51). Le travail est donc le mode de sélection sociale dominant sur zone, et la structuration hiérarchique entre travail intellectuel et travail manuel[16] y est questionnée et fragilisée.

Une fois constaté cette nécessité de « mettre la main à la pâte » (2017 : 51), Pruvost suggère que le travail est organisé de façon à ce que sa réalisation même incarne le projet d'autonomie. Refusant avec Gorz (Pruvost 2015 : 82) la séparation arendtienne entre travail-nécessité et œuvre-créative, Pruvost discerne plusieurs modes d'organisation du travail censés dissoudre les « oppositions entre labeurs et actions politiques » (Pruvost 2015 : 83) : la rotation stricte ; le volontariat ou le spontanéisme ; l'a-nomie, c'est-à-dire le refus de toutes règles. Chacune de ses versions apportent une réponse en partie conforme aux affinités et aux socialisations militantes antérieures à l'arrivée sur la zone. Elle n'oublie pas ainsi de conclure que ces socialisations militantes facilitent « l'adoption à grande échelle des principes d'autogouvernement » (Pruvost 2017 : 53), qu'en définitive ces principes n'émergent pas de nulle part et comme par enchantement une fois arrivée sur zone. Cela lui permet de ne pas considérer ces modes d'organisations du travail sur la ZAD comme des réalisations effectives de l'idéal de « politisation du moindre geste », mais davantage comme des efforts pragmatiques de s'approcher de l'objectif d'indissociabilité entre politique et pratique, entre *logos* et praxis.

Geneviève Pruvost considère donc la possibilité d'une consubstantialité entre travail et politique. Plus encore, elle théorise le travail sur la ZAD comme partie prenante du processus d'apprentissage politique. Le travail *est* politique de par les valeurs d'autonomie et de coopération qu'il suppose de respecter dans sa réalisation ; il permet la politisation car c'est la voie par laquelle le

[15] À l'origine et dans les termes de l'aménagement du territoire « Zone d'Aménagement Différé », l'acronyme est repris par les activistes anti-aéroport qui le transformant en Zone À Défendre.

[16] Voir notamment, Sennett, Richard. *Ce que sait la main*. Paris, Albin Michel, 2010 ; et Crawford, Matthew. *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*. Paris, La Découverte, 2016.

logos et la *praxis* s'entremêlent pour tenter de s'équivaloir ; c'est un étalon de mesure de la participation au politique, dans le sens où une idée n'est politique qu'à condition que l'on s'efforce de la matérialiser dans le travail qui vient en retour attester (ou non) de sa radicalité.

Si la Drisse présente des similitudes avec cette vision du travail, notamment dans l'idéal d'autogestion[17] et la remise en cause de l'hétéronomie marchande, le lieu n'est en aucun cas une zone de vie et d'habitation, ni même l'expression d'une forme de vie. Intégrée à une métropole et prise dans un cadre légal associatif, la Drisse est un objet hybride qui suppose un chevauchement entre des formes plus ou moins autonomes de travail. Une partie de l'activité est pour ainsi dire imposée de l'extérieur par l'intervention d'un ensemble d'institutions (mairie, métropole, associations de voisinages, brigade de nuit, police municipale, SACEM[18], administration fiscale), quand une autre est davantage le fait des militant-es (semaines thématiques, conférences, réunions militantes, projections etc.). Si nous reviendrons en détails sur les différentes dimensions du travail à la Drisse, nous pouvons dire pour le moment que l'activité ne peut se réduire à sa définition politique. Affirmer cela reviendrait à se limiter à une évaluation des actes et travaux observés à la Drisse par le seul prisme de leur potentialité politique.

De plus la Drisse est aussi un bar, un lieu où des transactions économiques ont lieu et pour laquelle une comptabilité stricte est tenue. Une bonne partie des tâches de la Drisse échappent donc à la « politisation du moindre geste » décrite par Pruvost. L'autogestion y est plutôt pensée comme une forme d'organisation et de répartition du travail qu'un idéal émancipant de l'hétéronomie et de la nécessité. Dès lors la Drisse n'est pas un lieu de vie basé sur le développement d'une économie de subsistance : elle n'est pas un lieu de production de biens nécessaires à la vie. Nous devons ainsi rester attentif à ne pas considérer que la coloration militante du lieu et l'idée d'autogestion politisent nécessairement le travail. Les militant-es ne vivant pas à la Drisse, ils et elles intègrent leur participation au travail dans le lieu à d'autres dimensions biographiques, et se retrouvent à composer entre différentes sphères de vies, parfois concurrentes, mais entre lesquelles des arrangements stratégiques sont possibles.

*

Les approches organisationnelles délaissent selon nous la dimension ethnographique et l'attention portée aux visions du monde des acteur-ices par les chercheurs. Elles insinuent une séparation plus ou moins rigide entre les conditions organisationnelles d'une part, et les trajectoires

[17]Comme le note Geneviève Pruvost l'utilisation du mot « autogestion » fait débat sur zone et le terme « d'autogouvernement » lui est généralement préféré. (Pruvost 2017 : 51)
[18]Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique.

(carrières) sociales et militantes des acteur-ices de l'autre.

Si nous voulons éviter de cantonner notre étude à celle de l'organisation nous remarquons aussi que les trois recherches dont nous avons présentées les résultats focalisent principalement leur attention sur la dimension politique. Que ce soit par le prisme de la socialisation (Robineau, 2017) par celui de l'efficacité politique et du potentiel subversif (Sommier, 1998) ou encore de la politisation des pratiques (Pruvost, 2015 ; 2017), les questionnements s'orientent inévitablement vers la dimension militante et politique.

Pourtant, la Kuisine est *aussi* un squat « d'activités », les CSOA sont *aussi* des espaces d'expérimentations de pratiques et d'activités, quand la ZAD est *en même temps* une zone où le travail est une condition *sine qua none* de l'occupation de l'espace et de l'agencement d'une forme de vie luttante. Ainsi, il semble possible de retourner l'objet, ou plutôt la problématique sociologique et considérer que cette dimension laborieuse peut constituer une entrée légitime pour la recherche. Au lieu de se demander comment et à quelles conditions le travail *est* politique et sous-entendre que celui-ci pourrait être intrinsèquement subversif et radical, nous suggérons qu'à la Drisse le travail ne l'est pas nécessairement, et n'a pas vocation à l'être.

Le projet collectif du lieu atteste certes d'une dimension politique mais n'impose pas dans les faits au travail une fonction de subversion (Sommier), de politisation (Robineau), ni de vérification de radicalité idéologique (Pruvost). Dans le but de ne pas céder à l'enchantement (Gaxie 2005 : 161) dans la recherche des motifs « légitime » d'engagement au militantisme, ou à la volonté de prouver de la pureté politique d'une pratique, nous voulons interroger les motivations et stratégies individuelles, les rétributions, les visions critiques des acteur-ices qui permettent de comprendre la mise au travail dans un lieu tel que la Drisse. Nous n'oublions pas pour autant que nos enquêté-es sont aussi des militant-es socialisé-es à différentes répertoires contestataires et développant des discours critiques très prononcés à l'endroit du travail dans le système de production capitaliste.

Nous préférons appréhender la Drisse comme un lieu de travail avant tout, et ne pas présupposer que son identification militante empêche d'emblée d'interroger ses dimensions laborieuses. La problématique et les hypothèses devront donc englober ce paradoxe : à la fois militant-es, et à la recherche d'un engagement dont l'expression principale à la Drisse semble bel et bien être le travail dans un sens tout à fait prosaïque et quotidien. Ce n'est pas tant le travail-militant que l'on va étudier à la Drisse, mais bien *des militant-es au travail* dans un lieu hybride, alliant activité économique, structure associative, et collectif militant.

Problématique

Nous dédions ainsi ce travail de recherche à l'exploration d'une problématique simple *: comment comprendre que des militant-es développant un discours et des pratiques critiques du travail, en viennent à s'engager corps et âme dans un lieu au sein duquel il leur faudra, justement, se mettre au travail ?*

Problématisation

Le principal résultat des premiers temps de l'observation *in situ* – phase que l'on peut qualifier d'entrée sur le terrain, ou d'enquête exploratoire – est le suivant : à la Drisse, il semblerait que tous et toutes soient, aient été, ou redeviennent militant-es et se définissent volontiers comme tel. Paradoxalement pour les enquêté-es, identification et socialisation au militantisme ne semblent pas impliquer, à la Drisse du moins, une redéfinition profonde de ce qu'est le travail ou des manières de l'organiser, alors même que les entretiens et les discussions révèlent une forte propension à la critique radicale du travail salarié sur le mode de l'exploitation, de l'appropriation ou de l'aliénation. Malgré la volonté affichée de s'organiser sur le mode autogestionnaire[19], peu de dispositions, pratiques, discours militants sont mobilisés dans l'action à la Drisse, c'est-à-dire dans le travail lui-même lorsqu'il s'effectue dans le quotidien du lieu. Ainsi, nous formulons le paradoxe sociologique suivant : alors qu'il ne semble pas possible de venir participer au travail de la Drisse sans être militant-e, il apparaît tout à fait commun que peu ou aucune de ses dispositions savoir-faire et savoir-être militants sont mobilisés dans le travail. Seulement des militant-es s'engagent, mais aucun-e ne militent. Le travail déborde ainsi dans sa réalisation de la stricte identité militante du lieu.

Cette première constatation montre que le lieu en lui-même n'est pas un lieu militant, et qu'il faudra prendre au sérieux les discours des membres du collectif stipulant que « la Drisse est un bar avant tout », que la volonté première est de « dépasser l'entre-soi », et faire exploser « les carcans théoriques et militants »[20]. Il y aurait donc une rupture entre ce que la Drisse dit être – un lieu résolument militant – et ce qu'il est possible de réaliser en interne pour les participant-es, c'est-à-dire ce que travailler veut dire et implique. Théoriquement, cette problématisation nous permet de remettre

[19]Il est stipulé dans la Charte de la Drisse que l'autogestion est la base sur laquelle le lieu s'organise.

[20]Ces deux dimensions correspondent au discours que l'on peut qualifier « d'officiel » de la Drisse. Nous les relevons à maints reprises et mobilisées par plusieurs membres du collectif durant toute la durée de notre terrain. En général, ce message pré-conçu est particulièrement utilisé pour familiariser les nouveaux et nouvelles venu-es au le lieu, ou pour le décrire simplement aux usager-es de passages.

en cause la dimension causale d'une approche dispositionnelle des collectifs d'activités militants. Ce n'est pas parce que les acteur-ices présentent des caractéristiques sociologiques propres au militantisme d'extrême gauche, qu'ils et elles vont *nécessairement* agir comme tel.

Cela nous montre plusieurs choses : d'une part que d'autres visions du monde semblent jouer dans les processus d'engagement à la Drisse ; et d'autres part que le concept de disposition, trop descriptif (Barthe et al. 2013 : 191) et naturalisant ne peut être mobilisé. En effet notre tâche sociologique consistera à se mettre au niveau de l'action et du sens que lui donne les acteur-ices sans s'appliquer à subordonner ce sens à une interprétation sociologique surplombante qui consisterait à révéler la *vérité* de ce que font les acteur-ices, ce qui poserait l'analyse sociologique dans une position transcendante et normative. Cette manière de problématiser ne prétend donc pas répondre à la question, qu'*est*-ce que le travail à la Drisse ?, mais plutôt qu'est-ce que le travail selon *ceux et celles* qui le réalisent et le discutent ? Pour répondre à cette question, il nous faut donc se demander ce qui les motivent à venir s'engager dans le lieu.

Hypothèses

Pour élucider cette énigme sociologique, nous allons aborder trois axes analytiques, correspondant chacun à une hypothèse de recherche. Nous précisons pour plus d'honnêteté méthodologique que les deux premières hypothèses sont construites dans un mouvement de va-et-vient entre le terrain et la littérature sociologique disponible. La troisième, plus inductive, émane directement du terrain et des préoccupations des acteur-ices mêmes.

1. *Comprendre les raisons de travailler à la Drisse suppose d'envisager le travail comme le moyen dominant d'intégration et de socialisation.* Plus que la socialisation au militantisme, ou la volition de travailler radicalement différemment, c'est avant tout la volonté de faire qui motive les acteur-ices à s'intégrer à la Drisse. Pour comprendre l'intensité de la participation, s'en tenir à l'envie de militer, de faire de la politique, ou de participer à des actions contestataires conduirait le chercheur à négliger la quasi-totalité des gestes, pratiques, travaux et usages observables à la Drisse. En effet, la volonté de sortir de l'entre-soi militant produit une sorte de méfiance et de prudence vis-vis de la politique dans le lieu, tant dans ses manifestations discursives qu'actives. Il appert que la si proximité idéologique et sociale entre les militant-es et la Drisse sélectionne *a priori* les publics candidats à l'intégration au collectif, leurs motivations, leurs modes d'entrées, leurs rapports au travail salarié ainsi que leur degré d'investissement dans le lieu diffèrent fortement. C'est cette diversité découverte

sur notre terrain que nous voulons restituer dans cette première partie.

2. *L'étude des rétributions permet de mieux saisir la participation au travail à la Drisse*. En d'autres termes, demandons-nous si ces acteur-ices viennent travailler pour des raisons autres qu'un simple sens du sacrifice à l'autrui opprimé (Duriez 2009 : 171), et restons vigilant à ne pas céder à ce que Daniel Gaxie appelle « l'enchantement », c'est-à-dire l'étude de l'engagement par le seul prisme des « mobiles [considérés comme] légitimes du militantisme » (2005 : 170). De surcroit, s'interdire de poser la question des rétributions signale aussi l'aveuglement du chercheur, ses prénotions et présupposés sur un milieu auquel il est déjà en partie socialisé. Lorsqu'il considère comme vulgaire de s'intéresser aux rétributions du militantisme et de l'engagement, il présuppose à tort que les enquêté-es n'auraient rien à déclarer à ce sujet. Au contraire, l'intégration à la grille d'entretien de cette dimension a produit effectivement un riche matériau à analyser.

3. *Il est possible de mieux comprendre la participation au travail en étudiant les critiques des acteurs*. La Drisse étant un lieu où l'on travaille avant tout, il n'est donc pas surprenant que les enquêté-es formulent et dirigent leurs critiques principalement vers cette dimension laborieuse. Une critique portée par une partie du collectif a tenté de révéler une dimension du travail qu'elle considère invisibilisée par d'autres : l'enjeu était de redéfinir la Drisse comme une économie domestique, et ainsi mettre au jour une répartition sexuée et inégalitaire du travail. C'est en étant attentif à ces critiques et aux réactions qu'elles ont suscitées dans le collectif que nous avons pu affiner nos deux précédentes hypothèses. Nous verrons ainsi que la critique ne survolent pas le lieu en restant à l'état discursif, mais a des implications tant sur l'engagement que sur les systèmes de rétributions. Ces critiques fonctionnent donc à la fois pour les enquêté-es comme des remises en jeu et en cause de leur participation et de leur engagement par le travail dans le lieu, et indiquent au chercheur la nécessité de socialiser la capacité à saisir un objet d'étude avec les enquêté-es : ces dernier-es le connaissant *a priori* mieux que le chercheur, l'analyse de leurs questionnements n'en est que plus légitime et heuristique.

La formulation de cette hypothèse ne pouvait s'improviser de manière déductive dans la mesure où c'est la position assignée au chercheur par les enquêté-es qui lui a permis d'accéder à la compréhension plus fine d'un système de place spécifique (celui de la Drisse) et de prendre ainsi conscience des dynamiques et conflits se jouant en interne et restant donc invisible à l'observateur distant. Ce n'est qu'une fois *pris* (Favret-Saada 2018 : 31-50 ; Trachman 2013 : 199) dans ce système de places, c'est-à-dire lorsque nous avons avec succès négocié notre participation (Gourarier 2011 : 169), que nous avons pu avoir accès à ces dynamiques. Plutôt que de mettre de côté cette dimension au motif d'une suspicion subjectiviste, nous décidons de la prendre au sérieux en tant qu'elle révèle l'existence de rapport sociaux de pouvoir à l'oeuvre dans le lieu. Traiter sérieusement cette hypothèse

implique d'admettre que les moments de conflits, de crises, de critiques n'ont rien d'exceptionnel. Ils participent de la constitution d'un objet sociologique, et partant, de son étude. Omettre l'étude de la critique reviendrait ainsi à méconnaître un pan tout entier de ce que travailler implique à la Drisse.

Méthodologies

Encadré méthodologique

> Pour la conduite de cette enquête et le recueil des données de terrain, plusieurs outils méthodologiques sont synchroniquement ou successivement utilisé. Durant les deux premiers mois de l'enquête, le principal outil est le carnet de terrain, dans lequel nous avons minutieusement consigné, procés-verbaux de réunions et d'assemblées générales, discussions entendues ou auxquelles nous avons participé, propos rapportés, remarques personnelles ainsi que nos premières tentatives d'interprétation, hasardeuses bien souvent. Une grande partie de ces notes ne sont pas prises sur le moment, mais mises en forme le soir, à l'aide de notre mémoire et de celles des personnes présentes durant ces moments de retranscriptions. Lors des assemblées générales de la Drisse, par ailleurs, la prise de notes se fait *in situ*, dans la mesure où l'écrit n'a rien d'exotique dans ces situations logocentrées où la prise de notes est plutôt la norme que l'exception[21]. À l'inverse, la dimension oeuvrante et participante de cette enquête s'alliait difficilement à une prise de note synchrone avec le temps de l'observation, puisque, travaillant à la Drisse, l'observateur participait aussi bien que les observé-é-s à la construire (Pruvost 2017 : 40)[22].
>
> (Ré)écrire c'est avant tout se familiariser. Plus qu'interprétative, cette phase est éducative. En reproduisant ces mots, ces codes, ces calembours, ces acronymes, ces noms et diminutifs, en prêtant l'oreille aux champs sémantiques et connotations indigènes le chercheur s'acclimate à un milieu qui, malgré une certaine proximité idéologique, n'est pas le sien. Petit à petit, sans réellement en prendre conscience, il commence à lui-même prendre part à la production de ce langage.
>
> Or, le carnet n'en demeure pas moins une médiation entre le réel et l'observateur. Pour réduire cet écart, nous avons pris le parti de participer au plus grand nombre possible d'activités proposées : ménage, bar, cuisine, assemblée générale, arpentages, classement de la

[21]Colin Robineau (2016 : 7) endossera pour sa part le rôle d'« écrivain public » sur le lieu de son enquête, rôle que les gens de la Drisse nomme « la touche ». Ce statut lui permettait ainsi de légitimer sa présence sur le terrain par l'accomplissement d'une fonction cruciale pour la mémoire du lieu, et dans le même mouvement de récolter une multitude de données pour sa thèse avec toute la fluidité et la légitimité que lui octroyait cette fonction reconnue dans le lieu. Même constat pour Xavier Dunezat qui se transforme « en scribe du mouvement » (2011 : 87).

[22]Pruvost écrit : « En ce qui me concerne, quand l'occasion s'est présentée, je n'ai pas caché mon métier [sociologue]. Quand cette mention donnait lieu à polémiques, mon statut de sociologue se trouvait contrebalancé par mon investissement manuel sur place et mon enquête sur les alternatives écologiques au quotidien en zone rurale, me permettant d'entrer dans une logique d'échange sur des expériences agricoles ou des techniques d'écoconstruction précises. »

bibliothèque, participation à des réunions, semaines thématiques etc. Ainsi, nous avons pallier l'impossibilité de prendre des notes écrites, en mettant en jeu notre corps en tant que dispositif apprenant. Cette approche par corps, *embodied* (Wacquant 2015 : 14) est repérable dans le carnet de terrain dans les premiers moments. Ainsi, lors de la première tenue du bar, au mois d'octobre, nous écrivons ceci : « je suis dans mon premier jour [au bar], mais la boule au ventre n'est pas là. C'est peut-être ça l'autogestion, l'élan vers la disparition de la boule au ventre ! »[23]. Dans une démarche exploratoire, nous notons tout ce qui nous paraît singulier du point de vue du travail, et ce genre de commentaires, – parfois pertinents souvent naïfs – parsèment les premières pages du carnet de terrain.

Le temps passé sur le terrain s'évalue difficilement en heures, mais cela représente une présence, plus ou moins active à la Drisse d'environ 200 heures. De plus, l'enquête ne s'arrête pas à la porte du lieu lui-même, et les réseaux de sociabilité et d'amitié tissés avec les enquêté-es ont permis d'étendre de manière considérable le terrain symbolique de l'étude. Ainsi, nous considérons notre rapport au terrain de manière extensive, dans la mesure où ce sont les acteur-ices plus que le lieu en lui-même qui font l'objet des questionnements sociologiques. En effet, ce n'est pas parce que le travail n'est pas en train de se faire que la parole se tarie à son sujet, elle s'exprime, en outre, dans des contextes et temporalités sociales variées.

La parole, finalement, constitue le dernier temps de l'enquête. Dès le début de l'année 2019, nous décidons de compléter les observations et participations par des entretiens plus fouillés[24]. Sur la dizaine de militant-es concerné-es plus directement par l'enquête, huit répondent présent-e et acceptent l'entretien. Finalement, les contraintes d'emploi du temps et de disponibilité ne permettent d'en mener que cinq (quatre « semi-directif » en tête à tête, et un « libre » à trois). La durée moyenne est d'une heure trente. Alors que la totalité des enquêté-es me disent au départ accepter l'entretien « pour t'aider » ou « te filer un coup de main dans ton boulot », plusieurs de ces entrevues se poursuivent pourtant dans des discussions informelles et des rendez-vous postérieurs pour « approfondir un point » ayant émergé durant l'entretien même. Nous notons que ces extensions du format de l'entretien sont toutes – au nombre de trois – proposées par les enquêté-es. La situation d'enquête semble provoquer l'émergence de questionnements insoupçonnés. De simples « coups-de-main », ces entrevues se transforment en véritable explorations théoriques, politiques et intersubjectives. C'est d'ailleurs ces temps informels qui permettent *a posteriori* de (re)contextualiser les propos tenus en entretien, dans ces moments que les registres critiques, les rapports de pouvoirs, et les connotations et colorations des discours se révèlent à l'analyste.

L'analyse de ces entretiens, nous allons le voir plus tard dans le papier, fut séquencée selon deux approches analytiques : thématique et critique. La première propose de repérer les données objectives sur les parcours des enquêté-es vis-à-vis de leur engagement dans le lieu *via* le travail qu'ils et elles y accomplissent, ainsi que leur rapports matériel et discursif au

[23]Carnet de terrain, le 3 novembre 2018.

[24]Cf. annexe 3.

> travail avant (diachronique) et en dehors (synchronique) [de] leur participation à la Drisse. Ceci permit, dans le cadre d'une analyse processuelle de ne pas considérer le travail à la Drisse comme une activité exclusive. Dans la mesure où la plupart des enquêté-es ont par ailleurs une activité salariée, les relations entre ces deux sphères de vie se devaient d'être intégrées au menu de notre analyse. La seconde approche s'attache à dynamiser la première en mettant en regard ces données brutes avec des registres de discours critiques et analytiques. Cette seconde partie du modèle à ainsi permis de mettre au jour des dynamiques internes au lieu, des rapports de pouvoir à l'origine d'une recomposition de la participation à la Drisse, donc du travail.
>
> Dernièrement, nous avons été attentif à collecter, archiver, et dépouiller un ensemble de documents, textes, tracts, procès-verbaux, comptes rendus, emails, articles, communiqués, appel aux dons produits dans le cadre de l'activité de la Drisse. Cette littérature grise est ainsi considérée comme un corpus secondaire, dont le dépouillement ne prétend pas donner accès à une compréhension des visions du monde des acteur-ices, encore moins à la possibilité de les expliquer, mais bien plutôt de les contextualiser, de leur donner de la chair en les projetant dans les manières qu'à la Drisse de « se dire » en tant qu'entité organisée.

Quelques précisions sur le choix des outils méthodologiques

L'ethnographie comme démarche compréhensive

La démarche d'enquête retenue pour cette étude se veut résolument ethnographique. Dans sa plaidoirie pour une démarche ethnographique, Jean-Paul Payet parle de « singularité ethnographique » (2016 : 203). Il signifie avec force que cette démarche de recherche n'a pas vocation à devenir une boîte à outil à disposition d'autres disciplines considérées plus « dures » ou positive, mais plutôt à s'affirmer en tant que démarche de recherche à part entière articulant un ensemble de méthodes d'enquêtes, une théorie sous-jacente de la société et une certaine conception de la science (2016 : 212). En d'autres termes, choisir l'ethnographie comme démarche de recherche suppose que le chercheur admette s'engager dans un rapport épistémique singulier. Il est dès lors plus *scientifique* d'identifier et de traiter ce rapport comme un matériau d'enquête à part entière, plutôt que de s'en désolidariser par omission ou dédain positiviste.

Les acteur-ices étudié-es présentent tous et toutes un mode de préhension du monde que nous pouvons qualifier de *critique,* du fait, en grande partie, de leur socialisation militante et politique. Prendre conscience de cela n'est qu'un premier pas. Pour le chercheur, cela implique non pas de tenter de comprendre leurs pré-dispositions sociales à la critique, ni même d'émettre des réserves vis-à-vis

de la normativité supposée de ces discours, mais plutôt d'en faire un précepte de méthode. Ainsi, l'intérêt pour l'enquêteur n'est pas de sommer les enquêté-es de livrer ce discours, mais plutôt de le laisser nous porter « dans des directions imprévues » (Favret-Saada 2018 : 31). Ce postulat méthodologique structure le choix des outils, et nous pousse à opter pour un mode d'observation résolument tourné vers la participation.

La participation observante

Loin d'être une simple pirouette de formulation, parler de participation observante implique de donner la primauté à la participation sur l'observation. Il convient également de critiquer la supposée capacité des chercheur-ses à la schizophrénie émotionnelle qu'induit la posture de l'observateur/participant, et de ne pas considérer l'agir du chercheur comme un vecteur de « pollution » du terrain (Bastien 2007 : 132). De ce point de vue, utiliser la participation observante est bien plus l'effet d'une mise en réflexivité du chercheur vis-à-vis de ses contextes de recherches, qu'un chamboulement de son rapport matériel au terrain. Ce rapport apaisé à l'action permet pour exemple, d'accepter comme signifiante les situations ou la participation n'est pas négociable, quand les mains, l'esprit et le corps sont tout entier à ce que les conditions du terrain les somment de faire –, (Pruvost 2017 : 40), et que, dans un second temps, l'analyse de ces données expérientielles participe à une approche d'ordre phénoménologique originale et incarnée dans laquelle « le chercheur est une source de résultats, non pas de contamination de ceux-ci » (Emerson dans Bastien 2017 : 132).

Ainsi, parler de participation observante est un bon moyen pour nous de ne pas considérer l'engagement « corps-et-âme » (Wacquant : 2015) dans l'action au mieux comme un pis-aller, au pire comme une résignation à considérer les données recueillies dans ces situations comme de moindre valeur. Bien au contraire, avant de recueillir les discours des acteur-ices sur le travail, il fallait mettre la main à la pâte et construire pas à pas ce rapport charnel à l'objet sociologique.

Restitution des données de terrain : le travail d'écriture

Afin d'incarner les propos recueillis en entretien et durant les temps de participation observante, nous avons décidé de les restituer dans le texte de manière séparée et successive. Dans la partie II consacrée à l'analyse, chaque thématique et hypothèse sera argumentée et illustrée au moyen de cette technique qui a le mérite d'intégrer les données de terrain de manière fluide et progressive. Cette progression signifie que nous ne livrerons sur une ou un des enquêté-es que les informations

utiles à la compréhension du thème abordé dans la sous-partie en cours. Ainsi, cela nous amènera à revenir à plusieurs reprises sur la même personne, en abordant à chaque fois une dimension différente de son engagement à la Drisse par le travail. Cette technique d'écriture permet de se familiariser avec les spécificités du terrain en suivant les acteur-ices, et en comprenant la complexité et la diversité des parcours d'engagements et des activités réalisées[25].

Aussi, le corpus de documents internes de la Drisse que nous avons constitué tout au long de notre terrain, sera principalement restitué à l'appui de la partie I du développement. Entendu que nous le considérons comme un matériau secondaire ne venant qu'en appui de l'analyse, sa restitution sera utile pour planter le décor du terrain et tenter d'en restituer la complexité et la pluridimensionnalité.

Annonce du plan

Dans une démarche descriptive, nous restituerons nos matériaux d'enquête dans une première partie organisée en deux chapitres. Le premier traite du moment de notre entrée sur le terrain, décrit la structure organisationnelle du lieu et propose une sociologie des participant-es. Nous questionnons également la dimension discursive du travail à la Drisse : en d'autres termes, nous retranscrivons les significations que donnent les acteur-ices au travail sur notre terrain. Le deuxième chapitre propose pour sa part de décrire les différents contextes de réalisation du travail à la Drisse, ainsi que la variété d'activités et de tâches qu'il recouvre.

La structure de la deuxième partie reprend pour sa part l'enchainement des hypothèses de recherche. Chacune d'elle est proposée avant tout comme une piste analytique possible du travail à la Drisse, et non comme un résultat définitif et explicatif. Le chapitre 3 montre que le travail à la Drisse ne peut se comprendre sans 1) une analyse des processus d'intégration des militant-es dans le lieu ; 2) un retour sur l'interpénétration des différentes sphères de vies, notamment militantes et professionnelles ; 3) une situation de l'engagement à la Drisse dans les trajectoires militantes des acteur-ices. À sa suite, le chapitre 4 prend au sérieux l'hypothèse des rétributions du militantisme, et l'adapte à l'étude du travail à la Drisse. En tant que lieu d'activité, il nous semble légitime de se questionner sur les incitations, motivations et rétributions qu'ont les acteur-ices à venir y travailler. Le chapitre 5 clôture enfin cette étude sur l'analyse de la dimension critique du travail. En reprenant les résultats des chapitres précédents, et en les croisant aux discours et actes contestataires observés et repérés dans le lieu vers la fin de notre enquête, nous montrons que l'attention analytique à la

[25]Pour faciliter la compréhension et le confort de lecture, certains extraits parmi les plus longs et les plus signifiants sont mis en exergue dans le corps de texte.

critique permet d'étendre l'objet à des dimensions jusque-là inaperçues par le chercheur. La critique révèle le travail, et réinterroge la participation des acteur-ices lors d'évènements et épreuves venant bousculer la marche routinière de la Drisse.

PARTIE I : RÉCIT ETHNOGRAPHIQUE ET TYPOLOGIE DES ACTIVITÉS DE LA DRISSE

Chapitre I. Le terrain d'enquête : description, entrée du chercheur et définitions de l'objet par les enquêté-es.

1. Un collectif, un lieu

Sous l'apparente simplicité de la structure associative – un collectif, un lieu –, deux éléments caractéristiques de la Drisse peuvent être relevés : d'une part une organisation du travail spécifique, et d'autre part plusieurs types de participations possibles des membres[26]

1.2. L'organigramme de l'association comme grille de lecture de l'organisation du travail

Schématiquement, la Drisse est organisée sur le mode de la spécialisation des tâches ainsi que sur la recherche du consensus sur les orientations générales. Un système de commissions s'articule autour d'un ensemble de tâches définies comme incompressibles et utiles à la pérennisation du lieu : travaux, cuisine, administration et comptabilité, fournisseur, programmation et communication, bibliothèque, vie collective. Cette liste permet dès lors d'avoir une idée générale de la nature et de la distribution du travail que l'on peut s'attendre à observer à la Drisse en tant qu'enquêteur. Ces pôles spécialisés ont force de proposition mais n'ont pas de pouvoir de décision. Les orientations générales sont présentées, discutées, et adoptées (ou non) lors de l'assemblée générale mensuelle dont la modalité décisionnelle est l'unanimité. Cet organe révèle en lui-même l'ambiguïté du lieu dans la mesure où son existence procède de trois nécessités : associative, coopérativiste et militante. Elle est à la fois prévue par les statuts de l'association, relève d'un fonctionnement coopérativiste censé mutualiser les apports et idées dans une perspective autogestionnaire, et est le lieu d'un exercice politique propre aux répertoires d'actions militants où se déploie en coulisse un texte caché[27].

[26]Tous ces éléments sont clairement explicités dans les statuts de l'association. Nous remercions à ce titre l'un des membres pour nous avoir transmis ce précieux document.

[27]Pour une approche théorique de ce concept permettant de penser les relations de pouvoir à un niveau « infrapolitique » voir Scott. C, James. *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne.* Paris, Amsterdam, 2008.

Au-delà de ce fonctionnement interne de la Drisse, un ensemble composite d'organisations, de collectifs, d'associations, de syndicats ou de groupes informels adhérent à l'association et font une utilisation régulière du lieu. Ainsi, outre la vingtaine de membres actifs présents en assemblée générale et « porteurs de projets »[28], un grand nombre de personnes – dont l'estimation est tout bonnement impossible – participe à emplir le lieu d'activités diverses. À ce titre, un des fondateurs de la Drisse nous confiera songeur qu'au bas mot trois cents personnes ont, au moins une fois, tenu le bar. Ces groupes adhérents externes peuvent être occasionnellement représentés en assemblée générale, notamment pour présenter leur mode de fonctionnement, décrire les activités qu'ils souhaitent mettre en place dans le lieu et les soumettre à l'approbation de l'assemblée.

1.3. Les profils de participation

On retrouve dans un ordre d'intensité d'implication croissant : les usager-es ; les adhérents actifs ; les porteur-es de projets réguliers. Du point de vue de la participation aux tâches, cette typologie indique que plusieurs manières de travailler existent à la Drisse. Dans notre perspective, ces profils signalent l'existence à la Drisse d'une pluralité de modes d'implication et de rapports au travail.

Le premier profil, l'usager, ne travaille en principe pas à la Drisse, mais peut, occasionnellement, apporter un concours dans une tâche spécifique comme donner un coup de main pour l'électricité ou les travaux de la cuisine[29]. Préféré à celui de « client-e », le terme d'usager-e n'implique aucune contrepartie de travail et correspond en définitive au personnes, adhérentes au lieu[30], habituées ou non, utilisant le service de bar, venant assister aux concerts ou à divers événements proposés. Deuxième profil, les actives et actifs. Ces personnes se distinguent par un usage plus impliqué de l'espace et des ressources de la Drisse. Elles utilisent l'agenda de « tenue du bar »,

[28]Le terme de « porteurs de projet » exprime la temporalité dans laquelle se déploie le travail à la Drisse. Chaque groupe de travail s'attelle à une tâche, fait un état régulier de l'avancement de son travail au collectif, et propose un agenda. De plus, la logique de « projet » renvoi aux logiques modernes de management et de direction en entreprise. Étienne remarque ainsi en entretien que des amalgames entre autogestion et management participatif sont possibles.

[29]Bertrand, électricien à la retraite viendra prêter main-forte à la Drisse. Étienne nous narre également une anecdote : un artisan venu récupérer du contreplaqué dont le collectif se débarrasse visite le lieu, hésite, puis propose ses services pour les travaux. À condition que cela reste bénévole son aide est acceptée et bienvenue. Pourtant, une fois son matériel embarqué, l'artisan ne ré-apparaîtra jamais.

[30]À la Drisse, deux formules d'adhésion sont proposées : l'une, journalière, est gratuite et ne nécessite que l'apposition d'une signature sur un registre. L'autre, annuelle, est proposée au prix de 5 euros. Du fait du statut associatif de la Drisse l'accès aux consommations est conditionné à l'adhésion : pour pouvoir consommer, il faut d'abord adhérer. En cas de contrôle, ce registre sera la première chose qui sera vérifiée et les membres prennent en général grand soin d'expliquer tout cela aux usager-es.

participent régulièrement aux travaux, animent ponctuellement des ateliers, des permanences, et peuvent occasionnellement assister aux assemblées générales. Dernièrement, les porteurs de projets réguliers, sont ceux et celles qui se démarquent par leur participation régulière aux assemblées générales mensuelles, tiennent plus régulièrement le bar, adhèrent volontiers aux différentes commissions de travail, et proposent des temps et événements à caractère militant comme des semaines thématiques[31], des permanences-bibliothèques, des arpentages d'ouvrages critiques[32].

2. Une entrée sur le terrain par la participation

Dans les premiers moments de l'étude de terrain, nous prenons part à deux types d'activités : celles que nous proposons d'une part, et celles que l'on nous propose de l'autre. Comme cela nous est plusieurs fois rapporté en entretien, notre entrée sur le terrain fut remarquée comme étant particulièrement active. Cela fait, en réalité, partie d'une stratégie méthodologique. La Drisse étant un lieu d'activités, et puisque nous souhaitons y observer le travail, il nous semble cohérent de motiver notre entrée dans le collectif, dans les premiers moments du moins, en manifestant notre envie de participer plutôt que par notre volonté d'y mener une enquête sociologique. Par ailleurs, cela permet dans le même mouvement de mettre à l'épreuve notre intuition de la primauté du travail sur le militantisme dans les modes d'intégration au lieu : théoriquement du moins, il semble possible d'intégrer le lieu sans formation ou socialisation militante particulière. Bien sûr, nous y reviendrons.

2.1. Apporter du travail : la réunion-formation des bénévoles

Nous arrivons en octobre 2018 à la Drisse, avec deux amies. Nous pénétrons le lieu par l'intermédiaire de la réunion-formation animée mensuellement par deux membres actifs du collectif. Cette ouverture est une aubaine pour le chercheur, car elle permet de trouver un point d'ancrage au lieu, déterminer quels sont les modes de participation les plus « rentables » compte-tenu du peu de

[31]Durant une semaine thématique, plusieurs membres organisent des évènements, rencontres, conférences, projections etc, autour d'un même thème, généralement traité dans une perspective militante et critique. Si nous allons y revenir plus tard, nous pouvons dire que durant notre enquête des semaines féministes-queer, anti-nucléaire, sur les souffrances psychiques, ou traitant des liens entre spécisme et capitalisme ont eu lieu à la Drisse.

[32]L'arpentage est une technique d'éducation populaire permettant la lecture collective d'un ouvrage, d'un texte de loi ou d'autres documents juridiques (contrat de travail, convention collective etc.). Le principe est celui de la socialisation du travail de lecture dont l'objectif est la mise en commun des interprétations et point de vue sur la question. Durant notre terrain les ouvrages de Silvia Federici *Caliban et la sorcière*, et d'Elsa Dorlin, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, ont été arpenté.

temps allouable au terrain (6 mois maximum), et dernièrement recueillir un discours officiel et autorisé sur la Drisse par la Drisse. Dans la notice rédigée à l'attention de ceux et celles voulant se charger d'animer cette réunion-formation, il est mentionné que son objet concerne, entre autres, l'explication « des modalités d'investissement pour la tenue du bar ». Si environ quinze personnes sont présentes lors de la réunion, seulement quatre poursuivent leur intégration en proposant leurs services.

Ce fort taux de défection peut s'expliquer par le fait que le lieu n'a pas, pour parler improprement, d'offre politique. Il ne fournit pas des modes d'engagement vers le militantisme ou l'activisme, mais propose plutôt à des inconnus d'intégrer la structure en apportant leur force de travail. Même si la charte précise que l'adhésion à un certain nombre de « principes et valeurs fondatrices du collectif » – parmi lesquelles l'autogestion, la critique de l'appauvrissement des rapports sociaux par la marchandisation, ou encore la coopération de classe – est obligatoire pour participer, il est dans la réalité tout à fait possible de n'en point tenir rigueur : l'adhésion au collectif équivaut à un acquiescement axiologique.

Avec ces deux amies, nous décidons de proposer au collectif réuni en assemblée générale, l'organisation d'un week-end thématique sur un sujet précis. Nous en avons au préalable parlé lors de la réunion-formation, et l'idée semble trouver un écho certain. Entre ces deux rencontres – réunion-formation et assemblée générale – nous sommes rapidement identifié-es comme un groupe affinitaire, signalant notre volonté d'implication par notre empressement à apporter du contenu au lieu. Successivement, nous participons à la tenue du bar et c'est à cette occasion que nous prenons les premières notes de terrain relatives au travail.

2.2. Les premières expériences de travail à la Drisse

Notre véritable entrée sur le terrain, celle qui tend à faire coïncider ce que nous faisons et observons avec ce que nous cherchons à comprendre sociologiquement, se déroule le jour de notre première tenue du bar[33].

Lorsqu'une nouvelle personne tient[34] pour la première fois le bar, la règle de la Drisse veut qu'un ou une habitué-es soit à ses côtés pour la former. Trois étapes de formation sont nécessaires avant de passer derrière le comptoir : 1) assister à la réunion-formation (non-obligatoire mais

[33]Cf : Annexe 4 « Calendrier de terrain ».

[34]« Tenir le bar » est l'expression employée à la Drisse pour signifier la participation au travail de bar. Du fait de son potentiel suggestif, les gens de la Drisse disent d'ailleurs parfois « tenir la Drisse », nous reprenons à notre compte cette formulation pour la rédaction.

fortement conseillé) ; 2) apprendre à utiliser l'agenda en ligne et y inscrire son nom en ajoutant la mention « nouveau/nouvelle », afin qu'un membre plus ancien s'y inscrive en qualité de formateur-ice, 3) suivre une formation « sur le tas » le soir même de la tenue du bar. La personne formatrice vient ainsi en soutien technique, et explique la tenue de la caisse (ouverture, encaissement, comptage, clôture), le système de la caisse prix-libre et des boissons en attentes, le fonctionnement des tireuses à bière et la marche à suivre pour changer les fûts. Plus généralement, cette formation est l'occasion d'une appropriation de l'espace *via* la découverte de la réserve, la participation au ménage, ou l'ouverture et la fermeture des différents accès. Nous comprenons ainsi rapidement qu'un mode d'entrée plus inquisiteur faisant valoir notre qualité de sociologue n'aurait pas fonctionné, comme on nous le confirmera plus tard en entretien. Enquêter sur un lieu où le travail semble être le point d'Archimède à partir duquel participation et sociabilité s'accordent, ne permet pas d'endosser une posture distanciée (Broqua 2009 : 112) et oisive (Pruvost 2017 : 40). Ne pas participer aurait en définitive rendues illégitimes les prétentions à la recherche, et réaffirmé l'existence d'une rupture épistémologique entre savoir intellectuel et expérientiel[35].

3. Une sociologie des acteur-ices

Tentons de caractériser les acteur-ices travaillant à la Drisse et se trouvant au centre de nos observations. Le collectif est composé d'une trentaine de militant-es, dont environ vingt-cinq assistent à l'assemblée générale mensuelle. Au sein de ce groupe, la moitié s'identifie femme, l'autre homme. Si la parité est à ce titre très régulière dans les assemblées générales, nos observations montrent par ailleurs qu'elle n'est jamais la règle dans la répartition du travail et des tâches[36].

Parmi les cinq personnes avec lesquelles nous avons réalisé des entretiens, une (24 ans) est chômeuse en reprise d'études de sociologie, un (29 ans) est étudiant en master d'histoire, une autre (35 ans) est enseignante en collège, un (32 ans) est ingénieur informaticien indépendant, quand le dernier (28 ans) est étudiant en master de géographie et surveillant dans un lycée de la ville. Cet échantillon est d'ailleurs largement représentatif des profils que l'on retrouve à la Drisse. La plupart sont ou ont été étudiant-es, principalement dans des filières de sciences sociales, tous et toutes ont entre 23 et 35 ans, plusieurs sont professeur-es des écoles, travailleur-se-s sociaux, surveillant-es, doctorants-es, quand certains ou certaines ont stoppé leur études ou abandonné leur travail pour se

[35]Voir à ce sujet Fourcade, Hugo « La métaphore des savoirs chauds et des savoirs froids en éducation populaire politique » mémoire de master en sciences de l'éducation, sous la direction de Jean-Louis Le Grand, Université Paris 8, 2016, 111 p. https://fr.calameo.com/books/003029007a7aefc3695be. Consulté le 28 mai 2019.
[36]Cf Partie 2, Chapitre 5.

consacrer à *temps-plein* à la Drisse.

Tous et toutes s'identifient comme militant-es que ce soit dans des groupes antifascistes, antispécistes, féministes, pro-féministes, autonomes ou des associations d'aides aux migrants, de soutien-scolaire, écologiste etc. Au-delà des appartenances militantes et affinitaires, ces militant-es partagent un répertoire d'action collective et une forme de culture politique fonctionnant comme autant de codes difficiles à percer pour les « profanes »[37]. Dans ce répertoire, nous remarquons le partage d'un lexique militant organisé autour d'un registre critique des institutions et du travail, on parle ainsi volontiers dans certaines situations d'entre-soi militant, d'exploitation, d'oppressions systémiques, de révolution, de structures, de spectacle ou d'autogestion ; et l'on désigne volontiers les ennemis principaux, capital, État, spécisme, métropole, patriarcat etc. Par-delà les discours, la socialisation militante s'exprime dans la participation ou l'organisation à des évènements politiques – rencontres, réunions, conférences –, des manifestations et protestations, ou de menus illégalismes – récupération de nourriture, maraude, squats, auto-réduction militante...

Nous notons très vite que cet ensemble de connaissances, de discours et de pratiques ne peut être décrit sous la forme trop statique d'un habitus militant. Comme nous l'avons évoqué en introduction, ces acteur-ices mettent en suspens leur sens pratique militant dans les contextes de sociabilité à la Drisse, lorsque le lieu est ouvert au public, pour le réaffirmer dans l'entre-soi. Il n'est pas si surprenant de constater dans les observations, une certaine réserve quand aux origines et aux apprentissages partisans. Cette réserve, comme nous le constaterons plus tard en situation d'entretien, ne signale pas une absence de volonté de parler politique, de débattre et de mettre en jeu son parcours militant, mais réaffirme la singularité de la Drisse : un lieu où l'on travaille bien plus que l'on ne milite. Ce mutisme public des militant-e dit en réalité que la parole n'a pas vocation à s'exprimer dans certains contextes, que l'on est là pour travailler, participer avant tout, qu'elle pourrait constituer une barrière symbolique avec le quartier, est que cette critique en acte de l'entre-soi militant suffit à justifier l'investissement à la Drisse.

Ainsi c'est bien plutôt l'action, le travail en l'occurrence qui signale ces dispositions à l'observateur, tout en les remettant en jeu, bien plus que les dispositions incorporées qui règlent la distribution sociale du travail. Tout en restant attentif à la socialisation des acteur-ices et aux positions dans l'organisation de la Drisse, ainsi que celle qu'ils et elles occupent en dehors, faire la sociologie des militant-es montrent que l'omerta régnant sur l'expression des codes partisans ne permet en aucun cas de déceler les visions du monde et rapport à l'objet lors de simples observations dans le bar. Il

[37]Le terme de « profane » est repris à Colin Robineau. Il le définit dans sa thèse comme suit : « les individus qui fréquentent et/ou participent aux activités de La Kuizine sans avoir jamais milité au sein du "milieu autonome"». (Robineau 2017 : 16)

nous faudra au contraire pousser l'implication de l'observateur jusque dans ces moments réflexifs, où les acteur-ices reviennent sur ce qu'ils et elles font, et tentent d'y donner du sens[38]. Le sujet militant de la Drisse peut provisoirement être caractérisé comme *militant-e embarrassé-e* dont la subjectivité est structurée par une dissonance que l'on peut exprimer ainsi : « je m'investis pour participer à un lieu militant en accord avec les idées que je défends ce qui implique, pour justifier ma participation, de mettre en suspens ces idées ». Nous verrons dans une dernière partie que lors de certains moments de conflits et de mise à l'épreuve du collectif, cette dissonance explose et produit une recomposition des modes de participation dans une sorte de *retour du politique*.

3.1. Qu'est-ce que la Drisse ? Un énoncé problématique

L'originalité de la Drisse est avant tout celle d'être un lieu de sociabilité inter-classe. Conçue comme un univers matériel et symbolique hybride, elle semble de prime abord ne pouvoir être définie qu'en faux de structures plus familières : ni local militant, ni bar traditionnel, ni lieu culturel, ni squat, et en même temps dans une position d'embarras liminaire : un peu bar, un peu militant, un peu culturel, un peu politique... Cette indétermination nominale s'observe dans les manières choisies par les militant-es pour décrire le lieu, variant énormément en fonction des contextes d'énonciation. Illustrons cela par trois exemples issus du carnet de terrain. Première situation, deux personnes, découvrant visiblement la Drisse, posent la question de la nature du lieu lors d'une soirée, l'un des membres les plus anciens répond

> qu'au sens large, une révolution est possible, mais je ne crois pas beaucoup au grand soir. Mais qu'est-ce qu'on peut faire de là où on est, quel fil il faut tirer ? C'est d'abord l'autogestion, comment le faire, avec qui le faire.

À l'inverse lorsqu'une personne s'inquiète auprès d'un bénévole au bar cet autre soir de savoir si « c'est un lieu d'extrême gauche ? « , la réponse se veut plus *rassurante* et tente de mettre en avant la dimension d'accueil inconditionnel du bar tout en soulignant la diversité des évènements y étant organisés. Troisième situation, lorsque nous tentons de décrire le lieu à une personne de notre entourage, nos explications butent sur une question lapidaire : « mais du coup vous

[38]Nous remarquons que « ça fait sens » est une des expressions les plus utilisées à la Drisse par les acteur-ices pour signifier de l'utilité d'une tâche ou d'un projet entrepris. Outre les phénomènes de mimétismes dans un milieu si restreint, son utilisation récurrente signale la volonté partagée de donner du sens à son travail, non pas tellement en soi, ni pour soi-même, mais pour l'autre, l'opprimé-e, l'exclu-e, qui peut trouver en la Drisse et dans les activités qu'elle propose un refuge et un accueil dont ils-elles n'auraient pas pu bénéficier dehors.

travaillez bénévolement ? ». Si définir c'est déjà commencer à exclure, nous voyons ici que plusieurs manières de nommer cohabitent, et peuvent être sélectionnées en fonction des contextes dans lesquels ces formulations sont adressées. Toutefois, nous voulons pointer le fait que cette absence de consensus doit être prise en compte par le chercheur, non pas comme la preuve de l'inconsistance des acteur-ices – les-membres-ne-savent-pas-ce-qu'ils-elles-font-et-disent –, mais plutôt comme un indice de l'aspect composite du lieu, et une mise en garde contre toute modélisation sociologique trop rigide et positiviste.

Outre la familiarisation technique et topographique avec la Drisse, ces premières soirées de tenues du bar, ainsi que les observations menées dans les semaines qui suivent, sont aussi l'occasion de recueillir des discours, brèves et conversations tenues par les membres actifs présents sur place. Ce qui ressort des notes prises dans ces premiers moments, c'est la relative cohérence entre le message véhiculé dans les moments formels et les communiqués publics d'un côté (réunion-formation, Charte en ligne) d'un côté, et celui exprimé dans les discussions informelles de l'autre. Deux exemples suffisent à illustrer ce point.

1) Quand la Charte dit vouloir que se rencontrent en ce lieu « des personnes porteuses d'histoires et de mondes différents », une bénévole nous parle à son tour d'un « bar de quartier avant tout, avec aussi un côté politique, mais bistrot de quartier avant tout où l'on doit pouvoir accueillir *tout le monde* [39]» ; 2. lorsqu'un des membres fondateurs justifie la création du lieu par la volonté de « sortir de l'entre-soi militant, d'avoir un lieu à nous pour faire en sorte qu'il deviennent un lieu de sociabilité avec les habitant-es du quartier », il ne fait que reprendre – ou est-ce l'inverse ? – les énoncés proposés dans les brochures, tracts, annonces

> lieu pérenne pensé pour favoriser la rencontre […] inscrit dans un quotidien et une localité pour enfin habiter la ville […] et construi[re] des positionnements hors des dogmes militants.

Est-ce à dire que l'ensemble des discours tenus par les acteur-ices sont stéréotypés et empruntés à un modèle autorisé de communication de la Drisse ? Nous l'avons dit, le bar n'est pas le lieu d'un expressivité militante débridée du fait de la volonté d'ouverture inconditionnelle. Premièrement, la tendance des militant-es à produire en notre présence un discours stéréotypé sur la Drisse est probablement imputable à notre récente arrivée, et à la réserve qu'elle a pu susciter. Deuxièmement, ce que remarque Colin Robineau pour la Kuisine est valable pour notre terrain :

[39]Nous soulignons.

certaines informations, formulations ou concepts sont considérées pour reprendre le mot de Goffman comme des « informations destructives » (Colin 2016 : 4), et les militant-es s'interdisent souvent de les prononcer sur la scène de la Drisse, les réservant pour les coulisses, lieu ou le texte naguère caché peut redevenir public car satisfaisant aux critères militants d'intelligibilité. Or, il serait faux d'affirmer que l'expression de valeurs et concepts critiques et politiques sont bannis du lieu. L'analyse des niveaux de discours montre des systèmes d'euphémisation de la critique qui ré-encodent les catégories clivantes en expressions plus consensuelles. Schématiquement, nous repérons trois niveaux de traduction des critiques politiques que nous explicitons dans l'exemple qui suit : quand entre militant-es on parle librement de « gentrification » ou d' « expropriation des prolétaires » (premier niveau) la Charte de la Drisse parlera d'un effort politique de « résistance […] aux normes urbaines » (deuxième niveau), pour que finalement le texte de promotion du financement participatif de la cuisine évoque « une halte agréable […] [qui] rompt avec la ville aseptisée ». Il est donc clair que la connotation militante des critiques s'amenuise à mesure que le texte devient public, ou, pour le dire autrement, que l'euphémisation fonctionne comme un principe d'encryptage de la critique que, ironiquement, seul-e les militant-es sont capables de manipuler. Un propos recueilli en entretien caractérise on ne peut mieux cette *délicate* ambivalence

> [La Drisse] c'est un bar en fait *avant tout* ! C'est, on est militant par *essence*, mais c'est avant tout un bar qui est ouvert sur le public, ce que je veux dire c'est que, *l'aspect communication est important et c'est toujours un peu délicat*[40].

Pour finir, les locaux du bar peuvent eux aussi être analysés comme des dispositifs d'euphémisation. Alors que les locaux militants sont souvent surchargés de tracts, affiches, banderoles, autocollants et slogans ouvertement politiques, les murs de la Drisse sont relativement vierges de ces signifiants. Cette absence est également remarquée par Colin Robineau dans son étude sur la Kuisine à Paris, et marque le souci de ne pas transformer le lieu lui-même en étendard politique. À ce titre les autocollants jugés trop clivants, ou « *déters* »[41] sont régulièrement enlevés, et les affiches et messages trop univoques retirés ou déplacés dans des recoins moins visibles. La Drisse étant un espace de travail à disposition de collectifs politisés certes, mais également d'associations et groupes plus « citoyennistes »[42] ou « sociaux-démocrates » moins rompus aux ritualisations

[40]Nous soulignons.

[41]« Déterminé-e ». Se dit de la radicalité d'une personne dans l'expression discursive et pratique de son militantisme.

[42]Le vocable « citoyenniste » est généralement utilisé dans les milieux militants radicaux de manière péjorative. De par sa dimension commerciale la Drisse est particulièrement exposée à ce type de critiques ou railleries. Rieur, un artiste lancera un soir au micro « je dois arrêter à 22h c'est ça ? Pas trop de bruit, *je crois que c'est citoyenniste ici* ! ».

militantes[43], le parti-pris est de lisser l'apparence du lieu le plus possible. En plus de ces groupes usagers, les clients et clientes du bar ne sont pas présumé-es militant-es ou même sensibles à ces questions. La volonté du collectif est que l'apparence du lieu ne soit pas en elle-même une barrière symbolique.

3.2. Le(s) sens du travail à la Drisse

En cheminant avec l'observateur dans son entrée sur le terrain, nous avons tenté de définir le cadre dans lequel le travail, notre objet, se déploie. Nous devons maintenant nous atteler, de manière plus compréhensive, à caractériser ce que les acteur-ices entendent lorsqu'ils et elles disent travailler. Pour ce faire nous nous appuierons pour cette section sur les propos recueillis en entretiens, ainsi qu'à l'occasion de discussions plus informelles. Aux premiers abords, il semble que l'utilisation du mot « travail », de son infinitif « travailler » et de ses déclinaisons argotiques « taf », « boulot » est tout à fait banalisée à la Drisse. Les enquêté-es ne semblent avoir aucun mal à mobiliser ses catégories pourtant considérées comme problématiques par les discours critiques dont ils et elles se font les relais par ailleurs. Sous l'apparence d'un paradoxe ce constat s'interprète pourtant en s'intéressant au sens que recèlent ces énoncés pour les acteur-ices.

Schématiquement deux possibilités d'interprétation s'offrent à nous. 1) Cela pose la question de savoir si quand on parle de travail on désigne ce que l'on fait, la manière dont on perçoit cette activité quel que soit le cadre juridique où elle s'effectue ou, 2) si l'on se cantonne à désigner comme travail une activité exclusive donnant droit à un statut, un salaire, un contrat de travail, une convention collective etc. C'est ce que remarque Retière et Le Crom (in Simonet 2012 : 204) pour les Restos du Coeur et la Banque alimentaire. Si la qualification officielle de « travail » fait défaut, les bénévoles pour leur part « considèrent leur activité comme un travail » (Simonet 2012 : 204). Ce constat vaut pour la Drisse. En ce sens dire qu'un-e militant-e travaille va dépendre de la compréhension qu'ils et elles en ont, de la définition donnée au travail et des représentations attenantes. Si les militant-es, très critiques du travail (salarié), persiste à nommer leur activité *travail*, c'est que ce mot fait appel, du moins en partie, à un autre univers symbolique, *on parle d'autre chose*. Lorsqu'ils et elles disent « je travaille », ils et elles ne disent pas « je vais au travail » ni même « je suis salarié-e de la Drisse »,

« Citoyenniste », « légaliste », ou « soc'dem' » (social-démocrate) – dont l'ancêtre est probablement le mot « réformiste » naguère opposé à « révolutionnaire » –, ces interjections sont généralement utilisées pour disqualifier la potentialité critique et révolutionnaire d'un lieu ou d'un acte militants. Un des membres historiques de la Drisse nous confiera qu'une partie du milieu militant de la ville en usent pour (dis)qualifier le projet de la Drisse. Étienne parlera pour sa part en entretien de « légaliste » en évoquant la première fois ou une personne lui a décrit le lieu.

[43]Comme la Chorale du quartier par exemple, qui répète dans le lieu une fois par semaine.

mais signalent plutôt la consistance et l'utilité sociale de la tâche qu'ils-elles sont en train d'accomplir. En définitive, lorsqu'ils et elles disent travailler, bien plus qu'un désir de conformation aux normes dominantes du travail salarié (insertion par le travail professionnel), c'est une critique de ce monde du travail qu'ils et elles expriment en filigrane. Il est donc faux de voir en ces énoncés des incohérences. Lorsque Étienne nous affirme qu'il

> bosse dans un lycée en internat à mi-temps en plus d'être toujours étudiant. […] Moi mon travail il est à la Drisse il est pas à mon boulot, tu vois ce que je veux dire. Je suis payé au lycée, moi je suis à l'internat... [mais] j'y réfléchit jamais à mon boulot.

il joue avec la polysémie du mot travail, et assigne sa dimension laborieuse et hétéronome « boulot » à son *véritable* travail salarié, quand l'utilisation du mot « travail » connote positivement son implication plus autonome et libertaire à la Drisse. Étienne signifie ici que l'utilisation du mot travail n'est à la fois pas innocente : il sait faire la différence entre une activité émancipatrice et celle procédant d'une nécessité – « je suis payé au lycée ». À ce titre, et comme pour appuyer cette séparation en forçant le trait, il me dit n'être pas contre l'idée, un jour peut-être, d'embaucher quelqu'un à la Drisse. Plus qu'une réelle affirmation ou une idée en passe d'être effectivement réalisée voire même hissée à l'ordre du jour, Étienne signifie ici la différence fondamentale entre deux types de travail : « moi je préfère travailler à la Drisse, enfin être salarié à la Drisse qu'être salarié dans n'importe quel boulot tu vois ! ». Quitte à être sous le statut de salarié, autant l'être à la Drisse. Ce n'est donc pas tant le statut sous lequel le travail s'effectue, que les conditions de son effectuation, les plus autonomes possibles, qui comptent pour lui. Par ailleurs, la suite de l'entretien prouvera que cela est avant tout énoncé d'une manière provocante, et qu'il affirme la nécessité de conserver une frontière étanche entre salariat et Drisse.

Dans un autre registre, Victor affirme une forme de continuité entre les sphères économique et militante, en proposant une définition utilitariste du travail. Pour lui,

> le travail c'est le fait d'aller fournir des services, à des gens, de manière salariée ou non, de manière payée ou non, voilà. D'aller fournir des services qui produisent de la valeur en fait. Moi je considère que ce qu'on fait à la Drisse tous, le fait qu'on construise des panneaux d'isolation phonique, le fait qu'on anime des ateliers d'éducation populaire, le fait qu'on organise des concerts, voilà, on produit de la valeur en fait de toute façon, les gens, ils payent pour ça, les gens ils veulent ça, ils ont besoin de ça aussi, ils ont besoin de voir des concerts, ils ont besoin de s'enfermer, de s'éduquer mutuellement voilà quoi. Tout ça c'est des besoins qui sont satisfait par des gens qui

> sont à la Drisse quoi qui travaillent, et, donc... voilà enfin, […] ouais mais *on travaille, on travaille* à la Drisse quoi.[44]

Dans cet extrait, Victor exagère volontairement l'aspect prosaïque du travail à la Drisse en lui assignant une fonction instrumentale : satisfaire des besoins. Il souligne par là-même la porosité entre milieux profane et militant, en insistant sur le fait qu'être catégorisé comme tel n'implique pas nécessairement un retrait total de la vie active, ou de la sphère de l'échange économique. Ainsi, il existerait des besoins spécifiques au militantisme, et l'une des prérogatives de la Drisse serait de les satisfaire.

Liam pour sa part propose une définition minimaliste du travail : « la transformation que tu fais de quelque chose, d'une matière ou de personne, tu les aide à aller vers quelque chose, pour moi c'est que ça le travail, c'est une action en quelque sorte ». Poser l'acte comme nécessairement et déjà du travail, lui permet en somme de récuser la démarcation dominante qui voudrait que ne soit considéré comme travail que ce qui rapporterait un salaire ou conférerait un statut. Cela ne veut pas dire que toutes les activités se valent, mais qu'aucune ne devrait détenir un monopole excluant sur la définition du travail. S'engager politiquement et dans l'associatif est bel et bien pour lui, un travail.

Malgré leurs différences et nuances, les propos tenus par Victor, Liam et Étienne se rejoignent sur un point crucial : il est possible de parler de travail à la Drisse sans pour autant nier les singularités de celui-ci dans ce contexte précis – autonomie et choix pour Étienne, satisfaction d'un besoin spécifique pour Victor. Dans les deux cas, ces énoncés peuvent être lus dans une perspective critique comme des affirmations de la « fréquentabilité du lieu », d'une volonté de sortir des « carcans militants ». Jouer sur la définition du travail semble pour eux, un bon moyen de signifier cet effort d'ouverture.

Conclusion

Ce chapitre passe en revue quelques précautions utiles à l'approche de l'objet. Tout d'abord, le lieu est en lui-même une mise en pratique d'une apparente contradiction : à la fois local militant et bar de quartier. De plus, l'attention portée à l'organisation spécifique, notamment *via* l'étude de l'organigramme et des prérogatives de chacune des parties, montre que l'autogestion se décline selon des modalités spécifiques au lieu. Elle ne peut rester à l'état déclaratif. La Drisse est à ce titre une

[44]Nous soulignons.

certaine manière de la mettre en forme et d'en faire l'expérience.

Aussi ce chapitre à été l'occasion pour nous d'anticiper sur la première de nos hypothèses – le fait que le travail, bien avant l'appartenance militante, soit le vecteur discriminant d'intégration au lieu et au collectif. C'est en cela que nous avons rapidement décrit notre entrée sur le terrain dans sa dimension laborieuse. Dernièrement, nous avons restitué ce que le terrain et les acteur-ices nous ont appris quant au sens du mot travail. Il serait faux de présumer que 1) au motif de son identité militante, il serait tabou de parler de travail à la Drisse ; 2) Que lorsque le mot travail est employé, il revêt le même sens pour l'ensemble des membres de la Drisse, et renvoi aux mêmes dimensions que le travail observé par ailleurs, notamment dans les sphères professionnelles.

Une fois ces conditions d'enquête décrites, abordons maintenant le travail en décrivant les différentes dimensions qu'il recouvre à la Drisse.

Chapitre II : Un lieu d'activités

Introduction

Définir son objet sociologique, c'est-à-dire le circonscrire pour en permettre l'étude est parfois une gageure. Durant le mois de décembre 2018, alors que nous assistons à une réunion de préparation d'un événement censé se dérouler à la Drisse le premier mai 2019, une des membres énonce une série de critères censés identifier à coup sûr la Drisse. Selon elle, le lieu se distingue par 1) son statut juridique associatif, donc légaliste ; 2) sa volonté « d'en jouer », c'est-à-dire que la légalité est aussi appréhendée comme une façade pour « avoir la paix » dans les relations avec les institutions de la ville ; 3) son activité économique quotidienne : le travail de bar ; 4) sa politique d'ouverture inconditionnelle sur le quartier : la solidarité de classe ; 5) son « ambition révolutionnaire » renvoyant à sa généalogie militante et colorant son potentiel critique.

Une remarque est tout d'abord nécessaire. La même personne nous confirme, lorsque nous lui posons la question, que l'autogestion, c'est-à-dire la manière officielle d'organiser le travail dans le lieu, n'est pas retenue en tant que critère dirimant. Maintenant, demandons-nous pourquoi cette définition nous est ainsi livrée ? La réunion à laquelle nous assistons consiste à repérer, sélectionner et contacter des groupes similaires répartis sur le territoire français afin de les inviter à participer à une grande mise en commun des pratiques et problématiques spécifiques à ce type de lieu. Pour ce faire, les présent-es doivent au préalable définir ce que la Drisse *est*, pour arbitrer entre les groupes concernés par l'invitation et les autres[45]. Au-delà du fait qu'une dizaine de lieux répondra présent à l'invitation, et que nous pouvons ainsi considérer la Drisse comme partie prenante d'un fait social plus large, cette typologie éclaire selon nous un ensemble de tâches et de travaux observables et aux propriétés variées. C'est à l'exposition de ces différents niveaux de travail que ce chapitre s'attache.

1. Entre nécessité et devoir : le travail de bar

Commençons par le critère numéro 3, l'activité quotidienne de la Drisse. Elle se distingue clairement des autres dimensions du fait de son caractère nécessaire. Cet empire de la nécessité est maintes fois rapporté par les enquêtés lors des entretiens. Pour Étienne le bar est « le nerf de la

[45]Un des présents à la réunion expliquera notamment que les lieux squattés, malgré la proximité idéologique que certains peuvent entretenir avec la Drisse, n'entrent de fait pas dans les critères de sélection. Ces espaces n'ont en effet pas d'existence légale, et leur objectif n'est pas d'articuler militantisme, activité économique et sociabilités locales.

guerre », le fait de le tenir régulièrement « un devoir » et l'effort d'adapter son emploi du temps pour pouvoir venir « faire le bar » une évidence. Nonobstant le fait que, pour Liam, travailler au bar est relativement facile comparé à d'autres tâches comme la comptabilité, il admet néanmoins que ce travail est « obligatoire » de par le fait qu'il est la seule source de revenus : « si on n'a pas le bar on n'a rien en fait » résume-t-il. Laure quant à elle, quoique sur une tonalité plus critique, concède que « tenir le bar c'est être présent pour que ce lieu vive, et c'est comme ça qu'on rentre de la thune, et qu'on paye le loyer et tout ça ». Nul besoin de poursuivre cet inventaire plus avant pour comprendre le caractère imposé et nécessaire de la tenue régulière du bar : devoir, obligation ou évidence, elle est incontournable.

Du fait même qu'il est en réalité difficile d'y échapper, nous remarquons que les membres ne considèrent pas pour autant cette tâche comme une corvée insurmontable. À remobiliser le critère numéro 4 – la politique d'accueil inconditionnel sur le quartier – nous comprenons que l'aspect imposé du travail de bar se revalorise par son inscription dans le motif politique du lieu : il est aussi la possibilité de « rendre un service » comme nous l'affirme Victor. On pourrait dire en paraphrasant librement nos enquêté-es que " nous travaillons certes, mais nous ne devons pas ce travail à la Drisse, mais, plutôt, au quartier, aux habitué-es et aux usager-es". Il semble bien plus facile aux enquêté-es d'inscrire leur travail dans cette dimension d'accueil que dans le simple fait de faire fonctionner un bar, c'est-à-dire de seulement s'appliquer à ce que le lieu perdure en tant que tel. Ainsi, quand une première lecture voit dans l'idée du « devoir » une obligation envers la Drisse et le collectif d'accomplir un travail vital, l'attention portée aux discours des membres révèle un transfert de ce que l'on *se* doit de faire vers ce qu'on *leur* doit : d'être *au* service à *rendre* service à... on fait, pour ainsi dire, de nécessité vertu. La présence du bar dans ces deux niveaux de travail (3 et 4) est d'ailleurs prise en compte dans les recommandations transmises aux nouveaux et nouvelles lors de la réunion-formation : on peut lire dans la notice, « un simple bar ? Espace de convivialité vs espace marchand […] enjeu économique certes : il faut payer le loyer […] mais principe d'accueil inconditionnel. »

Troisième élément que nous voulons mettre en lumière au sujet du bar, sa capacité à déborder de son cadre de réalisation, et imposer un certain nombre de tâches annexes aux personnes qui en ont la charge temporaire. Pour exemple, lorsqu'une soirée-concert est organisée, et que l'affluence est au rendez-vous, les personnes au bar doivent s'acquitter : de la tenue du bar, du réassort des frigidaires, de la tenue de la caisse etc., soit l'ensemble des activités de bar *stricto sensu*, mais également de l'accueil des artistes, de la mise en place de l'isolation phonique dans la salle de concerts, de l'installation du matériel de son (sonorisation, microphones, amplificateurs, table de mixage), de la préparation et/ou service de la nourriture aux artistes, de leur défraiement, mais aussi de la gestion des entrées et des adhésions etc. En plus de veiller à l'éthylisme des personnes présentes, de vérifier

à couper la musique avant 22h, de parvenir à ce que tout le monde soit hors les murs à minuit, les membres doivent également faire le ménage avant de quitter les lieux.

La quantité de travail réalisée par les membres est tout bonnement considérable. Ainsi, nous repérons un grand décalage entre nos observations du travail lors des soirées à la Drisse et les possibilités de « s'engager » et d'apprentissage des « valeurs collectives »[46] que met en avant la réunion-formation pour susciter la participation au bar des arrivant-es. Deux remarques sont toutefois utiles. 1) comme nous le fait remarquer Étienne, la plupart du temps les soirées sont plutôt calmes et les membres ne sont pas débordés par la tâche. 2) ce calme relatif change radicalement la nature du lieu et du public le fréquentant. Ainsi, alors que les concerts réguliers drainent une population plus « politisée » et fréquentant le lieu de manière plus ponctuelle, les soirées plus calmes font la part belle aux habitué-es du quartier et permettent toujours selon Étienne de se « différencier d'un bar classique [et de prendre] plus le temps d'expliquer, [mais] c'est aussi parce qu'il n'y a pas grand-monde (rire) ».

Si le travail de bar tel que nous l'avons observé irradie sur plusieurs niveaux de travail, il semble cependant que ces échelles n'ont pas vocation à se rencontrer. Ainsi dans le niveau 3 (l'activité quotidienne) le travail y est plus routinier, les tâches moins diversifiées, le public plus en accord avec le vœu d'ouverture inconditionnelle (4). À l'inverse, lorsque le bar est en appui d'un événement, d'un concert en particulier ou d'une conférence impliquant l'accueil de publics et d'intervenant-es divers, la politique d'accueil inconditionnel s'estompe à mesure que se diversifie les tâches. Une anecdote illustre à ce titre notre propos. Un habitant du quartier – Jimmy – accoutumé à venir boire un verre très régulièrement à la Drisse, se retrouve à le faire un jour où un week-end thématique et militant est organisé. Jimmy, accoudé au bar, commence à élever la voix n'ayant visiblement pas pris conscience qu'une conférence se déroule à quelques pas. Bienveillante, une membre lui signale de derrière le bar que « y'a des gens qui parlent à côté ». Bien que sa volonté n'était pas celle de le faire partir, Jimmy rétorque pourtant immédiatement et au grand embarras de son interlocutrice, « ah okay, je vais y aller oui, y'a une réunion c'est ça ? De toute façon je travaille demain matin, je vais y aller » (il n'est pourtant que 17h).

L'activité de bar, pour conclure, recouvre ainsi plusieurs dimensions : elle relève d'une nécessité, elle est perçue comme un devoir mais bien plus à l'endroit des usager-es que du lieu lui-même, elle est l'occasion de mettre en œuvre le projet de solidarité de classe défendu par les membres, elle n'a pas le même sens en fonction du calendrier des évènements organisés. Elle peut être, pour finir et en certaines occasions, une barrière symbolique entre la dimension militante et la volonté de dépasser l'entre-soi.

[46]Propos extraits du guide interne utile à l'animation de la réunion formation.

2. Lorsque le travail s'impose : l'autonomie dans l'hétéronomie

En suivant toujours la définition donnée par l'une des membres de la Drisse, nous voulons maintenant décrire un type de travail que nous qualifierons certes d'imposé, mais surtout d'hétéronome. André Gorz observe que l'enjeu d'émancipation vis-à-vis du travail moderne consiste moins à « nous affranchir du travail nécessaire à la vie qu'à nous affranchir de l'hétéronomie ». À le suivre, autonomie et hétéronomie constituent le couple d'opposés signifiant et structurant nos expériences de vies modernes. Cette analyse atteste qu'il est possible d'appréhender la Drisse comme un univers social tournée vers l'autonomie, c'est-à-dire un « espace d'autonomie où nous puissions *vouloir ce que nous faisons et en répondre* »[47] (Gorz 2014 : 268).

Si nous retrouvons cette conception autonomiste dans les discours des acteur-ices, et notamment dans le choix de s'organiser en autogestion, la réalité du terrain montre une situation plus contrastée. La dimension de « façade légale » que veut mettre en avant le lieu, peine à mettre à l'abri les membres d'un retour d'une pression externe. Cette pression se matérialise par le biais de tâches incompréhensibles que l'existence légale et juridique du lieu imposent. La tenue d'une comptabilité, les travaux de mise aux normes, les conflits avec le voisinage en sont des exemples éloquents.

À contre-pieds d'André Gorz, Michel Lallement signale dans son travail sur les *hackerspaces* de la baie de San Francisco, que les acteur-ices sociaux sont capables d'« instrumentaliser les systèmes sociaux à leurs propres profits » (2015 : 401) et conclut qu'il faut mettre la focale non pas tant sur l'autonomie *du* travail, mais l'autonomie *au* travail (2015 : 404). C'est cette limite entre autonomie *du* travail – autonomie vis-à-vis de systèmes externes : l'hétéronomie (Gorz), et autonomie *au* travail – c'est-à-dire l'autonomie vécue subjectivement par les acteur-ices et les stratégies qu'ils-elles mettent en place pour la converser (Lallement) –, que nous voulons décrire en prenant l'exemple de ces tâches imposées de l'extérieur à la Drisse.

2.1. Isolation phonique

À la période où nous mettons pour la première fois le pied sur le terrain, une affaire de voisinage agite le collectif. C'est l'effervescence, et le heurt est ardemment discuté lors de l'assemblée générale du mois de novembre. Un couple de voisins, dont la résidence se situe de l'autre côté de la

[47] André Gorz souligne.

rue, fait montre d'une fervente hostilité à l'endroit du collectif. Cette inimitié se manifeste notamment par des confrontations directes – le voisin en viendra ainsi aux mains quelques semaines plus tard –, des coups de téléphone aux institutions en charge de « la tranquillité publique », ainsi qu'à la Maire de la ville en personne. En plus de ces institutions impliquées dans l'affaire, un syndicat des bars de la ville apporte soutiens et conseils au collectif de la Drisse, passablement déstabilisé par la situation.

L'hostilité du couple de voisins trouve son origine dans les problèmes d'isolation des locaux de la Drisse. Le son des concerts se propagent en effet trop facilement à travers les murs donnant sur la rue, et le niveau sonore est jugé trop élevé. Le problème est exposé et longuement discuté en assemblée générale. Nous notons ce jour-là l'intensité de la participation aux débats, et mettons cela sur le compte de la menace que ces attaques font peser sur le collectif lui-même et sur l'avenir de l'activité. Que se joue-il ici du point de vue du travail ? Il est décidé de remettre à l'ordre du jour une idée temporairement remisée : celle de réfléchir à une forme d'isolation phonique. Un groupe est constitué sur la base du volontariat. Nous décidons de nous porter volontaire.

L'enjeu de ce travail est paradoxal : pour rester intégré au quartier, il faut trouver un moyen efficace de s'en isoler. Aucune des quatre personnes volontaires pour la réunion n'est spécialiste en isolation phonique. Nous travaillons sur plusieurs possibilités : 1) celle, plus autonomiste, consistant à fabriquer nous-même un système de d'isolation artisanal et amovible, censé pouvoir être manipulé par toutes et tous ; 2) faire appel à un-e artisan est évoqué ; 3) engager des travaux plus lourds de pose de double-vitrage. En fonction des contraintes de temps que nous avons, et de la non-assurance que l'intervention d'un-e artisan fonctionne et que le dispositif soit opérationnel dans les temps, la première solution « autonomiste » est retenue. Il semble qu'en regard de la volonté autogestionnaire du collectif, une solution orientée vers le *DIY*[48] moins onéreuse car non-abandonnée à une entreprise est plus souhaitable. Après validation du collectif, déblocage des fonds pour l'achat des matériaux et concours dans le projet d'un membre rompu au travail du bois, les plaques sont construites et mises en service quelques mois plus tard.

Nous observons dans cet exemple, une possibilité pour le collectif de faire preuve d'autonomie *au* travail. Malgré l'aspect « obligatoire » de la tâche au vu des menaces d'arrêt de l'activité musicale du fait des problèmes d'isolation phonique, l'hétéronomie ne semble pas avoir eu raison de la volonté de s'organiser de manière autonome. Pour reprendre Michel Lallement, ce cas montre une possible (quoique relative) autonomie dans l'hétéronomie (2015 : 404 et 409). Malgré les pressions des institutions municipales provoquées par le voisinage immédiat de la Drisse, le collectif trouve un moyen d'arbitrer entre la dimension légale du lieu (1) et la volonté « d'en jouer », c'est-à-dire de

[48]« *Do It Youself »* : littéralement « fais le toi-même ».

mobiliser des stratégies de contournement et de réinterprétations des normes (2). Ainsi, cet exemple montre que si la façade légale est présentée comme une stratégie censée amadouer les institutions municipales, et en quelque sorte rendre possible le fait d'organiser des activités plus subversives et militantes, elle doit en permanence être repensée et retravaillée. Rien d'étonnant dès lors à que les enquêté-es n'aient aucun mal à nommer cela du *travail*.

3. Une « ambition révolutionnaire » : l'idée s'incarne-t-elle en travail ?

Pour finir ce passage en revue (non-exhaustif) des différents répertoires du travail au sein de la Drisse, nous voulons mettre en avant le critère numéro 5 plus haut cité : l'ambition révolutionnaire du lieu. Notre idée n'est pas de proposer une analyse normative de cette volonté – de savoir s'ils et elles sont, *vraiment,* révolutionnaires, mais de resituer les données de terrain qui semblent signaler, dans le travail à la Drisse, l'expression de cette ambition.

L'originalité de la situation révolutionnaire telle qu'appréhendée par les militant-es, réside dans le fait qu'elle n'est qu'une idée. Plus précisément et comme le rappelle Colin Robineau dans sa thèse, elle est prise en compte par les membres à la mesure de l'impossibilité de sa réalisation concrète. Selon lui, la Kuisine propose en tant que « laboratoire politique », de travailler « l'idée révolutionnaire quand la situation ne l'est pas ». De la même façon, l'un des militant de la Drisse rappelle qu'« sens large, une révolution est possible », mais objecte que le plus important reste « ce qu'on peut faire de là où on est […] c'est d'abord l'autogestion, comment le faire, avec qui le faire […] ». Ce « sens large » désigne précisément la césure entre la « situation », les niveaux macro-politiques et macrosociaux au sein desquels les changements politiques structurels peuvent avoir lieux d'un côté, et le niveau de l'organisation plus microsociologique de l'autre. En termes plus marxistes, les militant-es ne disent pas autre chose que : les conditions objectives ne sont pas réunies, et, en termes plus pragmatique que l'action à des niveaux infrapolitique est néanmoins possible et souhaitable.

Nous voyons donc dans cette ambition révolutionnaire une forme de justification quant à l'édification du lieu lui-même. Lorsque la nécessité de « sortir des carcans militants » s'exprime comme un élément fondateur de la Drisse, l'ambition révolutionnaire fonctionne comme un rappel à cette généalogie militante. À la fois hors et dans, non-militante *mais quand-même* révolutionnaire, la Drisse pose son approche du militantisme comme fondamentalement ambivalente. Comment dès lors observer sociologiquement cette révolution ? Où est-elle à l'oeuvre ? C'est ce que nous allons ci-après examiner.

Pour ce qui nous concerne, cela signifie qu'un ensemble de tâches, d'activités, de pratiques et de discours sont mobilisés par les acteur-ices de le Drisse en tant que possible outils de subversion d'un ordre établi qu'ils-elles considèrent comme critiquable. Très classiquement, nous proposons de décrire ce travail politique en le scindant en deux registres : discursif d'un côté, matériel de l'autre. Le premier registre circonscrit la mise en mot du politique dans les situations de travail conversationnel. Ce travail s'observe dans les assemblées, les réunions, dans les situations où la Drisse « se pose » et utilise des outils militants (l'assemblée générale) pour prendre des décisions. Si l'ensemble des décisions prises en assemblée ne peut être qualifié de « politique », nous considérons que l'outil en lui-même l'est car il met les militant-es en position d'user de catégories, de concepts, d'outils et de symboles militants acquis lors d'une socialisation primaire et secondaire (Robineau 2016 : 5). Le registre matériel s'incarne pour sa part dans les activités que propose la Drisse, et qui sont clairement identifiée comme militantes. Les semaines thématiques nous semblent à ce titre constituer un exemple tout indiqué.

3.1. Le registre discursif : l'assemblée générale

Convoquée mensuellement, l'assemblée générale de la Drisse se déroule généralement le premier lundi de chaque mois. Elle est posée comme décisionnaire, ce qui signifie que les directives et décisions jugées importantes pour le fonctionnement de la Drisse doivent y être exposées, décortiquées, discutées, et, finalement, adoptées ou rejetées. Le bon déroulement de l'assemblée générale suppose que plusieurs membres se soient portés volontaires, lors de l'assemblée précédente, pour occuper les fonctions de « touche » et « d'agitateur-ices[49] ». Très classiquement, un ordre du jour est proposé en début de séance, auquel, avant d'être soumis à approbation, les membres peuvent ajouter des points, des temps, des observations.

D'une durée moyenne de trois heures – selon nos observations en tant que participant à six assemblées générales : novembre, décembre, janvier, février, mars, avril –, l'abord des sujets est structuré selon une logique d'intensité. Pour commencer, un tour de table est organisé afin que les nouveaux et nouvelles se présentent et fassent état du motif de leur venue. Puis vient le moment de

[49] À la Drisse, le « modérateur » et la « modératrice » de l'assemblée générale deviennent respectivement « agitateur » et « agitatrice ». Cela marque la volonté du collectif de ne pas reproduire un certain formalisme dans l'attribution des fonctions d'une assemblée générale. Nous voyons avant tout cela comme un rappel anecdotique de la dimension militante de la Drisse, signifiant ainsi son refus théorique de la hiérarchie et sa volonté de ne pas trop « policer » les débats. La « touche » est la personne tapant en direct le compte-rendu de la réunion.

l'exposition au collectif des idées et projets qu'ils-elles veulent mettre en place. S'en suit une discussion sur l'opportunité de soutenir et d'organiser ces évènements à la Drisse. Selon nos observations ces idées sont toutes adoptées, du fait qu'elles sont au préalable passées par une sorte de « filtre » représenté soit par la commission vie collective, soit discutées avec des membres lors de moments plus informels ou durant la réunion-formation.

Un troisième temps est dédié aux « retours commissions ». Chacune des commissions expose brièvement le travail effectué durant le mois écoulé, décrit les problèmes rencontrés, et fait état des perspectives de travail pour le mois à venir. Ce moment est aussi l'occasion pour les commissions de faire des « appel à main-d'œuvre », signifiant par là même un manque d'investissement systématique dans certaines tâches. À ce titre, la commission la plus boudée reste l'indétrônable commission administration et comptabilité pour laquelle les membres appellent à contribution – et à l'aide – les participant-es de chacune des assemblées auxquelles nous avons assisté. Dernièrement, l'intensité monte de plusieurs crans lorsque le quatrième et dernier temps de la réunion arrive. Les sujets les plus urgents, politiques, conflictuels sont alors abordés. Schématiquement deux registres cohabitent : l'un fonctionnel ayant trait à la pérennité du lieu en tant que bar de quartier[50], l'autre plus idéologique et militant, se référant directement ou indirectement à l'identité politique du lieu. Nous pouvons noter – avant d'y revenir plus tard – que la commission vie collective est mandatée pour réfléchir au bon fonctionnement de l'assemblée générale, et, le cas échéant, proposer des modifications. Devant la fatigue et les baisses d'attention que peut provoquer la longueur de l'exercice, elle proposera par exemple de coupler l'assemblée au repas, puis innovera et expérimentera une sorte de mi-temps scindant la réunion en deux temps, les trois premiers séparés du quatrième.

3.2. Théâtralités sociales et frontière symbolique

S'il n'y a « pas de mouvement [social] sans AG » (Le Mazier 2015), nous pouvons dire, pour notre objet, qu'il n'y a pas d'AG sans militant-es. Ainsi, en plus d'être un outil faisant partie des répertoires contestataires (Le Mazier 2015 : 513), il semble qu'il existe des manières d'user de l'outil qui voyagent avec les militant-es au gré de leur trajectoire de vie. Le fait que la Drisse ne soit pas un lieu militant *stricto sensu* ne nous permet donc pas d'affirmer que l'assemblée générale, elle, ne reproduit pas un ensemble de codes de postures et de pratiques propres aux répertoires contestataires

[50]Ces débats passionnés abordent pour exemple les questions de voisinages, les plaintes déposées à l'encontre du collectif pour tapage nocturne, ainsi que les relations parfois conflictuelles avec les différents corps de police (brigade de nuit, municipale).

du militantisme (Robineau 2017 : 568).

À rebours de ce qu'observe Geneviève Pruvost dans son enquête sur la Zone à Défendre de Notre-Dame des Landes, où elle note que la critique du logocentrisme politique des mouvements s'effectue, non par la parole, mais par ce qu'elle désigne comme « la politisation du moindre geste » (Pruvost 2015), la dimension politique de la Drisse s'exprime, principalement, dans les débats et les mots. C'est donc bien par la parole que *passe* le politique, et, l'assemblée étant le lieu logocentré par excellence, c'est là que nous pouvons de fait l'observer.

De plus, comme nous l'avons remarqué et noté, l'assemblée générale est quasi-imperméable aux membres non-militant-e du lieu. Plus qu'une simple barrière symbolique, cette imperméabilité relève, comme le remarque Colin Robineau, d'une différence statutaire entre membres actifs militants et usagers (2017 : 549) qui s'exprime non pas de manière frontale et positive, mais plutôt dans l'absence constatée des non-militant-es aux assemblées. Cette absence à elle-seule révèle la teneur politique que charrie avec elle une AG. Un épisode relevé dans notre carnet de terrain illustre bien cette tension.

Un habitant du quartier intéressé par la question du nucléaire franchit le seuil symbolique de l'assemblée générale de novembre pour y présenter une idée. Cela fait plusieurs mois qu'il mûrit, seul, le projet d'organiser un week-end de projection de films documentaires autour de la thématique du nucléaire. Il considère donc la Drisse comme le lieu tout indiqué pour mettre sur pied son idée.

La réception de l'idée semble positive, et une discussion s'engage. Très vite, plusieurs militant-es proposent de faire marcher leurs réseaux et de contacter des activistes de lieux en luttes répartis sur le territoire pour étoffer la programmation de l'évènement. Très clairement pour les membres actifs, la volonté de se cantonner à des projections de films ne suffit pas, et l'idée d'organiser un événement thématique rythmé par des rencontres, des débats, des conférences, des projections se dessine. Or, l'homme ne semble pas être à l'aise avec cela. Il temporise, évoque la complexité de la législation sur les droits d'auteurs pour les projections, rappelle que son idée n'est pas de proposer quelque chose de militant, de trop clivant, mais de rester dans une logique informative et documentaire. Une réunion est tout de même programmée, et deux membres se proposent d'y participer pour discuter avec lui des suites de l'initiative.

Une semaine plus tard, nous questionnons l'un de ces membres du collectif au sujet de cette rencontre ; il manifeste son agacement

> il tergiverse, depuis six mois il est sur le truc, il faut y aller maintenant, *mais il a peur d'être pas légitime*, les gens de Bure *lui font peur*, lui est plus dans un truc de projections et puis c'est plus

ou moins tout[51].

Éloquent, cet épisode montre à lui seul la difficulté de franchir la barrière symbolique de l'assemblée générale « il a peur d'être pas légitime ». De plus, même dans le cas où cette frontière est enjambée, des dissonances entre deux registres de discours persistent : les deux parlent de nucléaire, mais aucun n'entend la même chose et ne souhaite s'organiser de la même manière. À ce titre un événement autour de la lutte antinucléaire sera effectivement organisé à la Drisse quelque mois plus tard, mais la personne en question ne s'y montrera qu'à titre de participant.

Comment comprendre sociologiquement cette séparation ? Dans son étude sur un squat militant d'activité parisien, Colin Robineau observe les mêmes dynamiques d'ouverture/fermeture des assemblées générales. Il utilise pour en rendre compte les concepts Goffmaniens de scènes et de coulisses ; il écrit que « les coulisses, [sont] les AG hebdomadaires en tant qu'elles forment la "région postérieure" de la représentation » permettant de penser les processus d'inclusion et l'exclusion entre ces deux régions (2017 : 24) ». Il pose en ce sens que l'AG, bien qu'ouverte en théorie, est avant tout un lieu d'exclusion des profanes et un « rituel politique fait par et pour les virtuoses de l'action politique » (2017 : 568). Malgré la puissance suggestive de l'analogie de que propose ce cadre analytique interactionniste – qu'à ce titre nous conservons au titre de catégorie topographique –, il présente selon nous deux points aveugles.

Premièrement, nous observons sur le terrain une forte disparité à l'intérieur même des assemblées générales. Une ligne de démarcation interne est observable pour le cas de la Drisse entre les militant-es fondatrices du lieu d'un côté, et ceux et celles qui le rejoignent de l'autre. De plus, parler d'un lieu de virtuosité militante sous-entend que tous et toutes partagent un certains de nombres de dispositions communes, et sont, par ailleurs, également capables de les mobiliser. Deuxièmement, l'idée d'une structuration dramatique d'un espace social ne permet pas selon nous d'étudier les questions de pouvoir se jouant au sein des assemblées. Nos observations à la Drisse ont montré que ce travail de prise de décision, bien que présenté comme souverain et participatif, est en effet le produit d'un travail plus discret de définition de la nature même de l'assemblée générale.

3.3. D'une éthique délibérative à l'éthique de la décision

Plutôt que de conserver le concept de coulisse, trop descriptif et unificateur selon nous, nous

[51]Nous soulignons.

voulons signifier que l'assemblée générale est avant tout un lieu de travail, lui-même structuré par des tensions, des rapports sociaux, et une distribution de compétences militantes plus ou moins virtuoses. À ce titre nous repérons un passage à la Drisse d'un modèle d'assemblée *délibérative,* à un modèle d'assemblée *décisionnaire.*

Laure, au cours d'un entretien, évoque un temps où l'assemblée générale de la Drisse faisait la part belle à une autre mise en forme de la parole moins centrée sur l'efficacité et la prise de décision. Elle remarque que

> le fonctionnement de l'AG [est] étonnant. Je continue à m'interroger quoi, de comment elle fonctionne réellement cette AG. Parce que, les toutes premières AG que j'ai pu faire, où il y avait un tour de parole, où tout le monde parlait, où chaque truc était énoncé, tout le monde parlait, du coup ça faisait, la première AG que j'ai faite, j'en suis sorti hyper tard, lessivée, puis avec la sensation de plus avoir de salive, mais en me disant, baaah, à chaque truc, c'était tour de table. Et tu pouvais dire, "bah j'ai rien à dire", mais c'est vrai qu'on s'attendait à ce que tu aies des choses à dire. Et là c'est plus cette idée de "il faut qu'on soit efficace, on commence à préparer le truc en amont, on cadre machin-chose, donc la parole elle est déjà tu vois, hein ! Et comme ça, ça dure pas trois heures, et on met des choses en place" et tu vois c'est un *autre fonctionnement*[52].

Plus qu'un simple exemple, ces propos nous donnent un certain recul sur l'outil en lui-même. Ils signalent que le fonctionnement et les objectifs des assemblées générales de la Drisse sont eux-mêmes interrogés et ne vont pas de soi. Il est alors possible de décrire les assemblées à l'aune de ce prisme décisionnaire. Si le langage militant subit une édulcoration à mesure qu'il quitte les lieux identifiés comme politisés où il peut s'exprimer comme tel, un autre niveau d'analyse semble subsumer tout cela. Colin Robineau parle pour sa part de « coulisses et des coulisses, ou l'espace du secret » (2016 : 4). Bien plus qu'un secret, l'espace de l'assemblée générale est avant tout à la Drisse un lieu de représentation de l'ambition révolutionnaire du lieu, mais qui de fait, n'est parfois qu'une chambre d'enregistrement des décisions prises en commissions.

Victor pointe ainsi le fait que certaines décisions ne sont pas soumises et discutées en AG, et qu'elles peuvent ainsi mener à des problèmes ou des conflits avec des groupes militants extérieurs[53]. Étienne pour sa part évoque le fait que le fonctionnement des commissions devient de plus en plus « opaque », que ces dernières « crée[nt] une sorte de rapport bizarre au travail », et que leur pouvoir devrait s'amenuiser à mesure que le rapport de confiance s'installe entre les membres. Ingrid, elle,

[52]Nous soulignons.

[53]Durant notre présence sur le terrain, un conflit particulièrement violent opposera une partie du collectif de la Drisse à certain-es membres d'un collectif antiraciste de la ville.

remarque que c'est à partir du moment où elle décide de rejoindre la commission vie collective qu'elle comprend qu'il « y a pleins de choses dont je ne savais pas comment c'était organisé avant ».

Toutefois, la question de la souveraineté de l'assemblée générale est posée parfois en des termes diamétralement opposés : plus que par une critique du travail de prise de décision tel que nous venons de le voir, c'est par l'argument de l'efficacité qu'elle est justifiée. Le passage de la dimension délibérative à décisionnaire est justifié *a posteriori* par les membres de la commission collective par l'argument de la nécessité. L'attractivité de l'assemblée est en jeu, et la question du pouvoir est comprise comme un enjeu de dé-routinisation de l'exercice. Un *email* de la commission collective illustre très bien ce changement de stratégie. Il pointe un ensemble de points pratiques, et formule remarques et propositions :

1. Un cadre plus formel permettrait un déroulement plus efficace de la prise de décisions ;
2. Les commissions sont invitées à préparer leur « retour en amont » de l'AG ;
3. Il faudrait équilibrer le temps passé sur chaque points dans le temps de l'AG, et renvoyer l'excédent de travail aux commissions.

Au-delà des critiques et des positions contradictoires des acteur-ices sur la question de la prise de décisions, nos observations nous montrent que l'assemblée générale fonctionne davantage comme un outil de répartition du travail entre les groupes et les commissions, que comme un réel dispositif de prises de décision et de délibération. Si une certaine virtuosité discursive militante est observable, il ne faut pas minimiser les doutes et questionnements exprimés par les enquêté-es sur la validité des décisions prise lors de ces assemblées. Plusieurs militant-es se disent ainsi mal à l'aise face à certaines décisions politiques prises « à la va-vite », et sans avoir toute les clefs et informations en main utiles à un débat éclairé. Nous remarquons que ces décalages entre prise de décision et circulation de l'information sur des sujets considérés par les membres comme sensibles, sont des effets directs du passage du régime délibératif au régime décisionnaire. En effet, dans la mesure où ce transfert ne s'est pas fait de manière officielle et n'a jamais été soumis à l'approbation de l'assemblée, certain-es considèrent encore la délibération comme l'enjeu principal de l'exercice. Or il est clair que la forme nouvelle de l'assemblée est entièrement orientée vers la prise de décision et l'efficacité. Entendu que l'autogestion implique qu'« un système où ceux qui accomplissent une activité décident collectivement ce qu'ils ont à faire et comment le faire » (Castoriadis 1974 : 4), l'orientation décisionnaire de l'AG empiétant sur la dimension délibérative semble créer un certain malaise chez les enquêté-es. Si une barrière symbolique existe ainsi bel et bien entre profane et militant-es, une

autre semble séparer la Drisse dans les coulisses mêmes du lieu.

3.4. Le registre matériel : l'organisation d'évènements militants

Après ce bref compte-rendu de la dimension discursive du politique à la Drisse, s'incarnant notamment dans l'assemblée générale, nous proposons d'expliciter un autre format proposé ponctuellement : les week-end (ou semaines) thématiques. Nous choisissons de clôturer ce chapitre en faisant la relation et la description de ces moments, car ils incarnent selon nous l'entièreté des critères mobilisées jusqu'ici.

Reprenons les un-par-un. Premièrement, le statut légal et associatif permet d'accueillir du public (critère 1)[54]. Les semaines thématiques sont des moments ouverts sur la ville, où l'affluence est généralement supérieure à la moyenne des ouvertures routinières de la Drisse. En second lieu, les week-end thématiques s'inscrivent dans la stratégie légaliste du lieu auprès des institutions de la métropole (critère 2). Les membres du collectif considèrent ainsi, qu'au motif de la « bonne tenue » du lieu en temps d'activité normal et compte-tenu des efforts de négociation et de médiation avec les institutions considérées « en façade » comme des partenaires, des questions plus ouvertement militantes et politiques peuvent s'exprimer lors de ces temps dédiés. Plus prosaïquement, ces moments d'affluences sont l'occasion pour le lieu d'un pic d'activité, notamment pour le service de bar, dans la mesure où des concerts sont en général programmés pour clôturer les ateliers conférences et débats (critère 3). Ces moments thématiques mettent par ailleurs en tension la politique d'accueil inconditionnel du lieu. Comme nous l'avons vu plus haut avec l'exemple de Jimmy, toute la difficulté pour les membres organisateur-ices des semaines est de ne pas s'aliéner le public qui constitue d'ordinaire la « cible privilégiée » du lieu, et mettre ainsi en péril la volonté de créer une solidarité de classe (critère 4).

Cinquièmement et comme annoncé plus haut, ces semaines thématiques sont l'occasion pour les membres d'(ré)affirmer une identité politique forte et de faire montre qu'en ayant « un lieu à nous », bien que hors du militantisme traditionnel, il est toujours possible de contribuer à la lutte.

Peu après notre arrivée sur le terrain, une note de la commission programmation est lue en

[54]Une des grandes problématique pratique posée en assemblée générale est celle de la nécessité ou de l'opportunité de travailler à satisfaire les fameuses normes ERP (Établissement Recevant du Public). De surcroit, la question des normes révèle selon nous toute l'ambivalence du lieu : des militant-es critiques des institutions et des aliénations qu'elles imposent, se retrouvent à devoir composer avec elles pour donner une chance à leur lieu de perdurer. La question n'est donc pas tant de savoir s'il faut négocier avec ces structures normatives et coercitives mais plutôt, *jusqu'où est-il opportun de le faire ?*

assemblée générale. Celle-ci prend acte de soucis antérieurs quant à des situations de surcharge de travail, et propose d'alléger ses prérogatives en réformant son fonctionnement. Au lieu de prendre en charge la totalité de la programmation (concerts, événements, représentations etc.), la commission propose de déléguer le plus possible ces moments à des organisateur-ices ponctuel-les. Elle demeure néanmoins le relais logistique et technique (installation et mise à disposition du matériel, communication évènementielle sur les réseaux sociaux), mais se retire petit à petit de la programmation de flux de la Drisse.

L'idée est de laisser la place à des idées de semaines thématiques portées par des membres actifs (comme ce fut le cas pour nous peu après notre arrivée). Cette mise à disposition du pôle programmation vient selon Étienne du fait que jusque-là

> on [membres de la commission programmation] avait été garant un peu de ce truc là, on est bien content que les gens se saisissent de la question parce qu'ils se rendent compte que eux aussi ils ont envie d'organiser des concerts et c'est très bien ! […] Au final à la programmation, on se rend compte que, une personne comme Clarisse, qui est dans la commission fournisseur, qui s'occupe d'aller faire les courses et compagnie, une personne comme Clarisse bah en fait est capable d'organiser des concerts, et va organiser des concerts !

Au-delà de la volonté de faire tourner les savoir-faire et libérer du temps pour des membres – comme Étienne plus spécialisés dans les questions techniques relatives à l'organisation des concerts –, Victor nous rappelle en entretien que la surcharge de travail de la commission programmation a provoqué une probable baisse d'attention quant à la « qualité » des prestations programmées[55]. C'est ce qui est également souligné en assemblée le jour de la proposition de réforme du format de la commission. Le fil conducteur proposé est celui de « travailler par thèmes » et de (re)donner envergure et « sens politique » aux événements programmés[56]. Les conséquences pour le lieu sont : la diminution consentie des évènements ponctuels et une revalorisation de sujets thématiques plus conséquents (en moyenne quatre jours de rang) traitant d'un sujet militant sur lequel les trois à quatre membres de la commission programmation ne sont pas forcément compétent-es.

Ainsi, durant notre terrain, et du fait de l'adoption de cette nouvelle formule, les thématiques antispéciste, anti-nucléaire, queer-féministe ont, entre autres, pu être abordées. Comme un

[55]Quelques semaines avant notre entrée sur le terrain, un collectif militant antiraciste de la ville signale à la Drisse des risques d'appropriation culturelle dans la programmation (notamment pour une pièce de théâtre et un groupe de musique). Après débat, les représentations sont maintenues. Le collectif antiraciste décide alors d'interrompre la pièce à la suite de quoi les membres de la Drisse décident de déprogrammer le concert du lendemain. Ces deux évènements expliquent la réflexion entreprise par le collectif sur les prérogatives de la commission-programmation.
[56]Propos tenus lors de l'assemblée générale de novembre 2018.

commentaire relevé lors de cette AG l'exprime très bien, « la Drisse joue la carte de la façade légale pour être autre chose. »

3.4.1. La semaine thématique

Concrètement, une semaine thématique s'organise comme suit. D'abord l'idée émerge, généralement au sein d'un petit groupe affinitaire composée de trois à six personnes toutes membres actifs du collectif de la Drisse. La question est préalablement discutée de manière informelle, pour être dans la foulée présentée en assemblée générale. Nous notons que ce fonctionnement s'applique plutôt aux membres déjà présent-es et intégré-es à la Drisse. Pour les nouveaux et nouvelles arrivant-es voulant apporter une thématique spécifique, l'idée doit être présentée au préalable à des membres actifs, pour pouvoir le faire, par la suite, en assemblée générale. Une fois l'idée validée, se crée ce que le jargon des membres de la Drisse désigne comme un « groupe de travail ». Généralement constitué de l'ensemble des intéressé-es à participer à l'organisation, la première étape est l'édification d'un programme suffisamment conséquent pour occuper trois à quatre après-midi et soirées : à titre d'illustration, trois jours pour le week-end traitant du mouvement antispéciste, quatre jours pour les semaines queer-féministes et anti-nucléaire.

Les membres commencent ainsi par contacter de possibles intervenant-es, l'idée étant de faire parler les principaux concerné-es en priorité. Ainsi, ce sont des militantes antispécistes qui animeront les ateliers et conférences des sujets sur lesquels leur engagement leur donne une forme d'expertise. Aussi, quand la question du travail du sexe sera abordée, associations militantes et travailleur-ses du sexe (TDS) prendront prioritairement la parole, mais c'est aussi le cas pour la semaine anti-nucléaire tout au long de laquelle des militant-es de plusieurs sites en luttes, actuels ou passé (Bure, Plogoff), sont intervenu-es.

À côté de l'organisation de ces temps de discussions, de projections, d'écoutes de *podcasts,* de consultations de littératures militantes proposées sur place (ou à acquérir à prix-libre pour les brochures), l'organisation d'un week-end suppose la réalisation d'un ensemble conséquent de tâches logistique. La tradition de cantine-bar populaire de la Drisse veut, et ceci est systématiquement respecté par les militant-es, que repas et collations soit proposés à prix-libre lors de temps dédiés. Confectionnés par les membres sur place, ces repas peu onéreux voire gratuits pour qui ne veut ou peut contribuer, servent également à défrayer les organisateur-ices (frais de courses, remboursements éventuels des dépenses de transport des intervenant-es ne résidant pas sur place etc.).

À l'image du banquet mensuel, les convives sont incité-es à participer à l'effort

autogestionnaire promu par le lieu, en se servant, se débarrassant et lavant vaisselles et ustensiles eux-elles mêmes. L'idée sous-jacente est de coupler au maximum la dimension politique et idéologique du moment, avec une politisation des moindres pratiques. La Drisse ne se définit pas comme un bar comme les autres, et intente le prouver en suscitant un effort de participation des présent-es. Plus qu'un public, c'est en tant que participant-es et potentiel-es contributeur-ices du lieu que les personnes sont traitées. Comme le dit un militant en AG

> il faut travailler à ce que le lieu ne soit pas quelque chose que l'on consomme, mais un lieu de vie et de liens.

Beaucoup de pédagogie est également réalisée lors de ces moments de grandes affluences (jusqu'à quarante personnes en journée, le double le soir), et les membres actifs en profitent pour faire une sorte de promotion du lieu, et proposent aux néophytes d'adhérer à l'association selon la formule « à la journée » ou « à l'année ».

En règle générale, des concerts, sinon des soirées dansantes (*boum*) sont également organisés le soir. C'est là que se vérifie la volonté décrite par Étienne et Victor de laisser la main à la programmation, de ne plus être « la caution-concert »[57] et d'inciter à ce que d'autres apprennent à le faire. Ceci ouvre ainsi un nouveau champ de travail pour les membres. Ingrid, c'est une première pour elle[58], prendra ainsi en charge, entre autres choses, la quasi-totalité de l'organisation des concerts de la semaine antispéciste, et la commission programmation ne sera sollicitée que pour donner le contact d'un groupe potentiel.

La tenue du bar reste pour sa part une vitrine obligatoire lors de ces moments. Généralement très occupé-es à organiser et/ou à animer les moments thématiques, les organisateur-ices n'ont pas le temps de tenir le bar. Ce sont ainsi des membres actifs non-engagé-es dans l'organisation qui s'en chargent. Nous notons que ces « coups de main » sont souvent l'occasion de rapprochements tant affinitaires qu'idéologiques entre les membres. Ainsi, lors des semaines antispécistes et féministes, les membres actifs prêtant main forte au bar sont en général les personnes les plus intéressées par les questions abordées et désireuses, outre de servir les boissons, d'affiner leur analyses et connaissances politiques. Si le lieu semble donc être un espace de sociabilité militante externe – du fait de l'affluence de sympathisant-es et d'activistes de la ville non-membre du lieu –, il est aussi le théâtre d'une forme endogène de socialisation militante. Comme nous le verrons plus tard dans cette recherche, c'est dans

[57] Cf entretien Étienne, Annexes 3.

[58] Elle nous dira avoir déjà par le passé organisé deux festivals musicaux au sein d'un collectif d'ami-es. Toutefois, elle ne gérait alors que « la bouffe » et n'avait pas travaillé à la programmation musicale ni organisé les concerts.

ces moments que des groupes se créent autour de questionnements et d'ambitions partagé-es, et qu'un apprentissage spécifique de ce qu'est la Drisse et de comment y travailler et s'y engager s'articule.

Si la plupart des présent-es, à en croire les discussions échangées durant nos observations, sont socialisé-es au militantisme et aux différents répertoires contestataires, tous et toutes ne peuvent de fait s'approprier le lieu aussi aisément. Rare sont les « profanes » pour reprendre l'expression de Colin Robineau qui assistent à ces moments, surtout ceux en journée moins orientés vers le divertissement et dédiés à des questions parfois très spécifiques (la sentience des animaux non-humains – l'éjaculation féminine – la lutte antinucléaire dans les années 1970 en Bretagne etc.). Au cours de l'assemblée générale du mois de mars, deux personnes reviennent ainsi sur les week-end thématiques, et énoncent à leur propos un constat d'échec : nous n'avons pas su attirer des non-initié-es ; ceux et celles présent-es étaient tou-tes des « têtes connues »[59].

Malgré le consensus partagé par les organisateur-ices des différentes semaines thématiques en ce qui concerne ce constat, certaines de nos notes de terrain semblent pourtant le nuancer. Ainsi, lors de la semaine queer-féministe, une personne assiste à une discussion sur les travailleurs et travailleuses du sexe, et prend la parole pour expliquer que, travaillant en maternité, elle vient pour entendre un autre discours et trouver des moyens d'accompagner les femmes enceintes d'une manière alternative à celle préconisée dans son cadre professionnel. Elle recherche et trouve dans ce discours qui ne lui est pas véhiculé par son institution hospitalière, non pas directement des ressources militantes, mais des connaissances et argumentaires alternatifs pour réaliser son métier dans des conditions qui lui paraissent plus humaines. Elle se dira ravie de l'accueil et disposée à poursuivre ses recherches et apprentissages sur la question. Dans son cas, la connotation militante de la Drisse n'a pas fonctionné comme une barrière symbolique, ni même un repoussoir, mais plutôt comme une incitation à venir y trouver des idées et arguments alternatifs portés par les principaux et principales concernées.

Nous relevons un second contre-exemple à l'occasion d'une présentation-discussion animée par un militant antinucléaire rapportant des témoignages d'activistes japonais-es des suites de « l'accident de Fukushima ». Une personne intervient dans le débat suivant la discussion, et pose une question qui sera immédiatement jugée trop naïve par un des membres de la Drisse. Ce dernier s'impose dans la discussion et « rappelle à l'ordre » la contrevenante au motif de l'apolitisme de ses remarques. Posté à la fois derrière le bar tout en y étant assis dessus – incarnant ainsi symboliquement la position de la Drisse –, le militant impose les cadres possibles de l'énonciation et cite pour cela une référence savante disqualifiant d'emblée l'intervention de la personne. Plusieurs personnes de la

[59]Propos recueillis lors de l'assemblée générale de mars 2019.

Drisse s'interposent toutefois dans le débat, critiquant la posture du membre et proposent de favoriser une discussion ouverte plutôt que de cautionner cette disqualification experte. Loin d'être décontenancée, la personne poursuit son intervention et le débat s'apaise.

Nous pouvons ainsi voir à travers ces deux exemples que la capacité d'ouverture du lieu au non-miltiant-es diminue à mesure que le message se pose comme ouvertement politique. La frontière ne disparaît pas entre la « scène » et les « coulisses »[60], mais se déplace vers le seuil même du lieu, qui devient, en ces temps spécifiques, plus difficile à franchir pour le « public cible » du projet initial. La volonté de la commission programmation de déléguer le militantisme à des groupes de travail implique selon nous une double lecture quant au travail politique du lieu :

1. Il est à la fois plus discret dans le quotidien du bar, qui ainsi se tourne résolument vers le quartier et la promotion d'un lieu de sociabilité accessible et solidaire (critère 4) ;

2. Il se fait plus intense dans l'événement (critère 5) et mobilise différents types de force de travail (critère 3) tout en testant l'utilité réelle et concrète de la politique d'intégration dans le quartier et d'apaisement par la négociation et la façade légale.

Conclusion

En cheminant avec le travail pour narrer notre entrée sur le terrain, tout en portant une attention particulière aux manières qu'ont les acteur-ices de le définir, nous avons tenté de restituer les conditions de travail de la Drisse. En reprenant un ensemble indigène de critères censés établir la singularité du lieu, nous avons donné un aperçu de l'ensemble des activités se déployant dans différents contextes de réalisation propres à l'espace de travail-Drisse. Nous avons finalement pointé le fait que, paradoxalement, c'est en faisant parfois plus de politique (week-end thématique), que le lieu s'autorise à n'en point faire tout le temps (fonctionnement quotidien du bar). Cette dernière dimension résume bien selon nous la nature si particulière de l'objet d'étude, et illustre la difficulté de le saisir dans son entièreté, du moins dans les premiers temps de l'enquête.

Une fois ce travail de restitution des notes de terrain effectué par le biais de l'exposition des différentes manières de travailler à la Drisse, nous devons maintenant en proposer une analyse. En nous focalisant sur le parcours des entrants et entrantes à la Drisse, tout en mettant l'accent sur leurs visions du travail, leur expériences professionnelles antérieures, leur manières d'articuler leur engagement à la Drisse et leur vie professionnelle et militante à côté, mais aussi les raisons qui les

[60]Nous remobilisons cette terminologie à titre descriptif et topographique.

poussent à venir travailler à la Drisse, ainsi que leur critiques du travail tel qu'il s'y effectue, nous voulons proposer une analyse en trois temps de nos données : l'engagement par le travail (chapitre 3), le travail et ses rétributions (chapitre 4), l'analyse de la critique comme mise au jour du travail (chapitre 5).

PARTIE II Essai d'analyse processuelle de l'engagement par le travail à la Drisse : intégration par le travail, articulation des sphères de vie et rapports au militantisme.

Chapitre III. L'engagement par le travail

Introduction

Ce chapitre traite de l'hypothèse que la participation des acteur-ices au travail à la Drisse peut être appréhendée – moyennant quelques adaptations – par le biais de la sociologie de l'engagement. Si nous avons décrit comment et dans quels contextes les enquêté-es travaillent à la Drisse, il est temps de s'intéresser à leur parcours. Plus qu'une analyse biographique exhaustive, c'est un cheminement avec le travail que nous proposons ici : nous voulons situer l'entrée à la Drisse dans l'économie plus large des parcours militants et professionnels. En prenant le point de vue des enquêté-es, nous nous intéressons à la prédominance du travail comme mode d'intégration à la Drisse, ainsi qu'aux stratégies de mise en cohérence des autres sphères de vie en soutien de cet engagement. Si le travail salarié et les savoirs-faire acquis par ailleurs semblent compter fortement dans l'entrée des membres à la Drisse, nous observons en retour que cette implication, souvent intense, est assurée par des ajustements stratégiques de la vie salariale.

Nous montrerons ainsi deux choses : que le travail effectué à la Drisse à généralement à voir avec celui effectué par ailleurs dans les parcours sociaux – les militant-es entrent en mobilisant ce qu'ils-elles savent déjà faire – ; que cette porosité entre les sphères militantes et professionnelles n'empêche pas une subordination stratégique de la seconde à la première une fois le lieu intégré – on adapte sa vie professionnelle en fonction de l'intensité du travail effectué à la Drisse. Une fois cela décrit, nous proposerons une typologie des modes d'entrée à la Drisse en regard de l'engagement militant des acteur-ices. Nous montrerons que le moment d'entrée dans le lieu a à voir avec le rapport des enquêté-es à leur vie militante présente et/ou passée. Ainsi certain-es s'engagent à la Drisse pour s'engager dans le militantisme (engagement), d'autres pour s'éloigner de la pratique militante (désengagement), d'autres encore pour retourner à une pratique militante qui avait été mise en pause (réengagement). Ainsi nous montrerons qu'une attention portée aux parcours militants permet une compréhension plus complète des motivations des acteur-ices à travailler à la Drisse.

1. Arrière-plan théorique : l'analyse processuelle

Toute une frange de la sociologie de l'engagement mobilise massivement le concept de carrière (Agrikolianski 2001 ; Fillieule 2001 ; Gaxie 2005 ; Leclercq et Pagis 2011 ; Robineau 2017 ; Cormier 2018). Dans un cadre processuel, c'est-à-dire « une analyse compréhensive des raisons d'agir avancées par les individus [articulée] à l'objectivation des positions successivement occupées par ces individus » (Fillieule 2011 : 214), la notion de carrière tente de mettre en dialogue ces séries de positions infléchissant la trajectoire générale (dimension objective), avec les « changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive (dimension subjective) (Becker 1985 : 126 ; Fillieule 2001 : 200). Hérité de l'École de Chicago, ce concept permet ainsi d'intégrer à l'analyse des variables structurelles (structures) l'étude « de leurs effets pratiques lors des différentes séquences de l'action ». (Agrikolianski 2001 : 31).

Le problème de l'approche par l'engagement est qu'elle s'applique prioritairement à des situations d'entrée dans le militantisme. Or, la spécificité de la Drisse en tant que lieu hybride, fait que la notion de carrière vient brouiller la compréhension plutôt qu'elle ne l'affine. S'engager à la Drisse n'implique pas nécessairement de devenir militant-e. Il nous faut donc recentrer le concept de carrière sur le travail. Nous voulons ainsi montrer qu'en s'intéressant non pas directement aux biographies intégrales des acteur-ices, mais à leur rapport tant matériel et subjectif au travail, il est possible d'en retirer des enseignements pour comprendre leur engagement à la Drisse. Bien plus que leurs carrières, c'est « la carrière du travail » que nous allons suivre.

En suivant le travail, nous prenons le contrepied de la sociologie du militantisme pour montrer que l'engagement n'est pas un simple processus d'adhésion à des normes et répertoires d'actions collective « purement militants ». La spécificité de l'objet nous incite donc, pour étudier les processus d'engagement, à reconsidérer la perspective d'analyse pour s'intéresser au travail plutôt qu'aux pratiques militantes.

2. Le travail comme véhicule de l'engagement

Premier enseignement du terrain : le militantisme, en tant que répertoire d'action mobilisable, est secondaire dans l'intégration à la Drisse. Le mode d'entrée privilégié est bel et bien le travail. Qu'entendons-nous par-là ?

Pour les enquêté-es, rejoindre le collectif de la Drisse passe en premier lieu par une phase

d'intégration par le travail. Nous comprenons ainsi que dans notre cas, la rapidité de notre intégration au collectif n'est pas imputable à notre statut d'enquêteur – malgré la relative banalisation du savoir sociologique chez les militant-es de la Drisse[61] –, mais plutôt de notre mise au travail immédiate (bar, week-end thématique).

L'apport de savoir-faire et de force de travail[62] est une condition *sine qua none* de l'intégration dans le lieu.

2.1. Alban

Commençons avec Alban. Il se présente à la Drisse lors de la réunion formation durant laquelle nous faisons notre entrée sur le terrain. Très intéressé par le lieu et les possibles qu'il ouvre, il s'investit très vite dans la tenue du bar. Dès la première assemblée générale à laquelle il participe, il propose d'endosser le rôle d'organisateur d'une soirée-concert. Il dit connaître des groupes et vouloir prendre en charge la totalité de l'organisation. Son idée reçoit l'approbation du collectif et Alban organisera sa soirée dans le mois. Une fois l'évènement passé, son implication diminue fortement, jusqu'à stopper. Loin d'être anecdotique, cet exemple décrit une modalité d'implication instrumentale à la Drisse, ou le travail fonctionne comme une sorte de monnaie d'échange[63]. Il donne accès à l'appropriation autonome d'un espace le temps d'une soirée : dans le cas d'Alban, pour y organiser un concert. Alban est un cas limite que nous avons voulu présenter en premier. Il montre selon nous de manière très claire la prédominance du travail sur le militantisme dans les processus d'intégration au lieu, quand bien même cette participation ne se pérennise pas.

2.2. Étienne

Pour Étienne, l'intégration au lieu s'effectue par la participation à une succession de tâches (travaux, terrassement), pour ensuite se réorienter sur des pratiques plus en phase avec son apprentissage passé. Il analyse *a posteriori* que le fait d'avoir participé aux travaux collectifs durant l'été 2018, d'avoir notamment appris sur le tas à couler du béton pour daller la cour, lui a permis

[61]Nous parlons de banalisation dans le sens ou au moins six membres (sur environ 25) ont suivi ou suivent encore un cursus de sociologie à l'université. De surcroit plusieurs sont également dans des filières de sciences sociales voisines : philosophie, philosophie politique, géographie.

[62]Adrian, nous y reviendrons, dit vouloir participer à la Drisse pour y apporter sa « force de travail » avant tout.

[63]Nous allons revenir sur cette dimension dans la partie traitant de l'hypothèse des rétributions (Partie II, chapitre 4).

d'intégrer plus facilement le groupe, de lier des relations d'amitiés, et de se sentir légitime à apporter des savoirs-faire plus spécialisés et manquants au lieu : organisation de concerts, compétences techniques dans la sonorisation, apport de matériel. Organisateur de concerts, soirées et festivals depuis une dizaine d'années au sein d'un collectif d'amis, il considère que ces savoirs gagnent à être partagés et appropriés collectivement. Pour lui, la transmission de ces compétences techniques et organisationnelles dans un lieu comme la Drisse est une nécessité, et il veut ainsi apporter la preuve qu'aucune spécialisation ni formation professionnelle n'est nécessaire pour s'en emparer. La Drisse est pour lui l'occasion de faire la démonstration de la porosité entre les savoirs techniques et l'appropriation collective amatrice ; que « les gens se rendent compte que ce n'est pas compliqué » et que l'autogestion implique de ne pas monopoliser les savoirs »[64].

2.3. Victor

Victor choisit la Drisse pour deux raisons : premièrement « par l'affect », car elle lui est présentée par un ami sans qui « est-ce que je m'y serais autant intéressé aussi vite ? Aussi intensément s'il n'avait pas été là ? Honnêtement je suis pas sûr » ; secondairement car il y voit un bon moyen d'y réaliser des idées qu'il n'estimait pas avoir pu mener à bien dans l'organisation politique,[65] à laquelle il était affilié par le passé. Cette idée, c'est le graphisme. Tout en n'étant pas un professionnel du secteur, il se forme à l'informatique par le biais de son père et au graphisme au sein de son ancien groupe militant. À l'inverse de cette organisation plus structurée, il considère que la Drisse lui laisse plus de latitude pour explorer la question de l'esthétique, dimension qu'il estime déconsidérée par les milieux militants. Son engagement à rejoindre la Drisse est donc premièrement motivé par le travail qu'il pourra y réaliser, plus que par une quelconque proximité idéologique. Se disant fatigué des querelles intestines et des carcans théoriques militants, la découverte d'un lieu alliant dimension politique et activités pratiques semble parfaitement lui convenir.

La Drisse n'ayant pas de travaux en cours lors de son entrée dans le collectif au printemps 2018, et donc de possibilité d'y prendre part pour s'intégrer comme l'a fait Étienne, Victor admet que son implication dans le graphisme au sein de la commission-communication lui a permis de « faire son trou ». Il ne voit par ailleurs pas de soucis à ce que les nouveaux et nouvelles ne viennent faire à la Drisse que ce qu'ils et elles savent déjà faire par ailleurs. À présent très intégré au collectif à l'origine de la création de la Drisse, c'est donc par une entrée moins politique et militante qu'il acquiert

[64]Cf annexe 3, « Étienne ».

[65]Dans son cas c'est le NPA, Nouveau Parti Anticapitaliste.

cette position. Il relate qu'à l'origine, il n'avait pas d'idée particulière à transformer en atelier ou en semaine thématique à la Drisse, bien que son engagement dans le lieu, nous glisse-t-il, pourrait bien muter vers cette forme dans les temps prochains. Son cas semble indiquer qu'il est possible d'intégrer un lieu vers lequel il ne se serait « pas forcément dirigé instinctivement » au vu de son passé militant. Dans la mesure où l'apport d'idées politiques n'était *a priori* pas envisagé par Victor, la modalité d'intégration par le travail proposée par la Drisse lui convenait parfaitement.

2.4. Laure

Pour Laure, la situation est quelque peu différente. Après une longue période passée sans militer, elle considère la Drisse comme l'occasion d'un réengagement. Pourtant, elle ne mobilise pas lors des premières prises de contacts avec le collectif au printemps 2018 ses répertoires militants, choisissant plutôt d'entrer en rejoignant la commission-bibliothèque. Enseignante en collège par ailleurs, et comme elle nous le confie grande lectrice d'essais politiques, sociologiques et philosophiques, elle saisit l'occasion de la création de la bibliothèque de la Drisse pour venir apporter son concours. Début juillet 2018, elle passe deux semaines intenses d'inventaire, répertoriage, classement, mise en rayon et en réserve des ouvrages. « Après ajoute-t-elle, il y a eu les travaux d'été de la Drisse, et je suis allée donner un coup de main ».

Méfiante vis-à-vis du développement du pouvoir informel dans les collectifs, et préférant garder ses distances dans les premiers temps pour « apprivoiser et se laisser apprivoiser » par le lieu, elle préfère concentrer sa participation sur un travail soutenu de mise en état de la bibliothèque. L'investissement dans cette commission est pour elle un bon moyen de comprendre un lieu en l'étudiant de l'intérieur, et en restant attentive « aux relations entre les gens et surtout aux relations de pouvoir. » Dans son cas, ce n'est pas tellement l'absence d'idées militantes à faire-valoir à la Drisse qui motive son engagement, (Laure participera beaucoup plus tard à l'organisation d'une semaine thématique), mais plutôt une organisation de la participation qui lui permet de s'intégrer sans se mettre trop en jeu et en danger. La possibilité de pénétrer le collectif par la « petite-porte »[66], celle de la bibliothèque, lui permet de prendre ses marques et de finalement considérer un an plus tard que sa parole à autant de place qu'une autre car comme elle le revendique, « ça fait assez longtemps que je

[66]Nous parlons de « petite-porte » dans le sens où la commission bibliothèque, à laquelle d'ailleurs nous participons, peine à susciter l'intérêt du public et du collectif. À titre d'exemple les permanences mensuelles ne rassemblent que quelques personnes, et l'initiative « cafés et bouquins » est peu à peu abandonnée faute de lecteurs et lectrices. Si l'arrivée des arpentages a sporadiquement redynamisé la commission, le sursaut n'a été que très bref et anecdotique.

suis là je participe, je fais quand même des choses, du coup oui, ma parole à tout à fait sa *place* »[67].

2.5. Ingrid et Olie

Entrées à la Drisse en octobre 2018, Ingrid et Olie ont déjà travaillé ensemble dans une autre ville. Cette coopération est tant professionnelle – elles sont associée (Olie) et salariée (Ingrid) dans la même entreprise de restauration – qu'extra-professionnelle car les deux femmes travaillent souvent bénévolement à la confection de banquets végétaliens pour des évènements collectifs. Militantes antispécistes par ailleurs, elles souhaitent apporter cette question à la Drisse tant sous la forme d'évènements thématiques que par le biais d'un militantisme plus quotidien, auprès des membres du collectif.

La question de l'antispécisme, bien qu'absente des préoccupations de la Drisse et écartée à sa création, est finalement bien accueillie par le collectif, et l'organisation d'un week-end thématique en février de l'année suivante est validée. Si cette dimension militante leur donne un certain poids dans le groupe, elle n'exempte pas Ingrid et Olie de s'impliquer dans le fonctionnement quotidien du lieu. Bricoleuse, Olie s'engage dans la confection des plaques d'isolation phonique. Spécialiste des normes sanitaire et de sécurité en restauration, elle conseille le groupe sur les menus travaux et mise en conformité à réaliser dans les locaux de la Drisse, notamment pour la mettre au diapason des normes ERP. Désireuse d'aborder la question de l'antispécisme avec les membres le plus vite possible, Ingrid s'implique beaucoup au bar dans les premiers mois de sa participation. Se faisant, elle crée assez vite des liens avec des membres du collectif, et tente quand la situation s'y prête d'aborder le sujet. Sa stratégie n'est pas tant de s'impliquer dès le départ dans les tâches qu'elle sait déjà faire, ou qu'elle considère comme prioritairement assignées à son genre[68], mais de sélectionner des activités vers lesquelles ses appétences sociales ne l'auraient pas dirigées. Ne se considérant pas bricoleuse elle s'engage pourtant dans le projet-isolation ; n'ayant jamais servi au bar, elle prend garde à le tenir régulièrement, et s'intégrera plus tard dans la commission-fournisseur au sein de laquelle elle découvrira l'envers du décor d'un bar.

2.6. Liam

Liam s'intègre au collectif lorsque la Drisse n'est encore qu'un projet en discussion. Lorsqu'il

[67]Nous soulignons.

[68]Elle pense principalement à la cuisine.

entend parler de l'idée de fondation d'un lieu collectif autogéré, il y voit une occasion de réaliser collectivement l'idée qu'il mûrit depuis longtemps individuellement : fonder une cantine populaire et collective. Très engagé dans les luttes contre le gaspillage alimentaire, mais peu inséré dans les milieux militants de la ville, l'ouverture de la Drisse est l'aubaine qui articule pour lui volonté de faire, dimension critique, et rencontre avec des réseaux organisés et capables de concrétiser un tel projet. Lors de son arrivée, il apporte son soutien dans les travaux et partage ses compétences en comptabilité. Travaillant en indépendant, il dit avoir eu besoin d'apprendre à réaliser lui-même sa comptabilité et c'est un savoir-faire qu'il transpose directement à la Drisse. En surplus, il tient le bar dans les débuts au moins deux fois par semaine, et admet que sans la Drisse, son projet de cantine et son intégration au militantisme n'aurait pu advenir. C'est donc en apportant son concours aux tâches de la Drisse que Liam gagne sa place dans le lieu et vit sa première expérience militante.

Dans tous les cas relatés ci-dessus, l'intégration au collectif se fait prioritairement par la participation aux tâches, et ce, quelles que soient les motifs invoqués pour rejoindre la Drisse. Que ce motif soit politique, militant, esthétique ou affinitaire, travailler, c'est-à-dire participer à un ensemble de tâches préexistantes à l'arrivée des enquêté-es, est un pré-requis. Or, une fois cela dit, il reste à s'interroger sur l'intensité de la participation des membres. Si certaines tâches sont presque incontournables pour « faire son trou », comment les acteur-ices parviennent-ils-elles à articuler entre-elles leurs différentes sphères de vie, notamment militante et professionnelle ?

3. La mise en cohérence des sphères de vie : articuler travail salarié et travail à la Drisse.

La section précédente tend à considérer une certaine forme d'harmonisation entre les sphères de vie des enquêté-es. S'ils et elles travaillent à la Drisse en mobilisant les mêmes savoirs-faire et compétences que par ailleurs, stopper l'analyse à ce point conduirait à conclure à une forme de continuité dans le travail. Or, nous l'avons décrit plus haut, lorsque les acteur-ices disent travailler à la Drisse, ils et elles mobilisent le mot travail dans une autre dimension et mettent ce faisant à distance un modèle repoussoir d'activité humaine, représenté notamment par le salariat.

3.1. Sphères de vie ?

Utiliser la notion de sphère en sociologie implique de s'intéresser aux dynamiques individuelles de transposabilité et de durabilité des dispositions (Leclercq et Pagis 2011 : 7),

d'alternation identitaire (Pagis 2011 : 35), ou encore d'incidences biographiques (Leclercq et Pagis 2011) en fonction de ces sphères, c'est-à-dire aux relations et articulations entre celles-ci. Or, le concept peut susciter une lecture du monde social trop séquencée : comme un univers ou coexisteraient alternativement des mondes sphériques insécables et séparés, dans lesquels les acteur-ices choisiraient librement et successivement d'agir.

Utilisant le concept de carrière, certain-es sociologues résolvent cet écueil en dynamisant le tableau au moyen de l'analyse des trajectoires d'engagements (Cormier 2018 : 85). S'il est admis qu'une participation militante soutenue est « génératrice de socialisation secondaire » (Leclercq et Pagis 2011 : 8), nous voulons montrer à l'inverse qu'à la Drisse l'engagement par le travail nécessite un remodelage stratégique des autres sphères de vie des enquêté-es. Pour le dire simplement : les membres de la Drisse subordonnent leur travail professionnel à leur travail à la Drisse. Cette perspective nous permet ainsi d'aller à rebours des études qui tendent à montrer une influence « négative » de l'engagement sur les sphères professionnelles et affectives[69]. Dans notre cas, cette mise à l'écart de la carrière professionnelle est bien plus le produit d'un choix stratégique des militant-es, et non d'un effet subi de structure.

Nos données montrent que les enquêté-es ne considèrent pas le temps passé à la Drisse comme une « perte », ou un possible frein à leur carrière professionnelle. Pour le montrer, intéressons-nous au profil des membres et à leur rapport au travail salarié.

Tout d'abord, tous et toutes ne sont pas salarié-es, et plusieurs sont durant l'enquête au chômage ou bénéficient du revenu de solidarité actif. Une bonne partie pourtant travaille. Le collectif compte deux surveillants de lycée, deux professeur-es en collège, deux ingénieurs, plusieurs animateur-ices, certain-es travaillent en usine, en intérim, ou dans le secteur de l'hôtellerie restauration. Comment comprendre ce chevauchement entre plusieurs types d'activités ? Si nous considérons, dans la plupart des cas observés, que le travail par ailleurs effectué est un moyen pour eux et elles de s'engager plus intensément à la Drisse, une nouvelle grille de lecture s'offre à nous : bien plus qu'un déclassement (Robineau 2018 : 65), la perte d'un emploi ou le choix d'un travail peut stimulant peut être compris comme une stratégie pour libérer du temps et de l'énergie pour la Drisse. Davantage qu'une sphère autonome, le professionnel est ici un élément articulé et subordonné à l'engagement.

On comprend dès lors mieux ce que nous avons présenté plus haut : si les enquêté-es disent

[69]C'est notamment ce que montre l'enquête collective portant sur les militant-es « ordinaires » de 1968, Fillieule, Sommier et al. *Changer le monde, changer sa vie Enquête sur les militantes et les militants des années 1968 en France*. Paris Actes Sud 2018.

travailler à la Drisse, c'est en référence critique à un rapport au travail salarié imposé et instrumental. Prenons des exemples :

1. Alex

Il est actuellement l'une des personnes les plus impliquée à la Drisse. Arrivé un peu après la création du bar, il s'engage dans plusieurs commissions, organise nombre de semaines thématiques et d'évènements ponctuels, tient la liste *email* interne, se propose régulièrement au bar etc. Il travaille par ailleurs à mi-temps en tant que surveillant dans un collège. Cet emploi peut être analysé soit comme un déclassement au vu de son niveau d'étude (Master + CAPES[70]), soit comme un choix pour pouvoir être plus présent à la Drisse, projet qui lui tient plus à cœur : en effet, naguère enseignant, il décide de « redevenir pion » pour retrouver de l'autonomie. Ce déclassement social difficilement explicable dans une économie tournée vers la réussite scolaire, trouve un sens presque banal dans l'économie plus restreinte de la Drisse. Alex utilise son travail non pas comme une forme d'affirmation de soi, mais comme une variable sur laquelle il peut jouer pour libérer du temps et de l'énergie pour son engagement à la Drisse.

2. Ingrid

Salariée durant la totalité de ses études, et depuis peu au chômage hésite dans les premiers temps à retrouver un « boulot alimentaire ». Ayant récemment emménagé dans la ville, elle voit la Drisse comme une bonne occasion de s'engager et d'intégrer un milieu militant qu'elle ne connaît pas. Comprenant que la réalisation de ces idées et projets politiques à la Drisse lui prendra beaucoup de temps, sans compter les travaux incompressibles des premiers moments (bar), elle décide de rester au chômage malgré l'étrangeté de ce statut pour elle au vu de son passé professionnel. En effet, l'idée d'inactivité ne prend plus le même sens pour elle dans la mesure où elle considère la Drisse comme un lieu d'activité à part entière, et que d'autre part, elle trouve dans cet engagement plus militant et autonome une réalisation de la critique du travail salarié qu'elle formule de plus en plus précisément. La Drisse est alors une occasion de rendre réelle une position politique et militante critique à l'endroit du travail. En ce sens, les indemnités qu'elle reçoit de Pôle emploi lui permettent d'intensifier son engagement. Plus qu'un salaire, ou une compensation, elle perçoit alors son chômage comme une sorte de forfait de temps libre, qu'elle réinvestit dans une activité plus en accord avec ses idées politiques.

[70]CAPES : Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second degré

3. Liam

Le parcours de Liam est pour ce qui nous occupe très évocateur. Embauché en 2010 en tant qu'ingénieur informaticien en contrat à durée indéterminée, « toute cette période [lui a] clairement annoncé, et renforcé l'idée qu'[il] ne pourrais rien faire en dehors de ça s'[il] faisais du 35/40h ». S'apercevant très vite de l'inadéquation entre ce poste occupé et ses idées politiques critiques, et qu'il « n'avait pas le temps de faire autre chose » dont de l'associatif, il prend la décision de quitter son emploi. Il passe ainsi par une période de chômage, et retrouve une formule active plus souple, sous le statut d'indépendant. Cela lui permet d'augmenter ses revenus, diminuer drastiquement son temps de travail, et enfin pouvoir « faire autre chose », entre autres s'engager à la Drisse. Cet engagement est pour lui l'occasion de se mettre à travailler sur un projet de cantine qu'il mûrit depuis plusieurs années, mais que sa méconnaissance des réseaux militants, et les quarante heures que lui prenait son emploi toutes les semaines l'avaient empêché de concrétiser. C'est par l'abandon d'un format de travail qu'il considère captif et rigide, et sa ré-articulation stratégique en fonction de sa volonté d'engagement associatif, qu'il parviendra à dégager le temps nécessaire pour s'investir à la Drisse. Il condamne ainsi fermement les discours qui considèrent avec dédain les personnes « dans l'associatif » comme « des gens au chômage », sous-entendus inactifs et parasites, et considère à l'inverse qu'un tel engagement nécessite de faire des choix draconiens, dont l'abandon partiel d'une carrière professionnelle valorisée et valorisante.

4. Olie

Elle sort pour sa part d'une expérience conflictuelle de travail. Exploitée par ses anciens associé-es, et passablement désenchantée vis-à-vis du travail, elle décide de se ménager du temps pour reprendre pied dans les milieux militants. Venant de déménager pour s'éloigner de son ancien travail, elle trouve en la Drisse un moyen de re-activer un engagement militant qu'elle avait alors laissé en suspens pour se consacrer corps et âme à son restaurant. Ce réengagement, sur lequel nous reviendrons[71], passe pour elle par un moment de retour réflexif sur ses anciennes expériences de travail professionnel. Se définissant elle-même comme une « bosseuse », elle déplore s'être trop souvent faite happer par les responsabilités dans ses anciens emplois. Ainsi, alors en statut d'intérimaire en décembre 2018, elle se retrouve confrontée à ce schéma où, étant considérée comme efficace dans son travail, on lui propose rapidement d'endosser sans contreparties de nouvelles responsabilités. Cette fois-ci elle sent

[71]Cf « le réengagement », chapitre 3.

venir le piège et malgré la promesse de contrat à durée indéterminées préfère abandonner son travail pour se consacrer à temps-plein à la Drisse. Olie représente à elle-seule un idéal-type d'intégration par le travail. Elle participera ainsi à la Drisse, à l'organisation de trois semaines thématiques ; assistera aux réunions concernant l'isolation ; tiendra le bar régulièrement ; s'inscrira plusieurs fois au grand ménage mensuel ; prendra en charge le téléphone d'astreinte ; participera à la commission comptabilité ainsi qu'à la commission cuisine. Cette omniprésence n'est pas le fait pourtant d'une omni-militance, mais bien plutôt le souhait comme elle le dira de s'approcher le plus possible d'une idée d'autogestion. Elle s'opposera par exemple à toute intervention extérieure d'artisans professionnels, même sous la forme de simples « coup-de-main » gratuits, et privilégiera toujours la solution considérée comme la plus autonomiste. Son engagement à la Drisse la pousse ainsi à redéfinir son rapport objectif et subjectif au travail salarié : objectif car le projet de la Drisse l'incite à adapter son emploi du temps de travail aux exigences de son engagement dans le bar – intérim –, jusqu'à complètement abandonner le travail salarié pour se consacrer pleinement à l'organisation de la semaine thématique queer-féministe ; subjectif car ses expériences de libération partielle du travail salarié changent son rapport au travail. Elle considère ainsi le travail salarié non-plus comme une fin, ni même un moyen de gagner sa vie, mais bien plus comme un moyen de s'engager. Malgré la nécessité de travailler périodiquement pour subvenir à ses besoins, elle considère que ce type de travail doit toujours être subordonné à son engagement autogestionnaire et militant, à la Drisse ou ailleurs.

5. Étienne

Il représente l'archétype de l'utilisation stratégique de son temps salarié au profit de son engagement à la Drisse. Surveillant dans un internat de lycée trois nuits par semaine, pour un total de 15h hebdomadaire, son rapport au travail est complètement détaché. Il affirme « j'y réfléchis jamais à mon boulot […] je suis pas du tout impliqué mentalement par mon boulot […] et je considère beaucoup plus le travail que je fournis à la Drisse que le travail salarial que je fournis au lycée ». Même si la totalité de son temps libéré par sa modalité salariale à mi-temps n'est pas utilisée pour la Drisse, il dit faire tout son possible pour y consacrer le plus de temps possible. Dans les cas où l'articulation des emplois du temps est complexe, il se fait un « devoir » que son emploi au lycée n'empiète pas sur sa participation au bar et précise ne pas considérer son statut de salarié comme une dispense valable de travail à la Drisse. Sans toutefois détester son travail, il le considère avant tout comme une excellente stratégie pour « dégager du temps », et le subordonne ainsi à ses implications récréatives et militantes, dont

celles de la Drisse.

À travers ces exemples, nous comprenons que l'articulation entre travail à la Drisse et travail salarié s'illustre mieux par l'image d'un continuum que celle d'une sphère. Ce qui lie les acteur-ices dans ce cas-là est leur appréhension stratégique de leur vision du travail salarié. Certain-es optent pour un déclassement, d'autres tentent de s'en « libérer » en le subordonnant radicalement à l'engagement à la Drisse, quand d'autres encore opposent radicalement les deux activités que par ailleurs ils et elles nomment dans les deux cas travail. Cela nous montre ainsi qu'un déclassement est une notion objective, qui n'est souvent pas vécu comme telle. Il y a donc un décalage patent entre déclassement objectif (le fait de régresser dans une taxonomie statistique) et positions vécue et subjective. Cette subordination du travail salarié est dans le cas des enquêté-es valorisée.

Nous venons de décortiquer les données selon deux variables : l'intégration au collectif par le travail ; la subordination stratégique du travail salarié au travail à la Drisse. Pour comprendre les raisons de venir travailler à la Drisse et être en mesure de dégager des profils de participation au travail, il nous reste à supplémenter les deux variables sus-citées d'une troisième : la situation de cet engagement à la Drisse dans le parcours militant.

4. Travail à la Drisse et rapport au militantisme : s'engager, se désengager, se réengager.

En inscrivant le moment de l'entrée à la Drisse dans les trajectoires militantes des acteur-ices, il nous sera possible d'affiner notre compréhension sociologique du sens qu'ils et elles donnent à leur participation et à leur travail. Nous entendrons donc dans cette section le mot engagement non plus comme le moment de l'entrée à la Drisse, mais dans le sens de ce que cette entrée fait à l'engagement militant.

Nos données montrent une pluralité de parcours militants, et il serait hâtif de présupposer que si tous et toutes se disent militant-es, tous et toutes le soient de la même manière lors de leur entrée à la Drisse. S'engager dans le lieu est parfois le moment d'une rupture biographique (Voegtli 2004 : 145) aussi l'instant d'un retour à l'engagement militant ; occasionnellement l'expression d'une sortie partielle du militantisme. Nous soutenons donc que du point de vue de l'engagement militant, la participation à la Drisse peut être vécue par les acteur-ices, comme 1) un engagement ; 2) un

désengagement ; 3) un réengagement[72]. Cette pluralité des formes d'engagement militant signale selon nous la spécificité du lieu en lui-même : être militant-e n'étant pas un prérequis d'accession, il semble possible que des profils très variés soient amenés à s'y rencontrer et nous remarquons que le rapport entre engagement à la Drisse et engagement militant n'a pas du tout le même sens en fonction des cas. Pour rendre intelligibles ces données, nous proposons d'expliciter chaque modalités : l'engagement ; le désengagement ; le réengagement, par la description d'un ou plusieurs profils significatifs.

4.1. L'engagement

À la Drisse, un certain nombre de membres se considère politisé-e, sans pour autant avoir jamais appartenu à une organisation politique. Ceci implique que la présence d'une socialisation politique et « un ensemble de propriétés et de dispositions n'entrainent pas mécaniquement, pour ceux qui les possèdent, des devenirs militants » (Robineau 2017 : 443). Pour expliquer cela, il est nécessaire de faire une différence entre politisation d'une part, et militantisme d'autre part. Nous reprenons à notre compte la « définition extensive » de la politisation proposée par Myriam Aït-Aoudia, Mounia Bennani-Chraïbi et Jean-Gabriel Contamin qui postule que l'on peut « considérer comme "politisés" des intérêts, des attitudes et des pratiques sans lien avec [l'] espace institutionnel. » En d'autres termes, il n'est pas nécessaire qu'un engagement militant institutionnel vienne en quelque sorte activer ou révéler des dispositions à la radicalité, et créer *ex-nihilo* la politisation – même si cela s'observe il est vrai dans nombre de cas et en situation de grands bouleversements politiques (Cormier 2018 : 97 ; Pagis 2011 : 11)

Le cas où la Drisse stimule un engagement militant correspond mieux à ce que décrit Julie Pagis dans son étude sur les « incidences biographiques du militantisme en 1968 » (2011). Elle remarque que pour un certain nombre de participant-es « politisés mais non militants jusque-là, l'événement Mai 68 est l'occasion d'activer des dispositions latentes à l'engagement (principalement héritées de parents politisés à gauche) » (2011 : 12). Sans parler d'un évènement politique majeur, l'intégration au collectif de la Drisse fonctionne pour certain-es comme une mise en pratique d'une politisation restée jusque-là à l'état latent et solitaire.

[72]« Ces carrières militantes sont variables. Certaines se caractérisent par la stabilité de l'engagement, d'autres par des séquences d'investissement suivi de désinvestissement et, parfois, de réinvestissement de certaines rétributions du militantisme, par des reconversions d'intérêts et, dans certains cas, par des reclassements dans l'univers des engagements », (Gaxie 2005 : 176).

4.1.1. Liam

Le cas de Liam illustre parfaitement ce profil d'engagement à la Drisse. Avant d'intégrer le collectif, son rapport au militantisme peut être définit comme externe. Conscient que son idée de cantine populaire aura plus de chances d'être menée à bien au sein d'un collectif militant aux idées politiques correspondantes aux siennes, il déplore pourtant l'impénétrabilité de ces groupes. Il se rappelle en entretien

> j'allais aux événements [militants de la ville], tu discutes avec deux trois personnes. Mais voilà t'es un peu réservé voilà, enfin je suis pas timide hein, mais j'ai besoin d'avoir de la confiance pour parler aux gens, c'est comme ça, faut que je les voit plusieurs fois voilà c'est comme ça. Et, les milieux [militants] que j'ai rencontré, ça a beau être des milieux super cool, bah c'est pas facile d'y rentrer !

Ses premières expériences critiques il les fait au sein de sa famille par le biais de sa sœur qui « m'a beaucoup aidé et apporté », et poursuit plus tard cette politisation *via* les mouvements d'éducation populaire qui l'introduisent à des outils et arguments critiques nouveaux. Il trouvera matière à mobiliser ces outils dans le cadre de son travail salarié, duquel il démissionnera et sur lequel il porte un regard critique et politique.

Ces trois étapes de politisation butent pourtant sur l'imperméabilité des milieux militants. La Drisse représente pour lui la brèche qu'il attendait tant et il s'engage très vite dans la construction du projet collectif. Désormais plus sûr de lui, il s'investit au sein d'un autre collectif dans un projet axé sur la lutte écologique et le développement de pratiques alternatives. Maintenant socialisé aux codes et pratiques indigènes du militantisme autonome, il porte un regard critique et initié sur les personnes moins politisés de ce groupe écologiste en construction. Il déplore ainsi, tout en notant une progression, l'absence de réflexion de ses camarades sur les phénomènes de prise de pouvoir informels en interne, notamment dans les prises de paroles, problèmes qu'il considère mieux identifiés et conscientisés par les membres militants de la Drisse. Ainsi, au regard de son parcours rien d'étonnant qu'il soit devenu un fervent défenseur de la politique de formation de nouveaux membres de la Drisse : « ce qui est super chouette, c'est la vie collective ! Le fait d'avoir […] posé la question d'intégrer les gens en fait ! De comment on les intègre ! Et les moments tu sais d'accueil là [réunion formation] !».

4.2. Le désengagement

L'approche processuelle défendue notamment par Olivier Fillieule implique de ne pas poser une analyse trop photographique sur les phénomènes d'engagements (2001 : 212). Plutôt que de raisonner en termes de stock, il conseille de penser le militantisme en termes de flux (2001 : 211), pour ne pas occulter les phénomènes de désengagements (Fillieule 2009) de défections ou même d'autodissolution (Gottraux 1997).

À la Drisse, les « désengagé-es » sont ces militant-es abandonnant ou ayant abandonné pour partie ou totalement leur activisme partisan. Nous n'analysons pas cela comme une simple substitution, ces membres ne troquent pas leur engagement militant contre une carte d'adhérent à la Drisse. En effet, comme nous l'avons maintes fois précisé, le lieu n'est pas formellement un endroit où l'on vient militer. Cela n'exclut pourtant pas la possibilité que certain-es acteur-ices voient en la Drisse une structure susceptible de répondre à des problèmes rencontrés par ailleurs dans les milieux militants plus traditionnels.

4.2.1. Victor

En ce qui concerne Victor, son désengagement du NPA peut être analysé par un phénomène de « perte de sens idéologique » (Fillieule 2009 : 183). En décortiquant plus finement le discours tenu par Victor en entretien, nous nous apercevons que son rapport au militantisme n'est abordé que dans une perspective critique. Les points qu'il identifie comme problématiques dans les groupes exclusivement militant qu'il fréquentait par le passé – focalisation sur la théorie, difficulté d'aborder le registre pratique, querelles théoriques, phénomènes « d'enclicage » (Bué 2010 : 78) et artificialité des outils utilisés –, il ne souhaite pas les voir réapparaître à la Drisse.

Nous analysons sa participation à la Drisse comme une critique implicite et en acte de ce qu'il récuse dans le militantisme. Son engagement est ainsi tout à la fois et de manière non contradictoire un désengagement, un acte de sédition individuelle contre la rigidité des formats militants institutionnels et leur dirigisme idéologique. Il se considère à ce titre comme une sorte d'électron libre, voyant les milieux militants comme des « réseaux » desquels il peut alternativement entrer et sortir. Sa trajectoire est une preuve de plus de la spécificité du lieu étudié. Même si Victor se considère toujours en quelque sorte comme un militant, il s'engage à la Drisse car en ce lieu il ne se sent pas sans cesse sommé d'en apporter la preuve.

4.3. Le réengagement

Si certains et certaines voient en la Drisse l'occasion d'un engagement ou l'opportunité d'un désengagement, beaucoup en font plutôt un tremplin pour un retour au militantisme. Cette modalité s'observe à la Drisse pour plusieurs membres du groupe étudié. Les parcours de certain-es arrivé-es à la Drisse au cours des deux dernières années – c'est-à-dire celles et ceux qui ne font pas partie du petit collectif l'ayant à l'origine créée – présentent une similitude : l'arrêt antérieur de leur engagement militant. Cette rupture biographique prend la forme d'un désengagement, quand l'entrée à la Drisse est vécue subjectivement comme une stratégie de retour au militantisme.

4.3.1. Olie

Le cas d'Olie est éloquent en la matière. Avant d'ouvrir son restaurant, elle est une militante active du mouvement antispéciste, et notamment des milieux anti-corrida. Fortement engagée, sa participation à la création d'un restaurant végétalien lui accapare vite la totalité de son temps libre, et ses activités militantes stoppent bien vite. Cette situation durera plusieurs années.

Quelques mois après son départ de cette entreprise, elle décide de déménager à N., repère ainsi la Drisse par l'intermédiaire de connaissances et décide de s'y investir dès le mois de novembre 2018. La libération de son temps libre, et le côtoiement de militant-es réactivent sa volonté d'engagement. Elle participe à l'organisation de la semaine antispéciste et y donne même une conférence tout en s'impliquant dans la création d'un collectif féministe autonome. Un retour si rapide dans plusieurs formes de répertoires militants très spécifiques n'est explicable que par l'histoire de son activisme. Nous ne disons pas que la Drisse crée des militant-es, mais que dans le cas d'un réengagement, elle permet aux acteur-ices de recréer assez rapidement des réseaux de sociabilité et fréquenter des « autruis significatifs » (Cormier 2018 : 93), autant de contextes favorables au réengagement militant.

Dans le cas d'Olie, la frontière entre pratique militante est bien moins marquée que chez Victor notamment. Quand le second voit sa participation à la Drisse comme l'occasion de ne pas recréer les conditions d'un militantisme que désormais il récuse, la première y voit l'opportunité de reconstruire une politisation jusque dans les moindres gestes, actes, discussions et activités. Dans cette forme de réengagement, l'autogestion est partie-prenante pour les acteur-ices comme Olie d'une volonté de politiser le quotidien et de voir la Drisse, en elle-même, comme un lieu de pouvoir et de lutte.

4.3.2. Laure

Le cas de Laure illustre pour sa part les conditions d'un retour plus contrôlé au militantisme. Elle ne considère pas directement la Drisse comme un moyen de ré-intégrer les milieux militants, chose dont elle n'a pas forcément envie d'ailleurs, mais plutôt comme une occasion de sociabilité militante intellectuelle et politique.

Son cas est typique d'une socialisation politique familiale. La politique fait partie de son éducation, et ses parents l'encouragent très tôt à s'y intéresser et s'y consacrer. Fortement politisée mais non-militante (Pagis 2011 : 35), elle active cette socialisation lors d'évènements politiques et de mouvements sociaux (entre-autre choses : participation au collectif lycéen contre la guerre impérialiste ; lutte étudiante contre la loi d'autonomie des universités). Plus tard, querelles et abus de pouvoir dans les groupes qu'elle fréquente lui feront prendre ses distances et l'inciteront à développer « une sorte de méfiance du milieu militant ». Cette méfiance du pouvoir informel, elle la fonde en retour en grille de lecture critique des milieux sociaux. Ces précautions critiques l'incitent pour exemple à moduler son implication à la Drisse de façon à être à la fois présente et discrète, hanter le lieu pour être le plus possible attentive à ce qui s'y joue en termes de relations et « surtout [de] relations de pouvoir ! ».

Transposant cette lecture des rapports de pouvoir à tous les milieux sociaux qu'elle rencontre, elle ajuste sa participation en fonction de ces précautions. Comparé à Olie, son ré-engagement est plus long et peut être représenté comme une fonction exponentielle quand la courbe d'implication d'Olie est bien plus décroissante. Laure considère ne devoir pas trop en faire, pour ne pas s'exposer outre mesure, et exprime son réengagement politique davantage par le biais de la parole. Elle nous avouera n'avoir pas participé à la tenue du bar durant les quatre premiers mois suivant son arrivée, ce qui est une situation plutôt rare à la Drisse. Elle l'explique en mobilisant la grille de lecture explicitée plus haut : passer derrière le bar, c'est faire montre d'appartenance symbolique et matérielle à un collectif, « faire sa part, c'est tenir le bar » constate-t-elle ; or elle préfère maîtriser son engagement et « rester à la marge ».

Ce n'est que plus tard, lorsqu'elle commence à s'impliquer davantage dans le travail de la Drisse – bar, téléphone d'astreinte, organisation d'un week-end thématique –, qu'elle estime avoir gagnée la légitimité de poser sa voix et d'affirmer ses positions politiques et militantes. Chez elle, sa socialisation militante passée s'exprime dans les précautions et conditions qu'elle pose à son réengagement. Elle dit que son implication à la Drisse lui a permis de « renouer avec tout ce qui me

plaisait quand j'étais à Paris 8 », tout en prenant acte des dangers que peut représenter un engagement corps-et-âme dans la lutte.

Dans son cas, sa participation au travail peut être lue comme l'expression de cette socialisation secondaire au militantisme, à la fois prudente et critique. Elle comprend que le travail, même au sein d'un collectif politisé, peut être le lieu où s'exprime domination, pouvoir et exploitation[73]. Elle conditionne dès lors sa participation au travail à cette grille de lecture du monde, et considère qu'un engagement trop important n'autorise pas un recul critique suffisant.

Conclusion

Dans une perspective processuelle, nous avons montré que le travail règle la participation et l'intégration des membres du collectif, que cette participation est rendue possible par une subordination stratégique du travail salarié, et que les raisons d'intégrer le lieu diffèrent en fonction du rapport aux parcours militants. Dès lors que le travail est le moteur de l'engagement, nous voulons poser la question des rétributions à la Drisse. Pour comprendre que les militant-es viennent travailler dans le lieu, il est légitime de tenter de savoir ce qui les incitent à le faire, et donc les gratifient et les rétribuent.

[73]Cf Partie 2, Chapitre 5, « La mise au jour critique : le travail domestique ».

Chapitre IV : Rétributions symboliques et matérielles du travail à la Drisse

1. Introduction et cadrage théorique

Nous proposons maintenant de montrer que l'engagement par le travail à la Drisse peut s'analyser par le prisme des rétributions. En nous appuyant sur la théorie de la rétribution du militantisme de Daniel Gaxie (1977 ; 2005), et sur les variables développées plus haut (intégration par le travail ; déclassement professionnel stratégique ; engagement militant), nous soutenons dans cette section que l'engagement à la Drisse ne se réduit pas à une simple adhésion idéologique (Gaxie 2005 : 159) – ce qui reviendrait à rabattre l'analyse du travail sur celle du militantisme –, mais à des formes d'incitations et gratifications auxquelles le travail donne accès.

En effet, une telle lecture « enchantée » de l'adhésion au militantisme ferait fi des « autres incitations » au profit d'une simple retraduction de « mobiles [considérés comme] légitimes » par les militant-es (Gaxie 2005 : 170). Ainsi, nous voulons interroger l'engagement à la Drisse à l'aune de l'« énigme sociologique » repérée par Daniel Gaxie qui veut que les acteur-ices ne s'engagent pas (seulement) pour des raisons idéologiques.

Aussi, nous gardons à l'esprit que la théorie des rétributions du militantisme n'est applicable telle quelle qu'aux situations de militantisme classique dans la mesure où Gaxie se demande quelles sont les raisons qui incitent les militant-es à rejoindre des organisations *spécifiquement* militantes. Or, la Drisse telle que nous l'analysons dans ce mémoire est un lieu de travail avant tout. Comme le rappelle Maud Simonet, « si le travail gratuit comme *statut juridique* peut se définir en miroir de l'emploi, le travail gratuit comme *phénomène*, lui, ne s'oppose pas à l'emploi » (Simonet 2018 : 114). À considérer le travail effectué à la Drisse comme une contribution gratuite dans le sens monétaire, il est aussi possible de poser la question des rétributions au titre de cette similarité phénoménologique repérée par Simonet. Quand l'organisation d'un concert ou la tenue du bar sont, dans le domaine de l'emploi, des activités rémunérées par un salaire, elles deviennent bénévoles à la Drisse. Le *phénomène* observé dans sa dimension presque gestuelle est exactement le même – servir des boissons, installer le matériel de sonorisation etc. –, mais ne suscite pas, semble-t-il, le paiement d'un salaire pour l'un des cas. Si le paiement du travail est exclu d'emblée du fonctionnement du lieu car contrevenant aux valeurs défendues, il serait trop simpliste d'en conclure à l'absence pure et simple de rémunération. Si l'on veut comprendre comment des militant-es en viennent à travailler si intensément dans un tel lieu, la question des rétributions doit être prise en compte en tant qu'hypothèse

légitime.

1.1. Trois précautions relatives à la spécificité de l'objet

Au vu de ce qui précède, nous devons adapter le cadre théorique de Daniel Gaxie aux spécificités de notre objet. Trois précautions doivent être prises :

1. Nous avons à faire à des militant-es ou des personnes fortement politisées (Aït-Aoudia et al. 2011 : 11), appartenant au « milieu autonome » plus qu'à une organisation ou institution militante (Robineau 2017 : 11). Ils et elles s'engagent dans un lieu dont l'identification est militante mais dont l'objet est avant tout la création de sociabilités hybrides par le travail et la participation. Nous ne pouvons ainsi affirmer comme le fait Gaxie pour les organisations militantes que les rétributions liées à l'engagement à la Drisse tendraient à favoriser l'orthodoxie idéologique (2005 : 182).
2. De plus, le lieu fonctionne sur le mode de l'autogestion. Il refuse conséquemment la hiérarchisation entre les membres, la création d'échelles de qualifications, les dispositifs d'évaluations ou les barèmes de compétences. Ceci empêche en théorie les prises de pouvoir par l'accaparement de positions favorables, desquelles certain-es membres pourraient retirer tout un ensemble de gratifications matérielles et symboliques (Gaxie 2005 : 167) et autres profits de distinctions (Robineau 2017 : 520).
3. Dernièrement il faut rappeler que le lieu fonctionne sur le principe du bénévolat, et n'admet ainsi aucune forme de rétribution monétaire pour quiconque s'y engage. Dès lors il sera vain de chercher les rétributions matérielles dans des formes de paiement classiques (salaires, indemnités), mais bien plutôt dans la répartition du travail et des tâches entre les membres, ainsi que dans les incitations plus symboliques.

2. Intégration à la Drisse : la légitimité s'acquiert par le travail

Le principal vecteur d'intégration à la Drisse, nous l'avons vu, c'est le travail. Cependant, contrairement à ce qu'observe Michel Lallement pour les *hackerspaces,* le travail de la Drisse n'a rien à voir avec un « faire » (Lallement 2015). Il n'est pas une activité « où le travail est à lui-même sa propre fin » (Lallement 2015 : 12). Pour le rapporter au sujet qui nous occupe, le « paiement » du travail à la Drisse n'est pas contenu dans sa réalisation même : on ne cherche pas l'esthétique,

l'évidence, l'efficacité et la simplicité du *hack* comme paiement symbolique et vecteur de reconnaissance de ses pairs (Lallement 2015 : 75-104 et 219-225).

Cette précision nous conduit à ne pas chercher la rétribution dans le simple fait de travailler à la Drisse, mais plutôt dans ce que ce travail permet de fournir : une intégration sociale et une forme de légitimité. C'est deux critères sont d'ailleurs souvent corrélés dans les discours des enquêté-es : Laure nous dit à ce propos que c'est par la voie de son implication dans le fonctionnement du lieu qu'elle acquiert une « voix » et une légitimité. Dans son cas, plus qu'une rétribution consentie par un groupe défini comme détenteur d'un capital à distribuer, elle considère celle légitimité comme acquise par la force de sa pratique. Elle fait ainsi une estimation personnelle de l'étendue de cette acquisition en regard des efforts consentis, et converti ces rétributions en légitimité politique.

Lorsque nous évoquons le sujet de la légitimité en entretien avec Victor, il répond de manière significative

> je pense qu'il faut pas *évacuer* cette question […] c'est pas faire son trou de manière *artificielle*, mais faire son trou et de dire à un moment donné, *j'ai fait ça*, donc je suis légitime à faire *quelque chose de plus.*[74]

Deux remarques. Premièrement dire qu'il ne faut pas « évacuer » ces questions incite à penser qu'elles le sont ordinairement dans le militantisme. Parler de légitimité revient à signifier pour Victor qu'aucune position ne s'acquiert de manière artificielle, mais que des incitations participent aux processus d'intégration aux collectifs militants. Cette énonciation ne dénigre pas directement l'engagement au motif qu'il donnerait accès à des formes de profits pour ceux et celles qui s'engagent, mais signalent plutôt la nécessité de rester attentif-ves aux « conditions qui le[s] favorise[nt]. » Ces conditions favorables, Victor les explicite lorsqu'il connecte légitimité et possibilité de « faire quelque chose de plus ».

Plus qu'une rétribution finale et suffisante, les gains de légitimité sont réinvestis par les militant-es dans des activités nouvelles. Par exemple, s'il est en théorie possible d'intervenir librement dans les assemblées générales nous avons vu que la prédominance d'un répertoire militant initié et logocentré, ainsi que l'évolution de la forme de la rencontre d'un format délibératif à un format décisionnaire, impliquent que plusieurs personnes peinent à y prendre librement la parole. Mais cette socialisation aux codes militants n'empêche pas que d'autres dynamiques plus synchroniques jouent

[74]Nous soulignons.

dans les possibilités de s'exprimer, et d'être entendu-e. Imposer sa voix en assemblée revient aussi à faire usage de rétributions sociales et symboliques acquises *in situ,* dans le travail et/ou l'organisation d'événements considérés dans le lieu.

Ainsi, des membres comme Ingrid, Olie (et nous-mêmes) se sont senties plus légitimes à énoncer avis, critiques, à initier des débats et à proposer des changements d'ordre du jour une fois que l'investissement dans le travail du lieu avait démontré le « sérieux »[75] de leur implication. Au-delà de la parole, la légitimité acquise incite les membres à proposer des formats inédits à la Drisse. Ingrid pour exemple y apportera l'idée des arpentages d'ouvrages qu'elle animera elle-même (février), tout en se sentant assez légitime pour endosser un rôle de représentation de premier plan : l'animation de la réunion-formation.

Étienne pour sa part connecte la notion de légitimité au fait d'arriver en groupe à la Drisse. Il remarque qu'il est plus facile, au vu de son expérience, de s'y intégrer en arrivant au sein de « son groupe de potes ». Il est à ce titre particulièrement sensible à l'arrivée de notre groupe à la Drisse, faisant un rapprochement direct avec son mode d'entrée. Il relate à ce propos qu'ils se voyait mal arriver « en observateur[s] », en « personne[s] qui ne peu[vent] rien apporter, on se sentait pas tellement à l'aise avec ça ». « Proposer [leurs] services » à la Drisse, c'est-à-dire apporter leur savoir-faire en termes d'organisation de concerts fonctionne pour Étienne comme une sorte de monnaie d'échange. Plus que la volonté « de se vendre », c'est la recherche d'une « porte d'entrée » permettant « [d'] établir une sorte de relation de confiance avec les gens qui étaient là-bas » que Étienne a cherché. L'utilisation du terme commercial « vendre » signale à ce titre un certain degré de conscience d'Étienne, un peu à la manière de Victor, de la dynamique d'échange que suppose l'entrée dans un tel lieu.

2.1. Réprobation et promesse de travail

Outre les entretiens, de nombreux indices de ces dynamiques de rétributions véhiculées par le travail parsèment notre carnet de terrain. Brièvement, cela s'exprime sur deux modes : celui de la réprobation ; celui de la promesse de travail.

La *réprobation* n'est jamais directe, mais s'exprime souvent par le biais de remarques au collectif durant les assemblées générales, signifiant que certains travaux nécessiteraient un

[75]Étienne : « Le truc des commissions il peut tenir la route dans un premier temps. Mais une fois qu'on a bien repéré à qui on pouvait faire confiance aussi dans le lieu etc. *qui était sérieux et fiable*, et qui était compétent et qui avait envie de faire tel trucs bah y'a plus besoin de maintenir les choses de manière très formelle en disant "toi tu feras ça, toi tu feras ça, toi tu feras ça". Ça roule de soi-même. »

engagement et un intérêt accru et collectif. Ainsi une des fondatrices de la Drisse comptant parmi le noyau dur des personnes les plus impliquées dans le lieu, reproche un manque d'intérêt pour certains travaux, dont l'organisation d'un week-end de rencontres, ou le chantier collectif de la future cuisine. Ces incises montrent implicitement que le titre de membre actif se « mérite » par la participation régulière aux projets collectifs entrepris. En d'autres termes, ces discours énoncent le fait que l'intégration au collectif, si elle s'acquiert par le travail, peut être remise en cause par son absence. Un-e membre qui ne participerait plus du tout aux activités tâches et travaux serait petit à petit considéré-e comme extérieur-e au collectif, ou mieux, sa baisse de participation serait interprétée comme un acte de démission implicite.

À l'inverse nous appelons *promesse de travail* ces nombreux cas relevés dans le carnet de terrain, où de nouveaux membres motivent leur volonté d'entrer à la Drisse par une promesse de participation active. Tom dira vouloir s'organiser plus à la Drisse, et signifiera cette intention par la promesse d'une présence plus assidue au bar et aux activités quotidiennes du lieu. Autre exemple, lorsqu'un *ultimatum* est posé en assemblée concernant la réalisation du chantier de la cuisine, une personne présente pour la première fois s'introduit au collectif et se propose de venir participer aux travaux. Significativement elle précise « moi je suis nouvelle ici, je ne comprends pas grand-chose encore, ni ne connaît les personnes, mais je veux bien m'impliquer dans ces travaux ». Juxtaposer méconnaissance du fonctionnement du lieu et des membres, et volonté de participer aux travaux montre bien qu'elle identifie le travail comme 1) le mode d'intégration principal au collectif, et 2) l'intégration, la socialisation et l'appartenance à ce groupe comme la rétribution centrale promise par le travail.

Ces cas montrent que la principale gratification n'est pas le travail en soi, mais bien plus ce à quoi il permet d'avoir accès. Symbolique, l'investissement par le travail à la Drisse permet l'accession à des profits de sociabilité *via* l'appartenance au groupe, (Robineau 2017 : 520), et la possibilité d'une socialisation interne au collectif ; matériel, il autorise les membres à user de cette légitimité pour reprendre ou même apporter d'autres travaux et activités.

3. Situations de privilèges et « don » de travail

Si certain-es *gagnent* à travailler à la Drisse, notamment dans les processus d'intégration et de socialisation au lieu comme nous venons de le voir, d'autres développent un rapport plus distant au collectif. Cela ne signifie pas que ces acteur-ices travaillent moins, ou n'adhèrent pas à la teneur du

projet collectif, mais plutôt que leur engagement par le travail n'est pas converti en profit de sociabilité ou de légitimité.

Nous repérons cette dynamique pour les deux seules personnes investies activement dans la Drisse ayant un statut de cadre et professions intellectuelles supérieures[76]. Nous ne suggérons pas que leur statut professionnel produit en lui-même cette prise de recul, mais qu'une forme de précaution politique s'énonce, de ce fait, dans leurs discours.

3.1. Liam et Adrian

Tous deux ingénieurs, respectivement informaticien et aéronautique, Liam et Adrian sont des sortes de « transfuges de classe », ou disons plutôt que leur statut professionnel est une anomalie statistique dans la distribution des statuts sociaux-professionnels de la Drisse. Pourtant, et ce malgré leur emploi à temps complet[77], tous deux s'investissent très activement à la Drisse. Liam s'occupe de la comptabilité, participe aux travaux de la cuisine quand Adrian est le référent de la commission fournisseurs. Ils tiennent par ailleurs assez régulièrement le bar.

Que retirent-ils et qu'est-ce qui les incitent à travailler à la Drisse ? Pour Adrian, sa participation est avant tout le fruit d'une congruence idéologique : il se reconnaît volontiers dans les valeurs et les idées politiques défendues par le collectif, notamment dans les idées autogestionnaires et antiautoritaires. Cette dimension est également présente chez Liam lorsqu'il déplore le suivisme institutionnel de ces anciens collègues et critique l'inauthenticité de ses expériences salariales. Il constate que

> quand je suis rentré dans le *vrai* monde du travail, là je me suis confronté au truc c'est que tu travailles *que* pour améliorer le quotidien de l'entreprise, en tout cas dans mon milieu...

Ce monde n'est *vrai* selon lui qu'à la mesure de l'appropriation des savoir-faire et du travail qu'il impose aux personnes. Si ce constat critique n'est pas étranger au fait qu'il travaille désormais sous le statut d'indépendant, il fait également écho à sa volonté de rejoindre la Drisse. Il serait pourtant insuffisant de ne voir-là qu'une simple recherche de rétribution symbolique. C'est également la

[76] *Professions et catégories socioprofessionnelles PCS 2003 | Insee*. https://www.insee.fr/fr/information/2400059. Consulté le 27 mai 2019.

[77] Pour Liam qui est récemment passé sous le régime des indépendants, l'organisation du travail se fait par projet. Il peut ainsi travailler à plein-temps pour une période définie (de quelques semaines à plusieurs mois), et vivre par la suite des périodes désirées d'inactivités professionnelles.

volonté de faire l'expérience concrète d'une autre forme de travail qui le motive. À titre d'exemple, Liam socialise les compétences de comptabilité que son activité d'indépendant l'a poussé à acquérir et en fait ainsi profiter le collectif. Conscient des privilèges que son statut de cadre lui octroie en dehors de la Drisse, il compense cela dans le lieu en effectuant les tâches peu exposées et/ou que peu de membres ne veulent réaliser (la comptabilité), et affirme ne pas vouloir s'exposer et en retirer quelque forme de prestige et de gratitude.

Pour Adrian, cette conscience de son statut de privilégié ne s'exprime pas de la même manière. Plutôt que de discrétion, c'est de mise en retrait idéologique dont il fait preuve. Il nous dira à plusieurs reprises travailler beaucoup à identifier les privilèges conférés par son statut social – « je suis blanc, homme, hétérosexuel, cadre supérieur etc ». À ce constat, il répond de la manière suivante : « je donne ma force de travail et je prends pas de pouvoir, j'apporte pas de contenu idéologique ». Pour Adrian, la question des rétributions s'exprime ainsi à l'envers. Conscient d'*avoir* déjà beaucoup, il ne se considère pas légitime à *prendre*, mais bien plutôt à *rendre* au collectif. Ayant très bien identifié la nature du lieu, il comprend que ce don ne peut se faire que sous la forme de la mise à disposition de sa « force de travail ». Pour lui, son travail en lui-même est chargé idéologiquement, et n'est pas un simple acte laborieux. Ne se considérant pas légitime à formuler, notamment verbalement, des idées et projets politiques, il injecte cette dimension dans les tâches mêmes qu'ils réalisent.

Le système de rétribution qui sous-tend l'implication de ces salariés est donc à rechercher non pas dans ce qu'ils retirent du lieu, mais bien plus dans ce qu'ils lui transfèrent. Si Daniel Gaxie observe que « l'ampleur des sacrifices professionnels […] augmente avec la position hiérarchique ou les anticipations de carrière » (Gaxie 2005 : 180), le cas de Liam et Adrian semble démentir cette assertion. Plus qu'un sacrifice, c'est sous la forme d'une indemnisation qu'ils envisagent les rétributions de leur travail à la Drisse. Leur participation au lieu n'est pas mise en concurrence avec leur vie professionnelle, et c'est même en un sens leur insertion professionnelle qui motive la nature de leur engagement. Conscients de la contradiction idéologique entre leur emploi d'une part, et le message politique et critique dont ils se font l'écho de l'autre, ils ne considèrent pas leur rémunération professionnelle comme suffisante, aussi élevée soit-elle, pour combler cette dissonance. Leur travail à la Drisse fonctionne ainsi comme une monnaie d'échange : le don n'est théorisé comme ne devant aller que dans un sens, vers le collectif, et ne pas fonctionner comme un contre-don, comme un transfert qu'ils viendraient, en retour, encaisser. Alors que pour certain-es le travail est un moyen comme nous l'avons analysé de légitimer sa participation et de pouvoir effectuer de nouvelles tâches, le travail comme Adrian et Liam l'envisage *ne doit pas* donner lieu à un transfert de légitimité, et si c'est le cas, celle-ci ne doit pas être utilisée. Cette précaution s'exprime ainsi dans la nature des travaux

qu'ils effectuent (commandes fournisseurs, comptabilité), autant d'activités dont ils veulent soulager le collectif pour que celui-ci puisse se consacrer plus activement à des questions militantes et « politisées ».

4. Rétributions et rapport au militantisme : travail fonctionnel, politique et enchantement

Les incitations à venir travailler à la Drisse ont à voir avec l'intégration au collectif, diffèrent en fonction du statut social et professionnel, mais également, c'est ce que nous allons montrer, en fonction de l'engagement militant. Si l'intégration à la Drisse peut signifier selon les cas engagement, réengagement et désengagement du militantisme, il appert que chacune de ces modalités signalent également des attentes différentes des membres. Les rétributions ne sont pas les mêmes lorsque l'on tient compte du rapport au militantisme des acteur-ices lors de leur adhésion au collectif. Si comme l'écrit Daniel Gaxie, « l'explication du militantisme par l'adhésion à une cause idéologique […] parait[ssait] sociologiquement douteuse », c'est ici que nous ce doute s'analyse pour la Drisse. En tant que lieu de travail et d'activités, le militantisme ne semble pas procurer des rétributions, mais plutôt être la rétribution même (engagement et ré-engagement), ou une forme récusée de rétributions (désengagement). Examinons ces points ;

4.1. Le travail fonctionnel : situation de désengagement militant

Si l'étude du groupe de membres à l'origine de la fondation du lieu dépasse quelque peu de notre échantillon d'enquêté-es, quelques mots doivent être dits à leur propos. En ce qui les concerne, le fait même que le lieu existe signale une forme concrète et indubitable de rétribution : la Drisse existe, et c'est en quelque sorte leur réussite. Il est dès lors caractéristique que dans ces discours, le lieu s'incarne sur le mode identitaire ; « notre Drisse chérie » ; « nous devons parler d'une seule voix, en tant que collectif » etc.[78]. C'est au sein de ce sous-groupe du collectif que s'observe de la manière la plus nette la prédominance du travail sur le militantisme.

En tant que détenteur d'un certain pouvoir de contrôle de l'image et de la communication du lieu (gestion de la liste email interne, communication événementielle *via* la page Facebook du lieu), le groupe se doit de tenir un double discours que l'ambivalence identitaire du lieu impose. D'un côté,

[78]Propos recueillis début avril 2019 lors d'une réunion inter-AG

la communication sensée attirer le public aux événements programmés est tournée vers la dimension militante, autogestionnaire et engagée du lieu, de l'autre la volonté d'être un lieu producteur de rencontres sociales insolites met l'accent sur la quotidienneté de l'activité de bar/cantine de quartier. Cette seconde dimension s'adresse également aux membres actifs de la Drisse, dans la mesure où leurs discours politiques doivent s'harmoniser en fonction de la fréquentation du lieu, et ne pas prendre le pas sur la politique d'accueil inconditionnel.

Deux formes d'incitations sont dès lors repérables pour ce groupe : la première est celle qu'il promeut au nouveaux et nouvelles membres, c'est-à-dire venir s'intégrer à un projet collectif et résolument politique ; la seconde est celle qu'il s'applique à lui-même, c'est-à-dire celle de « faire tourner » le lieu, et de le rendre pérenne. La perpétuation de la structure en elle-même est la principale rétribution de ce groupe, et elle est conditionnée par la réalisation d'un « travail fonctionnel ». On peut définir ce travail comme celui qui recouvre l'ensemble des activités inévitables ou obligatoires, en tant qu'elles concourent à la consolidation de l'existence même du lieu.

C'est en définitive au sein de ce groupe que les deux discours généalogiques de la Drisse – avoir un lieu à nous, et sortir de l'entre-soi militant – s'énoncent de plus souvent. Rien d'étonnant dès lors que la situation de désengagement décrite plus haut corresponde le mieux à cette forme de rétribution. En effet, pour justifier de la subordination du militantisme à l'engagement par le travail, le statut de militant doit être, parfois du moins, mis en sommeil par ces acteur-ices. Quand les situations de désengagement montrent une sur-mobilisation de la critique des milieux militants, et une valorisation de la matérialité de l'engagement à la Drisse[79], il est pour ainsi dire logique que ces membres valorisent en retour l'engagement par le travail, la pérennisation du lieu et un discours identitaire comme autant d'incitations et rétributions. Travaillant à faire exister la Drisse, sa pérennisation est, en elle-même, une forme de récompense.

4.2. La politique comme incitation : engagement et réengagement

Nous remarquons que pour la plupart des nouveaux et nouvelles arrivant-es à la Drisse, le discours identitaire est quasiment absent. Si le « eux » se transforme rapidement en « nous » dans les discours de ces acteur-ices, cela ne signifie pas pour autant que la Drisse, en elle-même, veuille dire quelque chose peur ces dernier-es.

Leurs intérêts à participer diffèrent ainsi de ceux du groupe des plus « ancien-nes », dans la

[79]C'est le cas notamment de Victor et Étienne.

mesure où les motivations à rejoindre le collectif sont avant tout politiques, et les gratifications attendues sont celles de pouvoir effectivement aborder les sujets et évènements par ce prisme. Nous verrons plus tard que l'écart qui peut exister entre les expectations militantes de ces membres d'un côté et les possibilités de réalisation concrètes de l'autre peuvent créer des situations de conflits, provoquer la critique, voire mener à la défection ou à la réorganisation de son implication par le travail. Pour le moment, les situations de réengagement montrent à l'évidence une survalorisation des dimensions politiques, prenant souvent le pas sur la volonté de sortie des réflexes militants affichée officiellement par le bar.

À ce titre, les (ré)engagé-es transposent le plus facilement cette volonté militante en revendications internes sur la conduite du travail. Même dans le cas où cela ne prend pas la forme d'une revendication claire et formulée, le travail est considéré en lui-même comme englobé par le politique, et les idées d'autogestion et de critique de la hiérarchie sont prises au mot. Cela ne signifie pas que le travail à la Drisse, même le plus fonctionnel, est boudé par ces membres, mais que ces acteur-ices considèrent qu'aucune tâche ne doit être accaparée ou réalisée de manière spécialisée ou spectaculaire. Ces membres sont significativement ceux et celles qui affirment en entretien être le plus sensibles et attentifs aux relations de pouvoir en interne. L'engagement étant nécessairement militant pour eux et elles, la conduite personnelle à l'intérieur des murs et dans les coulisses de la Drisse doit l'être tout autant.

Si, en quelque sorte, leur principal intérêt à s'engager à la Drisse est le politique, cela ne signifie pas pour autant que leur profil corresponde à ce que Daniel Gaxie nomme les militant-es « par conscience », dévoué-es et désintéressé-es (Gaxie 2005 : 166). Leur rapport aux rétributions est avant tout à rechercher dans l'attention que ces militant-es portent à celles qui pourraient venir déséquilibrer les relations censément égalitaires de la Drisse. Ainsi, c'est typiquement parmi ce groupe qu'une attention toute particulière sera faite à la répartition des tâches ménagères notamment. Ces membres disent en substance que les phénomènes[80] de division sexuée des tâches peuvent par exemple et de manière insidieuse « récompenser » les membres qui en sont exempté-es. C'est en quelque sorte une forme de rétribution matérielle que les membres repèrent. Si certain-es font moins, ou sont socialement exempté-es de faire certaines choses, alors leur rapport à la matérialité du lieu sera différent, et leur intérêt matériel sera de ne point changer cet état de fait (nous y reviendrons plus en détails).

Ils et elles pointent également les risques de « sur-spécialisation » qui mèneraient à la « non-connaissance du reste [des autres tâches] » ; proposent des solutions comme la rotation des tâches ou

[80]Cf chapitre 5 sur l'analyse de la critique.

l'imposition de formations obligatoires ; signalent des problèmes d'opacité dans la prise de décision pouvant mener à des prises de pouvoir dû à l'absence de « vision très fine de ce que font les différentes commissions, et de qui est inséré-e dans les différentes commissions ». Il est donc clair que les phénomènes d'« enchantement » au sujet desquels la sociologie des rétributions du militantisme nous met en garde, sont bel et bien connus et traités par ces membres. Loin d'évacuer ces questions des intérêts au titre de leur vulgarité ou de leur impureté idéologique, ces acteur-ices en font plutôt une grille de lecture des relations sociales dans le lieu.

Ainsi, nous comprenons que ce groupe semble avoir des « intérêts » différents de celui du groupe des « ancien-nes ». Le dernier valorise le travail que nous avons appelé « fonctionnel » parfois au détriment de la dimension militante et politique, quand le premier s'intéresse prioritairement au travail militant et politique et n'identifie pas la pérennisation de la Drisse comme l'horizon de leur engagement. Plus précisément, travail fonctionnel et travail politique ne sont pas séparés, ce ne sont pas deux choses différentes, mais plutôt deux manières d'aborder l'engagement dans un même lieu et deux façons d'appréhender les incitations et les rétributions. Cela rejoint en quelque sorte l'une des conclusions de Daniel Gaxie sur les organisations militantes. Il écrit que « la cause est (généralement) un bien de type "collectif", mais les satisfactions tirées de la défense de la cause constituent une "incitation séparée" ». Dans notre cas, il faudrait dire que si la Drisse est une sorte de " bien [du] collectif", les incitations à le rejoindre diffèrent fortement en fonction du rapport au militantisme, de la situation professionnelle ou de la place occupée au sein du collectif de membres.

Conclusion

Disons pour conclure que deux familles de rétributions ont été observées à la Drisse : les rétributions du travail, et les incitations militantes. D'un côté le travail en tant que vecteur d'intégration est, dans ce cadre d'analyse du moins, un moyen d'acquérir de la légitimé qui elle-même pourra, le cas échéant être réinvestie en travail. De l'autre les incitations varient en fonction des socialisations militantes et de la manière dont ces dernières s'articulent à l'entrée à la Drisse. Si la légitimité s'acquiert donc par le travail, et ce pour l'ensemble des membres de la Drisse, cette rétribution ne « s'utilise » pas de la même manière. Certain-es la posent comme l'horizon d'une intégration fonctionnelle et identitaire au lieu, quand d'autres l'utilisent pour remettre en cause ce qu'ils/elles considèrent comme une répartition inégalitaire des parts de travail.

Dans tous les cas, si les rétributions restent un sujet tabou dans les milieux militants, et que

les interroger sociologiquement reste quelque peu iconoclaste[81], elles semblent pourtant bien comprises et traitées par les acteur-ices. La particularité du lieu en tant qu'univers de rencontres entre travail et militantisme exacerbe ces questionnements. L'orthodoxie idéologique étant secondaire à la Drisse, les acteur-ices ont moins de leviers pour s'approprier les gratifications symboliques que suscite l'usage virtuose de répertoires militants (assemblées générales mise à part). Toutefois, ces leviers sont transférés du côté du travail qui devient ainsi à la fois moyen d'intégration et enjeu de lutte. C'est cette dernière dynamique que nous allons maintenant étudier.

[81]C'est en ces termes que Daniel Gaxie (2005) qualifie son hypothèse des rétributions : (page « Cette hypothèse de rétribution du militantisme comportait des connotations iconoclastes et hérétiques pour les milieux militants dans le contexte mobilisé et (rétrospectivement) "enchanté" des années 1970 (page 160) […] L'hypothèse des intérêts au militantisme partisan était certainement plus iconoclaste dans le contexte politisé et mobilisé des années 1970, c'est-à-dire quand les croyances politiques étaient plus fermement établies (pour les publics concernés), qu'elle ne l'est dans la période actuelle, caractérisée par le scepticisme à l'égard des possibilités transformatrices de l'action politique, même si le réinvestissement et le réenchantement de dispositions militantes dans de nouvelles causes fait obstacle à une révision trop radicale des perceptions du militantisme ». (Page 166)

Chapitre V : Suspension du sens critique et retour du politique

1. Introduction : l'hypothèse de la critique

Comment comprendre que des militant-es partageant des répertoires contestataires, développant des discours critiques et des stratégies d'évitements à l'endroit du travail, en viennent à donner de leur temps à un lieu dont la modalité d'engagement est, précisément, le travail ? Cette question qui nous occupe depuis le début de l'étude ne trouve selon nous pas de réponse satisfaisante si l'analyse se limite aux deux premières hypothèses : le travail comme engagement ; l'étude des incitations et rétributions.

Se cantonner à poser cet apparent paradoxe, reviendrait à masquer une part non-négligeable de la socialisation militante et des visions du monde des acteur-ices modelées par la critique, et supposerait de s'en tenir à une compréhension trop utilitariste de leur engagement. Cela se limiterait à dire que le lieu opère sur eux et elles comme un simple dispositif de suspension du sens pratique militant (Robineau 2017 : 537 ; Robineau 2016 : 57), ce que nous récusons. Si cette suspension des réflexes militants peut être volontaire et stratégique pour faire fonctionner l'idéal de solidarité inter-classe, cela ne signifie pas pour autant que la dimension critique et militante n'opère tout simplement plus, ou soit définitivement refoulée.

Bien au contraire notre enquête a montré que, malgré leur investissement intense dans le travail, les enquêté-es n'en restaient pas moins des militant-es, et, qu'en certaines occasions, cette situation de suspension du sens pratique n'était tout simplement plus tenable. Nous voulons ainsi montrer que cette socialisation critique et militante n'est en aucun cas annulée par l'engagement à la Drisse, mais bien plutôt mise en sommeil. Nous allons traiter ici la dernière hypothèse qui veut que les discours et pratiques critiques internes à la Drisse dévoilent des dimensions du travail en les (re)posant comme problématiques, et donc saisissable par le chercheur. C'est donc par l'étude de la critique des acteur-ices que des pans entiers du travail se révèlent à l'enquêteur.

Nous ne proposons pas tant une étude des contenus de la critique qui resterait dans un symbolisme trop éloigné des pratiques réelles et concrètes. Nous voulons plutôt montrer que ces critiques signalent 1) des dimensions du travail restées jusque-là inaperçues par l'analyste ; 2) que ces critiques ont des effets concrets sur l'engagement et les rétributions, et donc sur le travail dans le lieu. En d'autres termes, ces critiques fondent leur propre objet – et élargissent ce faisant l'objet de recherche – en le désignant comme problématique et donc réel, matériel ; quand dans un second temps ces problématiques, en fonction de la manière dont le collectif les prend en compte, remodèlent les

dynamiques d'engagement et de rétributions décrites plus haut.

2. La mise au jour critique : voir la Drisse comme une économie domestique

Dans les derniers mois de notre présence sur le terrain, une dimension du travail est spécifiquement pointée et mise au jour par la critique : l'enjeu de (re)qualification du lieu en économie domestique. De manière récurrente, ces critiques s'appliquent à démontrer l'existence d'une division sexuée du travail à la Drisse, et incitent les membres à considérer le lieu comme une forme spécifique d'économie domestique[82]. Énoncer cela permet de ne pas occulter, au motif de la dimension militante et anti-sexiste du lieu, le fait que des rapports de pouvoir se joue effectivement en interne dans l'épaisseur des tâches quotidiennes et que le « militantisme n'échappe pas au patriarcat » (Roux et al. 2005 ; Dupuis-Déri 2009 ; Duriez 2009 ; Fillieule 2009). Envisager la Drisse comme une économie domestique particulière nous incite donc, à la lumière des critiques formulées par certain-es membres, à ajouter cette dimension aux cinq critères retenus dans le chapitre 2 pour singulariser le travail à la Drisse : 1) statut juridique associatif / 2) le légalisme comme stratégie de façade / 3) l'activité économique quotidienne / 4) la politique d'ouverture inconditionnelle sur le quartier / 5) son « ambition révolutionnaire » / 6) *une économie domestique spécifique.*

2.1. Sens pratique et suspension du sens critique

Dans son étude Colin Robineau repère chez ses enquêté-es ce qu'il appelle une « suspension [de leur] sens pratique » (2016 : 58). Cette idée, empruntée à Gérard Mauger, signifie selon lui que les fondateurs et fondatrices du lieu, principalement issu-es de classes moyennes et de la petite bourgeoisie, vont être amené-es à se confronter à des situations auxquelles ils et elles n'étaient pas accoutumé-es dans leurs milieux sociaux d'origines et leur microcosmes militants. Au vu des données de notre enquête, nous pensons toutefois que ce constat est empiriquement limité. Il omet de dire que la suspension d'un sens pratique, – si tant est qu'un sens de l'accomplissement des dispositions militantes puisse être également partagé par tous les membres –, prend parfois et pour certain-es la

[82]Nous reprenons à notre compte la précision de Christine Delphy relative à la tautologie qui consiste à accoler « économie » et « domestique », dans la mesure où l'*oikos-nomos* (la règle de la maison) se réfère directement et étymologiquement à la gestion du domestique. Ce n'est qu'à partir du moment où l'économie devient « consubstantielle avec le marché » qu'il deviendra nécessaire de préciser sa dimension « domestique » pour la réencoder en concept critique. (Delphy, Christine. *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse, 2013, p.9)

forme d'une *suspension du sens critique*.

Des membres de la Drisse constatent ainsi, *a posteriori,* que la volonté de s'intégrer au collectif les a poussé-e-s à travailler presque *contre* les idées politiques que par ailleurs ils et elles défendent. Cela signale également que le projet de suspension d'un sens pratique militant, contenu dans l'idée de sortie de l'entre-soi, n'est pas de fait partagé par tous les membres actifs de la Drisse. Le registre critique ne s'exprime ainsi pas de nulle part, mais provient précisément de ce phénomène d'oblitération provisoire de la critique que provoque la volonté d'intégration par le travail. En guise d'illustration, ce mécanisme de refoulement/retour du politique est exprimé très clairement par Ingrid lorsqu'elle affirme qu'elle voulait

> au début, un peu comme dans un boulot normal, bah se faire bien voir, faire bien, avoir de la reconnaissance. *Mais ça change avec les problèmes politiques*[83]

3. Épreuve

Nous observons par ailleurs que ces critiques ne se déploient pas dans n'importe quel contexte. Elles ont une temporalité que l'on pourrait qualifier « de crise ». Elles émergent du fait d'épreuves traversées par le collectif.

Sans se réclamer d'une quelconque école théorique, l'étude de la critique s'articule généralement au domaine de la sociologie des épreuves. Selon Cyril Lemieux, le concept d'épreuve fait référence à « toute situation au cours de laquelle des acteurs font l'expérience de la vulnérabilité de l'ordre social, du fait même qu'ils éprouvent un doute au sujet de ce qu'est la réalité » (2012 : 174). Une épreuve est donc un moment où le doute vient déchirer l'univocité du (ou d'un) monde social, et laisse libre cours à l'expression plus ou moins conflictuelle et antagonique de critiques et de luttes individuelles et collectives.

Les membres de la Drisse ont construit leur parcours militant autour d'une mise en cause, plus ou moins radicale et spécifique, d'un ordre macro-social. Cet ordre n'est pas tant considéré comme vulnérable en lui-même, mais comme *a priori* problématique. Qu'ils et elles le définissent comme capitaliste, impérialiste, spectaculaire, fasciste, autoritaire, patriarcal ou spéciste, ces membres n'ont de cesse de l'interroger, de le questionner, de le critiquer, et sa vulnérabilité est posée non pas comme une faille à combler, mais comme une brèche à exploiter politiquement. Or, dans le cas d'une épreuve, ce sont ces catégories critiques militantes qui sont retournées et appliquées au lieu lui-même, à son

[83]Nous soulignons.

fonctionnement, à l'organisation du travail, et aux relations informelles de pouvoir[84]. Ainsi, en transposant la définition de Cyril Lemieux au cas de la Drisse : l'épreuve telle que nous l'observons, est ce moment où les membres *font l'expérience de la vulnérabilité de l'ordre social* [celui de la Drisse]*, du fait même* [qu'ils-elles en viennent à éprouver] *un doute au sujet de ce qu'est* [sa] *réalité*.

3.1. L'épreuve

Vers la fin de notre enquête, une querelle chamboule le fonctionnement quotidien du lieu. Lorsqu'un usager agresse une des membres lors d'une soirée à la Drisse, le collectif se scinde immédiatement en deux camps. La division s'applique tant sur la qualification du fait – est-ce une agression sexiste, ou un conflit interpersonnel ? –, que sur son traitement – comment y réagir, de quels outils se dote-t-on, et quelles mesures envisager ? Un camp considère, schématiquement, que la réponse à l'épisode doit être formulée de manière collective, que le groupe doit parler d'une seule voix en tant que « la Drisse » et ainsi sauvegarder l'unité du lieu ; l'autre, au vu de la spécificité de l'agression, argumente que la teneur de la réponse et les mesures à prendre doivent être discutées et adoptées par les principales concernées par cette oppression spécifique, quitte à chambouler le projet originel unitaire de la Drisse.

Nous mobilisons cet événement non pas en tant que matériau à analyser, mais plutôt comme un révélateur, un détonateur éprouvant le collectif, le forçant à se polariser et produisant des données utiles à une analyse plus fine du travail dans le lieu. L'épreuve collective produit donc des discours critiques. Dans ce cas, les enquêté-es les plus critiques et engagé-es sur ces sujets ne font pas que remettre en cause la réaction d'une partie du groupe. Ils et elles vont plus loin et engagent un retour à la fois rétrospectif (collectif) et introspectif (individuel) sur (le)leur travail fourni jusqu'ici dans le lieu, et, plus généralement, sur (l') leur engagement à la Drisse.

La critique a ainsi plusieurs objets : elle pointe premièrement la réaction d'une partie du collectif. Cette réponse, nous allons y revenir, s'énonce dans le registre de la confirmation (Boltanski 2009 : 152) ; elle étend deuxièmement cette dynamique contestataire à l'organisation du travail dans le lieu lui-même. Plus qu'un lieu homogène, ces membres signifient que la Drisse est elle-même traversée de rapports de pouvoir, en l'occurrence de rapports de genre (re)produisant du sexisme. La Drisse étant un lieu où les militant-es travaillent, il est dès lors normal que leurs critiques s'orientent très vite vers cette dimension laborieuse, pointant l'existence d'une division sexuée du travail

[84]Voir à ce sujet *[infokiosques.net] - La tyrannie de l'absence de structure*. https://infokiosques.net/spip.php?article2. Consulté le 27 mai 2019.

fonctionnant comme une « procédure[s] d'affectation sexuellement différenciée[s] » (Fellay 2009 : 83).

4. Engagement(s) et critique : un effet d'hystérésis

Partis étudier le travail à la Drisse, nous n'avions pas alors imaginé que son refus pouvait constituer une partie non-négligeable de notre analyse. Dans une sorte d'effet d'hystérésis, les membres prennent conscience que leur engagement à la Drisse a produit chez eux-elles ce que nous avons appelé suspension du sens critique : considérant le travail comme une catégorie critiquable par ailleurs, leur vigilance militante s'est parfois émoussée en ce qui concerne leur participation au projet collectif. Ce que ces membres disent, c'est que les phénomènes d'exploitation et de division du travail doivent être lu dans un continuum, et que les milieux militants et autogérés ne sont pas vierges de ces dynamiques, et partant, pas exemptés de les prendre en compte collectivement.

Nous avons décrit plus haut les phénomènes d'engagement par le travail, et contextualisé cela en montrant qu'un engagement à la Drisse signifiait, en certain cas, une forme de désengagement du milieu militant institutionnel. Dans le cas de l'étude de la critique, une partie de nos enquêté-es convertit ces contestations en désengagement pur et simple de la Drisse. Pour eux et elles, cette « démission » est synonyme cette fois-ci d'un retour vers une activité militante plus intense et identifiée comme telle. Présentons ces cas.

4.1. Désengagements

Trois des enquêtées que nous avons suivi durant ces six mois (Ingrid, Olie, Laure)[85] réévaluerons leur engagement à la Drisse à la suite de l'évènement. Olie décidera de stopper totalement sa participation tout en refusant de fréquenter le lieu à nouveau, au moins temporairement ; Ingrid cessera également toutes activités, mais s'autorisera, en de rares occasions, à revenir dans les lieux pour assister à certain événements ; Laure, elle, prendra le parti de restreindre sa participation au strict minimum. Comment en sont-elles arrivées là ? À la suite de l'agression à la Drisse, ces membres (entre autres) convoquent le collectif à une réunion exceptionnelle[86] dont l'objet sera la

[85]Nous n'étudions en détails que les cas que nous avons suivi depuis le début de notre enquête. Toutefois nous signalons que ces chamboulements ne concernent pas que ces trois personnes. Selon nos informations, environ 7 à 8 membres stopperons ou diminuerons leur participation à la Drisse à la suite de ces évènements.

[86]L'agression est l'occasion pour une partie du collectif de réactiver un outil naguère fréquemment utilisé dans les

question du sexisme dans le lieu. Décrire ces membres comme critiques ne suffit pourtant pas à comprendre leur désengagement du lieu. C'est bien plus dans les résistances à ces contestations que nous pouvons trouver une réponse satisfaisante à leur défection.

4.1.1. Critique et confirmation

Plus que l'évènement en lui-même, ces enquêté-es nous disent que c'est la réaction d'une partie du collectif qui a motivé leur départ. Ces moments sont des occasions de confrontation d'un discours critique à un discours de la confirmation. Dans son ouvrage *De la critique* (2009), Luc Boltanski prône l'articulation entre sociologie critique et sociologie *de la critique*. Il distingue deux registres (2009 : 152) apportant chacun une réponse spécifique à une épreuve : la *confirmation* et la *critique.* Lorsqu'un événement vient fragiliser la réalité de l'institué, certain-es peuvent critiquer, c'est-à-dire engager leur expérience pour « revendiquer un accès à une lucidité particulière » (Boltanski 2009 : 153), quand d'autres peuvent convertir cette expérience en outil de confirmation du réel tel qu'il est (où qu'il est censé être en fonction de ceux et celles qui détiennent le pouvoir sémantique de le définir comme tel).

À la Drisse, certain-es membres comprennent que leur critique de la division sexuée du travail au sein du lieu est contrée voire niée par d'autres. Les solutions qu'elles proposent (rotation, formation, revalorisation des tâches ménagères, modération des prises de parole en assemblée), sont jugées parfois « artificielles » et sont souvent rejetées par le collectif[87]. Nous remarquons que si la critique prend pour objet le pouvoir interne distribuant le travail de manière inégalitaire, le point de vue de la confirmation tend à euphémiser le pouvoir, et ce selon plusieurs modalités.

Premièrement, l'agression est requalifiée par certain-es membres de « conflit interpersonnel ». La critique est accueillie, mais la grille de lecture conflictuelle est refusée. La lutte s'étend donc à la définition même de l'épreuve. Deuxièmement, le discours de la confirmation se retrouve dans la

débuts de la Drisse : la réunion inter-AG. Cette rencontre à pour but explicite de traiter des problèmes les plus urgents, lorsque ceux-ci surviennent, notamment ceux touchant au fonctionnement direct du lieu. Nous signalons qu'il est fait mention de ces temps exceptionnels dans les réunion-formation (notamment durant celle via laquelle nous nous intégrons au lieu en octobre 2018). L'outil, tout en étant exceptionnel et mobilisé en temps de crise, n'a rien d'improvisé et figure parmi les moyens officiels dont se dote le collectif pour discuter des conflits.

[87]L'artificialité est soulignée par Victor en entretien dans le passage suivant : « je suis assez réticent aux moyens un peu *artificiels* de, c'est un comme ce qu'on disait tout à l'heure, sur est-ce qu'il faudrait pas, oui, dans une certaine mesure que les tâches soient obligatoires pour tout le monde, bah là c'est pareil, le tour de paroles, je pense qu'il peut aussi, y'a un écueil aussi là-dedans, c'est de rendre obligatoire la prise de parole pour des gens qui sont trop timides, et qui sont mal à l'aise à prendre la parole. Alors peut-être qu'ils vont se libérer, peut-être pas. Mais on force pas les gens à se libérer de leur chaînes en imposant des tours de paroles, oui "parle !" parce qu'on déconstruit les rapports tu vois. C'est, je sais pas c'est compliqué, y'a des écueils des deux côtés de toutes façon quoi. »

requalification des relations de pouvoir en relations affinitaires : quand les « critiques » dénoncent des positions de pouvoir, les autres parlent de « membres référents ». Troisièmement, les relations de pouvoir sont considérées comme provoquées, c'est-à-dire que le pouvoir s'acquiert du fait que certain-es membres se réfèrent trop systématiquement aux connaissances des plus ancien-nes, les mettant de fait dans une position de faire usage d'un pouvoir qu'ils et elles n'ont pas souhaité exercer. Quatrièmement, quand la question de la division sexuée des tâches et la proposition d'outils pour la traiter politiquement est un des sujets centraux pour une partie des enquêté-es suite à l'épreuve, d'autres ne l'abordent que sous le prisme de l'hypothèse. Étienne nous affirme ainsi n'avoir pas vraiment réfléchi à ce sujet, et propose plutôt de faire confiance aux membres les plus ancien-nes en ce qui concerne le fonctionnement de la Drisse.

Pour reprendre le travail de Luc Boltanski, nous pouvons considérer que ce registre de la confirmation signale une forme de réflexivité mobilisée pour vérifier la conformité de la sémantique à la pratique. Ces « épreuves de réalité » (Boltanski 2009 : 156-161) comme il les nomme acceptent la critique non comme catégorie subversive mais en tant qu'elle peut renforcer l'institué. Le registre de la confirmation fonctionne ainsi comme un dispositif d'inhibition et de re-sémantisation de la critique en vue de sa mise en conformité avec un ordre établi[88].

4.2. Les désengagé-es

Cette conflictualité peut expliquer, en partie du moins, le désengagement de certain-es des enquêté-es. Survenues à la toute fin de notre enquête de terrain, ces épreuves sont venues complexifier l'appréhension de l'objet, et nous pousser à ne pas considérer nos observations et analyses comme stables et généralisables. Ainsi, cette approche plus synchronique, issue d'une hypothèse inductive émanant du terrain et partagée par les acteur-ices, permet de dynamiser un modèle processuel plutôt orienté vers l'historicité de l'engagement. Si l'engagement s'observe sous la forme de la trajectoire, il s'active dans l'action, et prend son sens dans ce que les acteur-ices en font.

Devant les résistances d'une partie du collectif, les enquêté-es disent ne plus pouvoir fermer les yeux sur ces désaccords idéologiques. Loin de considérer que ces idées n'ont pas d'effet sur leur réel, l'implication dans le lieu est immédiatement suspendue. Le registre de la participation au travail fait place à une rhétorique de l'exploitation. Ces membres par ailleurs très engagé-es à considérer

[88]Cette piste analytique est développée par Luc Boltanski et Eve Chiapello dans leur ouvrage *Le nouvel esprit du capitalisme.* Paris, Gallimard, 1999.

que le personnel est politique[89], théorisent maintenant leur engagement à la Drisse comme une forme d'exploitation militante de leur travail. Cette exploitation, ils/elles la situent à plusieurs niveaux.

Elle est localisée premièrement dans le travail lui-même, et ces membres ont le sentiment que leur force de travail et leur participation ont été extorquées par le collectif. Deuxièmement la critique pointe une exploitation de la dimension politique de leur travail. Ayant tout-es participé à organiser des semaines thématiques, notamment celle traitant des questions féministes, le sentiment d'avoir été « une caution » est dominant dans les discours de ce groupe. Cette analyse sera même proposée au collectif tout entier lors de l'assemblée générale d'avril 2019. Troisièmement, la lutte tente de se réapproprier le pouvoir de nommer le travail. Pour Laure notamment, l'idée n'est pas tant de dire que le ménage est un travail parfaitement égal à la comptabilité (ou à l'organisation de concert, ni même à la tenue du bar), mais d'affirmer que compte tenu « de l'histoire sociale de cette occupation » (Lallement 2007 : 278), ces tâches auront plus facilement tendance à être considérées comme subalternes et donc délaissées à celles qui y sont, dans l'économie traditionnelle des rôles genrés, de fait toujours assignées. Elle exprime (et critique) en substance ce que conclue Maud Simonet dans son étude sur le travail gratuit : le travail domestique, bien plus qu'une simple tâche non-rémunérée, est un « déni de travail » (Simonet 2018 : 45 ; Krinsky et Simonet 2012 : 5).

L'intensité de l'engagement dans le lieu, et les dissonances entre le message d'autogestion prôné par la Charte et les conditions réelles de travail pointées comme problématiques par ces membres motivent, *in fine,* une suspension plus ou moins définitive et notifiée de l'engagement dans le lieu. La Drisse n'est ainsi pas seulement le théâtre au sein duquel se sédimentent des pratiques héritées de socialisations anciennes, aussi plurielles et contradictoires soient-elles, elle est aussi un enjeu de lutte et de pouvoir : elle *fait* quelque chose au travail.

Dernièrement, s'il est vrai que l'engagement à la Drisse permet un désengagement du militantisme traditionnel, il peut être, en certains cas, un vecteur de ré-engagement militant. En effet, quatre à cinq personnes quitteront la Drisse à la suite de ces évènements et décideront de s'organiser en collectif pour construire un projet militant plus en accord avec leur idées et répertoires contestataires. Ces épreuves suscitent donc une polarisation au sein même du lieu, mais soudent dans le même temps des sous-groupes en fonction d'affinités électives militantes et axiologiques.

[89]Ce slogan politique et programmatique est notamment le fait du MLF dans les années 1970 en France. Voir également Monnet, Corinne, et Léo Vidal, éditeurs. *Au-delà du personnel*. Atelier de création libertaire, 1998.

5. Critiques et remises en cause du système de rétributions

Les critiques mettent au jour des déterminants exogènes de rétributions : en signifiant que des rapports sociaux de genre inégalitaires traversent le collectif, elles rappellent que certain-es « y gagnent », notamment en temps libre, en possibilité d'effectuer d'autres activités plus valorisées, plus prestigieuses, ou plus en lien avec ce pour quoi ils ou elles s'étaient engagées au départ.

Cette analyse ressort notamment des propos d'Annaelle. Lors d'une assemblée générale, elle rappelle que le ménage mensuel doit être mis en avant, et signale « [qu']il est hors de question que ça soit que les nanas, les mecs faut s'y mettre quoi ! ». Elle dénonce donc le fait que la division sexuée du travail usuelle exempte certains de s'acquitter de certaines tâches : si les hommes ne font pas le ménage c'est en définitive que d'autres y sont, de fait, assignées ; qu'ils font pendant ce temps-là autre chose, ou qu'ils peuvent tout bonnement se permettre de ne rien faire.

Nous retrouvons cette analyse de manière renversée lorsque Ingrid affirme s'employer à ne pas réaliser les tâches auxquelles elle considère son sexe assigné au sein des rapports de genre, et pour lesquelles elle admet pourtant avoir acquis des compétences (notamment dans la préparation de banquet). Elle préfère éviter d'intégrer le lieu en réalisant ce qu'elle sait déjà faire, pour éviter de reproduire une répartition du travail trop stéréotypée et conforme à ce qu'elle critique dans ses expériences salariales passées.

Ces positions critiques bousculent l'économie des rétributions décrites plus haut. En premier lieu, si l'engagement par le travail reste le principal véhicule de légitimité, la répartition inégalitaire des tâches impliquent que cette rétribution n'est pas distribuée de manière égalitaire entre les membres. Deuxièmement le travail n'est pas rémunéré par un salaire, mais plutôt par une légitimité à engager d'autres activités, à conduire des réunions, à animer des assemblées, à proposer des semaines thématiques etc. S'engager dans la tenue du lieu, semble contenir la promesse d'une « promotion » à des tâches plus valorisées et considérées comme prestigieuses. Or, l'assignation genrée à des rôles et tâches moins visibles, orientées vers la gestion du domestique, et demeurant invisibles dans les moments de représentations (concerts, ateliers, soirées d'ouverture), ne permet pas de s'approprier le lieu de la même manière que ceux en étant libérés, et d'en retirer des gratifications. Nous ne disons pas que ces membres revendiquent de manière explicite l'accès à des gratifications, mais qu'ils et elles pointent le fait que malgré l'idéal autogestionnaire, autonome et horizontal du travail, des gratifications existent bel et bien et ne semblent pas être également accessibles à tous et toutes en fonction d'assignations sociales inégalitaires au travail.

5.1. Rétributions et bénévolat

Cette analyse des rétributions en fonction des critiques de la division sexuée du travail fait écho aux travaux de Maud Simonet sur le travail gratuit. Elle observe qu'à mesure que le travail se gratuitise, il s'invisibilise et se féminise (2018, p.57). Si ses objets de recherches sont différents du nôtre, il est toutefois intéressant d'analyser le travail à la Drisse par le biais du bénévolat et du travail gratuit. Cela permet de ne pas présupposer qu'un travail s'homogénéise à mesure qu'il se bénévolise, c'est-à-dire qu'il perd ses propriétés sociales. Cela reviendrait à dire qu'il s'extraierait complètement des logiques laborieuses observées par ailleurs dans les situations où le travail est rémunéré par un salaire, et que, dans notre cas, la dimension militante et anticapitaliste rendrait le lieu imperméable à ces phénomènes. La féminisation du travail à la Drisse n'augmente pas du fait du bénévolat, puisque tout le monde travaille de fait gratuitement, mais s'observe à l'intérieur même de cette économie domestique spécifique. Les tâches considérées comme subalternes, de moindres importances, plus simples à réaliser, moins visibles et gratifiantes, donc en quelque sorte plus gratuites dans le système de rétributions symbolique du lieu, sont de fait assignées principalement aux femmes.

Dernièrement, et dans la mesure où la Drisse propose une activité de débit de boisson censée apporter le capital nécessaire à la structure pour se perpétuer[90], il n'est pas absurde d'analyser la Drisse comme productrice de valeur économique *via* la mise à disposition de service[91]. À prendre au sérieux cette dimension, cela veut dire que ce n'est pas parce que le travail n'est pas ostensiblement rémunéré qu'il ne crée pas de la valeur (Simonet, 2018, p.59). Dans le cas de la mise au jour d'une économie domestique par la critique, les membres révèlent que les assignations genrées au travail domestique permettent en dernier ressort à la Drisse d'assurer sa pérennisation. Nous avons suggéré en traitant l'hypothèse des rétributions qu'une partie du collectif considère la pérennisation du lieu comme l'incitation principale à accomplir un travail que nous avons appelé fonctionnel. Or, dans la mesure où certaines tâches considérées comme fonctionnelles (ménage quotidien, grand ménage, entretien des locaux, décoration et aménagement, cuisine) sont principalement accomplies par des femmes, cette forme de gratifications provient donc de l'appropriation partielle de leur travail.

[90]Cela sera souligné comme une évidence par Laure, Ingrid, Victor, Liam et Étienne en entretien, et par beaucoup d'autres membres lors de discussions informelles ou durant les AG.

[91]Cette dimension servicielle nous est suggérée en entretien par Victor : « Moi je considère que ce qu'on fait à la Drisse tous, le fait qu'on construise des panneaux d'isolation phonique, le fait qu'on anime des ateliers d'éducation populaire, le fait qu'on organise des concerts, voilà, on produit de la valeur en fait de toute façon, les gens, ils payent pour ça, les gens ils veulent ça, ils ont besoin de ça aussi, ils ont besoin de voir des concerts, ils ont besoin de s'enfermer, de s'éduquer mutuellement voilà quoi. Tout ça c'est des besoins qui sont satisfait par des gens qui sont à la Drisse ».

Conclusion

Dès lors, ce n'est pas tant une remise en cause de l'inégale répartition des parts qu'une critique mettant au jour que 1) des parts existent bel et bien, et que 2) cette répartition déséquilibre les possibilités d'accès aux rémunérations. L'analyse de la critique montre que la question des rétributions est reposée par ces membres sous la forme d'une question rhétorique : à partir du moment où des membres travaillent plus dans certains secteurs du lieu, sont assignés à certaines tâches, compte-tenu du fait que la réalisation de ces tâches ne permet pas d'engranger plus de légitimité ni de dégager du temps disponible pour se consacrer à d'autres activités plus valorisantes, d'autres membres, corrélativement, doivent occuper des positions de privilèges et avoir un accès plus direct aux rétributions afférentes. Critiquer revient donc prioritairement à énoncer un indicible dans le lieu pour mettre au jour des situations contrevenants à l'idéal politique autogestionnaire de la Drisse. Quand la non-prise en compte de ces critiques persiste, les enquêté-es choisissent parfois l'*exit* ayant conscience que l'existence d'un système de répartition inégalitaire du pouvoir et des gratifications ne leur permettrait pas d'allier engagement par le travail et cohérence avec leur pratiques et répertoires militants.

Conclusion générale

1. Premier aperçu des résultats

Ce mémoire montre que le travail recouvre à la Drisse trois dimensions : il est un vecteur *de socialisation, un* moyen *d'accéder à des gratifications, et un* objet *de la critique.*

- Un *vecteur* de socialisation car l'intégration au collectif ne semble pas possible sans un investissement par le travail. Le fait que la baisse de la participation aux tâches de la Drisse soit comprise par les membres comme un désengagement pur et simple signale bien, en négatif, que le travail est l'unique voie d'intégration. À l'inverse, et cela tend à corroborer l'assertion précédente, l'absence de discours politiques ou d'apport de problématiques et thématiques militantes n'empêche en aucun cas l'intégration au lieu. Pour participer la Drisse, il faut y travailler, et c'est en y travaillant que l'on s'y intègre, et non pas en militant.
- Un *moyen* d'accéder à des gratifications car, en tant que voie d'accès privilégiée au groupe et au lieu, le travail permet d'engranger la légitimité nécessaire pour pérenniser l'engagement et donner accès à une plus grande diversité d'activités.
- Un *objet* car du fait même de sa centralité, le travail est la cible privilégiée des critiques, contestations, conflits et luttes.

*

Il est dès lors possible d'articuler plusieurs thématiques de recherches pour répondre à la question de départ. Au vu de la richesse du matériau récolté, et de la rapide intégration du chercheur à son terrain, l'analyse que nous avons proposée se veut plurielle et pondérée. Plurielle car nous avons pris la précaution de systématiquement articuler nos interprétations aux discours, critiques, pratiques et représentations des acteur-ices, dans un souci de ne jamais parler à leur place, ce qui reviendrait à trahir la vérité de leurs expériences vécues. Pondérée car nous avons pris soin de compléter nos deux hypothèses de départ, plutôt déductives et issues de la littérature scientifique, à une troisième plus incarnée et émanant du terrain. Dans cette perspective négative, nous avons ainsi pris soin de refuser tout panoptisme sociologique et veillé à ne jamais douter que l'objet dans sa matérialité débordera nécessairement de toute prétention scientifique à s'en saisir : la chose conçue, le réel saisissable, se trouve ainsi dans un rapport d'incommensurabilité avec les outils sociologiques prétendant l'étudier

et le com-prendre[92].

Nous voyons ce travail comme un cheminement. C'est en cela que, premièrement, dans une perspective descriptive et par souci d'intelligibilité nous avons tenté de restituer notre présence sur le terrain de manière incarnée, en localisant la participation du chercheur dans le travail et par rapport aux acteur-ices. Nous avons pour ainsi dire *cheminé avec le travail.* Ayant la volonté de démontrer que ce dernier est le mode principal d'intégration à la Drisse, il a été logique de calquer notre d'entrée sur le terrain sur cette hypothèse, non pour la vérifier, mais pour faire l'expérience incarnée (Pruvost 2017 ; Wacquant 2015) de ce que cela implique. Cette partie descriptive a aussi été l'occasion de planter le décor de la Drisse. C'est en la considérant comme un espace de travail singulier que nous avons pu restituer les différentes dimensions organisant et segmentant les différents types d'activités du lieu. Nous avons construit cette phase exploratoire comme le moyen de recueillir des discours plus généraux sur le travail. En comprenant qu'un discours critique sur le travail pouvait s'articuler sans peine à un investissement dans un lieu dont la modalité d'entrée est le travail, nous avons compris que le terme en lui-même change de signification en fonction de ses contextes d'énonciation et de réalisation. C'est d'ailleurs durant cette phase préparatoire que nous avons pu formuler plus clairement ce paradoxe et l'ériger finalement en problématique générale.

Ceci fait, il nous fallait dégager des thématiques de recherches (hypothèses) capables d'y apporter des réponses. Nous précisons qu'il n'a jamais été question d'expliquer les phénomènes d'engagement à la Drisse. Nous n'avons pas tenté de comprendre *pourquoi* ces personnes travaillent en ce lieu – ce qui aurait nécessité une recherche des déterminants de l'action –, mais plutôt *comment* cet apparent paradoxe de la mise au travail de militant-es était partiellement résolu à la Drisse par les acteur-ices même. Cette approche compréhensive nous à conduit dans trois directions que nous avons tenté d'articuler entre-elles : l'engagement par le travail ; les rétributions ; et la critique.

En un sens, les deux premières hypothèses sont consubstantielles, car elles procèdent toutes deux d'une approche analytique processuelle. Elles permettent de comprendre comment des militant-es s'engagent à la Drisse en regard de variables situées à mi-chemin entre le lieu et d'autres secteurs de leurs vies : le travail salarié, l'engagement militant, les rétributions et incitations. Le traitement de ces deux hypothèses montre plusieurs choses :

[92]Nous faisons ici référence au travail d'Adorno Theodor, W, dans la *Dialectique négative*, Paris, Petit bibliothèque Payot, 2001, [1966], p. 22-23.

1.1. Résultats détaillés

1) Quel que soit le motif invoqué pour venir s'engager à la Drisse, le mode d'intégration est *toujours* le travail.

2) Nous avons mis au jour une relative fluidité entre les univers sociaux aux seins desquels sont pris-es les acteur-ices. Aussi, dans le cas de la Drisse, cette fluidité n'est pas subie et son principe moteur est plutôt d'ordre stratégique. Le professionnel est souvent subordonné à l'engagement et le travail salarié n'est jamais érigé en trait identitaire par les membres. Il est bien plus souvent considéré comme une sorte de variable d'ajustement, et ce quelle que soit la position professionnelle occupée : si les stratégies diffèrent en fonction de l'emploi et du statut social que ces professions confèrent, le travail salarié, lui, s'ajuste toujours. Ceci conteste l'idée qu'un engagement associatif ou militant est nécessairement secondaire et menacé par la position professionnelle, au motif que celle-ci est souvent considérée, par défaut, comme l'activité sociale principale des enquêtées. Cette lecture (dis)positionnelle ne permet pas de penser la situation inverse : lorsque le mode d'engagement fait en sorte que le statut professionnel s'adapte et se subordonne à ce qui compte vraiment pour ces acteur-ices.

3) C'est en faisant l'étude des modes d'engagements à la Drisse que l'on peut déceler des profils militants. Ce que cela nous apprend, c'est que ces engagements disent quelque chose du rapport au militantisme des enquêté-es, rapport qui en retour influe sur les discours et pratiques des acteur-ices dans le lieu. On peut en cela observer que la survalorisation du projet-Drisse peut signifier en contrepoint une critique déguisée des milieux militants. À l'inverse, l'entrée à la Drisse peut être l'occasion d'une ouverture, d'une brèche dans l'opacité de ces milieux au travers de laquelle certain-es s'engouffrent pour s'engager ou se réengager.

4) Plus généralement, l'étude des différents rapports et visions du militantisme incite à repenser la frontière entre politisation et militantisme. Les situations de réengagement et d'engagement montrent qu'un certain nombres d'enquêté-es cultivent des opinions, idées, critiques et pratiques que l'on peut considérer comme fortement politisées, tout en ne trouvant pas les moyens de les concrétiser dans les réseaux, milieux, organisations militantes. Cela montre en effet que l'entrée en politique peut se réaliser « sur le tard », et que les phénomènes de politisation à l'échelle individuelle ne se convertissent pas nécessairement en adhésion militante collective. Nous pensons que cela est rendu possible à la Drisse du fait même de son hybridité – espace de travail *et* lieu militant – et de sa politique de recrutement : elle est identifiée comme militante, voire radicale, mais dépolitise et euphémise ses conditions d'entrées en les orientant vers le travail. Théoriquement, tout le monde peut entrer et

participer. Loin de rester à l'état théorique, cette potentialité est, nous l'avons vu, effectivement saisie par certain-es.

5) En ce qui concerne les rétributions du militantisme, notre terrain nous informe d'une chose : si l'hypothèse des rétributions est iconoclaste en sociologie du militantisme, elle semble, au vu de la quantité de propos recueillis durant l'enquête, ne pas l'être pour les militant-es eux-elles mêmes. Sans conclure à un fantasme de sociologues, nous remarquons une fois de plus que la dimension laborieuse de la Drisse provoque un déliement des langues à ce propos. Du fait que l'on y travaille, parfois même très activement, il n'est pas insensé pour les acteur-ices de poser ou d'imposer ces questions. Ce sera d'ailleurs à notre grande surprise, une des entrées les plus suivie et discutée par les enquêté-es durant les entretiens. Si nous avions prévu en amont d'aborder cette hypothèse, l'enthousiasme de ces dernier-es à la discuter n'a fait que nous conforter dans la nécessité de l'aborder.

6) Par le prisme des rétributions, nous avons pu affiner notre appréhension de la nature du travail à la Drisse. Sans en proposer une définition arrêtée et positive, nous savons davantage ce qu'il n'est pas : un « faire », ou un acte désintéressé qui serait à lui-même sa propre fin. Le lieu n'est pas un laboratoire où s'ébauche une nouvelle grammaire du travail, ni une tentative de traiter le projet autogestionnaire en tant que moyen et fin d'une révolution libertaire et anarchiste[93]. Traiter de manière plus prosaïque la question des rétributions nous a permis de comprendre qu'aborder le sujet par le biais de l'autogestion ou par celui du faire au sens où John Holloway l'entend[94] nous aurait conduit à faire fausse route. Nous avons ainsi pris le parti de ne pas céder à l'illusion de radicalité hétérotopique que peuvent véhiculer ces lieux, pour prendre au sérieux et observer au ras des pratiques ce que travailler implique et ce à quoi cela donne accès à la Drisse.

7) Cette attention nous a permis de dégager plusieurs modalités de rétributions à la Drisse. Le travail donne accès, ou plutôt se convertit en légitimité qui à son tour peut être réinvestie en travail. Les rétributions ne sont pas contenues dans l'acte lui-même, mais bien plus dans ce à quoi le résultat de sa réalisation donne droit. Ainsi nous avons observé que ces logiques n'étaient pas des secrets sociologiques, mais que les nouveaux et nouvelles les identifiaient assez vite comme des moyens privilégiés de s'intégrer au projet collectif. Nous avons également mis au jour le fait que pour certain-es – relativement haut placés dans la hiérarchie

[93]Voir l'ouvrage édité par la Confédération Nationale du Travail (CNT) : Siméon, Frédéric, Raphaël, Romnée (dir.). *De l'autogestion. Théories et pratiques.* Paris, CNT-RP, 2017.

[94]Voir Holloway, John. *Crack Capitalism. 33 thèses contre le capital.* trad. fr. José Chatroussat, Paris, Libertalia, 2012-2016, [2010], p. 154.

des catégories-sociaux-professionnelles en regard de la situation de la majorité des membres –, la recherche de rétributions était absente ou minorée. Cela nous permet de ne pas conclure à un transfert mécanique de légitimité entre la position sociale d'une part, et les profits de socialisation au lieu de l'autre. La conversion n'est pas automatique et on peut observer des stratégies et tentatives de neutralisation de ses effets sociaux.

8) Par ailleurs, l'analyse des rétributions nous a donné peu à peu accès à une dimension plus dynamique et conflictuelle du lieu. Nous avons progressivement compris qu'une séparation existe entre d'une part ceux et celles pour qui l'existence de la Drisse même est en soi une récompense, et ceux et celles qui l'envisagent comme un outil politique « vide » et appropriable. Nous avons donc été confronté à une opposition entre un discours « identitaire », et un discours « politique ».

C'est à la suite de la découverte de cette opposition que nous avons observé une polarisation de plus en plus crispée du groupe. L'antagonisme, révélé et exacerbé par l'épreuve (agression sexiste), nous a posé un dilemme : devions nous stopper les observations, sortir du terrain, et retrancher l'évènement et ses suites de l'analyse, ou à l'inverse prendre cet épisode comme signifiant et l'intégrer à l'analyse ? Nous comprenons très vite que ces critiques re-signifient et bouleversent l'équilibre tout entier du lieu, fondé, nous l'avons vu, sur le travail. À ce titre, il n'était plus possible d'en ignorer les effets sur notre objet.

9) Nous avons ainsi pris le parti de ne pas faire l'étude des contenus critiques, mais de laisser les enquêté-es révéler une dimension « cachée » du travail à la Drisse : le travail domestique. Nous avons ainsi compris que le travail n'est pas un fait statique, un objet déjà-là attendant que quelqu'un s'en saisisse et le révèle. De plus, le fait qu'il soit proposé par le collectif comme mode d'intégration principal au lieu ne permettait pas de déduire *a priori,* c'est-à-dire sans que l'on nous mette sur la piste, qu'il était *aussi* un enjeu de lutte interne.

10) Nous avons compris que ce que revendiquent les membres critiques c'est avant tout la *capacité de nommer*. En effet, ils-elles identifient les critères désignant actuellement le lieu comme incapables de nommer l'une de ces dimensions conflictuelles : l'économie domestique. Notre attention à la teneur des discours montre que cette dichotomie n'aurait pas pu voir le jour sans le révélateur qu'a été l'épreuve pour le collectif. Du fait de la spécificité du lieu, la parole militante est reléguée, nous l'avons vu, dans les moments où les répertoires contestataires peuvent refaire surface : l'assemblée générale notamment. Or dans ces moments les échanges

phatiques dominent l'économie de la parole du lieu et plusieurs déplorent qu'à la Drisse « on ne parle jamais politique » et que les positionnements et idées politiques défendues par les autres membres sont en générale méconnus. Nous remarquons que ces décalages, dûs au fait que la Drisse est un lieu de travail avant tout, refont surface lorsqu'un discours critique vient fragiliser la solidité institutionnelle du lieu. Si la Drisse refuse l'expression d'informations destructives dans les moments publics, ces moments non-militants ont besoin pour fonctionner de sur-valoriser l'échange phatique et le bar se prête particulièrement bien à cet exercice. À l'inverse, les moments déclarés comme politiques (assemblées, réunions non-publiques) ont besoin de briser cette dimension conversationnelle en instituant un cadre d'expression politique réservée. La critique, telle que nous l'analysons est un acte qui vient briser cet ordonnancement en faisant pénétrer le politique dans le quotidien du lieu lui-même, espace où il n'a d'ordinaire pas sa place. Ainsi le pouvoir ne s'énonce que s'il est sommé de le faire et la critique transmute la Drisse d'un lieu de travail à un enjeu de lutte.

11) Cette attention à la critique et la quantité de discours recueillis en entretien et durant les situations de participation observante nous a fait comprendre qu'un affinement de nos résultats et de nos hypothèses était possible. Nous avons ainsi montré que tout miser sur le travail avait provoqué chez certain-es ce que nous avons appelé une suspension du sens critique. Nous avons noté que les membres pour lesquels ce phénomène s'applique correspondent au profil « politique ». Ils et elles n'ont en général pas participé à fonder le lieu, et leur participation s'inscrit souvent dans un moment d'engagement mais surtout de réengagement dans le milieu militant. Nous avons ainsi pu observer que l'intégration à la Drisse n'était en quelque sorte jamais définitive et qu'une régularité de la participation aux tâches était sous-entendue et souhaitée. Par ailleurs, ces épisodes critiques peuvent en certains cas se solder par une défection pure et simple du lieu. Dans la mesure où la Drisse ne se maintient qu'avec l'appui du bénévolat et de la participation active des membres, ces désengagements ne sont pas anodins et peuvent pour un temps fragiliser la pérennité de la structure.

12) Pour terminer, nous notons que les membres les plus contestataires et critiques relisent leur engagement passé à la Drisse à l'aune de l'épreuve endurée, et, surtout, de la réaction d'une partie du collectif à leurs critiques – ce que nous avons qualifié avec Boltanski de registre de la confirmation. C'est en cela que leur désengagement total de la Drisse prend sens. Quand ils et elles voyaient la critique comme un révélateur d'une dimension oubliée du travail, (travail domestique), c'était dans le but d'y trouver des solutions pour adapter l'organisation du travail de manière à corriger ces inégalités et dominations. Lorsque ces membres comprennent que leur discours n'est pas entendu, il n'est alors pas anodin que leur désengagement de la Drisse

se transforme en dehors en réengagement militant autour précisément de ces thématiques. Ainsi, tout en étant un lieu d'activité et de travail avant tout, une attention à ce que nous avons appelé dans une métaphore psychanalytique « retour du politique » est utile pour dynamiser l'analyse et l'incarner dans le présent.

*

Épilogue

Un mémoire de recherche est un résultat. Il est à ce titre la dernière mouture d'un travail d'enquête fouillé, impliquant un rapport intime et singulier du chercheur à son terrain. Nous n'avons pas été seul dans la construction de ce rapport à l'objet : nos socialisations académiques (Mischi 2012 : 118), nos rapports aux enquêté-es, les liens interpersonnels que nous avons tissés avec certain-es ont bien entendu participé à ce que nous préférons appeler une co-construction du terrain d'enquête. Le passage du « eux » au « nous »[95] signifie indubitablement ce basculement tant scientifique que biographique que nous avons pu (re)découvrir en parcourant notre carnet de terrain.

Nous avons « choisi » cet objet non pas du fait d'un réseau d'interconnaissances, mais plus par affinité idéologique avec certaines des idées et valeurs militant-es défendues par le collectif de la Drisse. Nos motivations, incitations, (rétributions surement) à aborder ce lieu, avant d'être purement sociologique et scientifique étaient avant tout militantes (Dunezat 2011 : 85). Avec le recul, nous pensons que la volonté d'interroger le travail au ras des pratiques et des discours, c'est-à-dire avec la volonté de ne pas céder à l'enchantement biographique que peut susciter l'entrée en militance, ne s'est réellement imposé à nous qu'*a posteriori.* Une intégration profonde et participante au lieu, loin d'émousser notre regard sociologique, l'a paradoxalement nourri d'une certaine forme de recul. Nous ne pouvions plus, en quelque sorte, nous laissé berner par l'auto-identification militante du lieu, par le message officiel et autorisé, et avions ainsi toute la latitude d'étudier le travail dans l'épaisseur de

[95]Jeanne Favret-Saada développe dans *Les mots la mort les sorts* l'argument suivant : dans l'ethnographie (celle, objectiviste, qu'elle critique) les indigènes sont désignés par le chercheur comme sujets des énoncés recueillis. Or, si l'ethnographe désigne et assigne, jamais il ne daigne *se désigner ni ne se situer* : il s'énonce lui-même dans sa propre ablation de l'énoncé, il va de soi. Ce « il » stipule en creux qu'un « nous », neutre, englobe et rapproche le chercheur et les lecteurs dans une commune humanité. « L'ethnographe se donne pour un *être parlant* mais qui serait *dépourvu de nom propre* » (2018 : 57). À l'inverse, le passage du « je » au « nous » signifie que les enquêté-es acceptent le chercheur comme partie prenante de l'objet du fait qu'ils/elles lui assignent une place dans un système. Cela implique pour le chercheur que sa position ne pollue pas l'objet ni ne l'altère, mais qu'elle produit en elle-même des données utiles à l'analyse. Faire partie d'un « nous » donne accès à un ensemble d'informations que la distance indigéniste du « il » ne daignent pas considérer comme signifiantes, car jugées impropres à l'analyse « objective ».

sa quotidienneté et dans la profondeur des discours. Loin de souffrir de cette connivence à l'objet, notre travail d'objectivation, de problématisation et d'analyse s'est nourri de cette proximité et s'en est servi comme d'un dispositif d'apprentissage matériel et de vérification symbolique.

Annexes

1. Bibliographie

- Agrikoliansky, Éric. « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 1980 ». *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1, 2001, p. 27.
- Aït-Aoudia, Myriam, et al. « Indicateurs et vecteurs de la politisation des individus : les vertus heuristiques du croisement des regards ». *Critique internationale*, vol. 50, n° 1, 2011, p. 9.
- Bargel, Lucie, et Dunezat, Xavier. « Genre et militantisme », dans : Olivier Fillieule éd., *Dictionnaire des mouvements sociaux.* Paris, Presses de Sciences Po, « Références », 2009, p. 248-255.
- Barthe, Yannick, et al. « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, vol. 103, no. 3, 2013, pp. 175-204.
- Bastien, Soulé. « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales ». *Recherches qualitatives,* vol. 27, n°1, 2007, p. 127.
- Becker, Howard S. *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance.* Editions Métailié, 1985.
- Luc, Boltanski. *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009.
- Broqua, Christophe. « L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant ». *Genèses*, vol. 75, n°2, 2009, p. 109.
- Bué, Nicolas. « Gérer les relations d'enquête en terrains imbriqués : Risque d'enclicage et distances aux enquêtés dans une recherche sur une coalition partisane locale ». *Revue internationale de politique comparée*, vol. 17, n°4, 2010, p. 77.
- Castoriadis, Cornélius. *Autogestion et hiérarchie*. Texte écrit en collaboration avec Daniel Mothé, CFDT Aujourd'hui, n°8, juillet-aout 1974, https://infokiosques.net/article.php3?id_article=247. Consulté le 28 mai 2019.
- Combes, Hélène. *Observer les mobilisations*. Éditions de Boeck, 2011.
- Cormier, Paul. « Engagement radical et mise en cohérence des sphères de vie: Le cas des jeunes militant·e·s révolutionnaires turc·que·s dans les années 1970 ». *Agora*

débats/jeunesses, vol. 80, n° 3, 2018, p. 85.

- Demazière, Didier, et al. « Concilier projet militant et réussite économique du produit: Le cas des logiciels libres ». *Réseaux*, vol. 181, n° 5, 2013, p. 25.
- Dunezat, Xavier. « Travail militant et/ou travail sociologique ? Faire de la sociologie des mouvements sociaux en militant », Delphine Naudier éd., *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements.* La Découverte, 2011, pp. 80-97.
- Dupuis-Déri, Francis. « Chapitre 7 / L'anarchisme face au féminisme comparaison france-québec », Olivier Fillieule éd., *Le sexe du militantisme.* Presses de Sciences Po, 2009, pp. 187-204.
- Duriez, Hélène. « Chapitre 6 / Des féministes chez les libertaires remue-ménage dans le foyer anarchiste », dans : Olivier Fillieule éd., *Le sexe du militantisme.* Paris, Presses de Sciences Po, « Académique », 2009, p. 167-186.
- Favret-Saada, Jeanne. *Les mots la mort les sorts*. Paris, Gallimard, 2018 [1977].
- Fellay, Angélique. « "Des heures sans valeur" : le travail des serveuses en horaire de jour », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. vol. 28, no°2, 2009, pp. 80-92.
- Fillieule, Olivier. « Carrière militante », dans : Olivier Fillieule éd., *Dictionnaire des mouvements sociaux.* Paris, Presses de Sciences Po, « Références », 2009, p. 85-94.
- Fillieule, Olivier. « Désengagement », dans : Olivier Fillieule éd., *Dictionnaire des mouvements sociaux.* Paris, Presses de Sciences Po, « Références », 2009, p. 180-188.
- Fillieule, Olivier. « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel : Post scriptum ». *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1, 2001, p. 199.
- Fillieule, Olivier, et Patricia Roux. *Le sexe du militantisme*. Presses de Sciences Po, 2007.
- Gaxie, Daniel. « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique* vol. 27 n°1, 1977, p.123.
- Gaxie, Daniel. « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective ». *Swiss Political Science Review*, vol. 11, n° 1, mars 2005, p. 157-88.
- Goffman, Erving. *La Mise en scène de la vie quotidienne (I) La Présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973.
- Gorz, André, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Gallimard, 2014, [1988].
- Gourarier, Mélanie. « Négocier le genre ? Une ethnologue dans une société d'hommes

apprentis séducteurs ». *Journal des anthropologues*, n° 124-125, mai 2011, p. 159-78.

- Gottraux, Philippe, *« Socialisme ou Barbarie », Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot Lausanne, 1997.
- Krinsky, John, et Maud Simonet. « Déni de travail : l'invisibilisation du travail aujourd'hui Introduction. Introduction », *Sociétés contemporaines*, vol. 87, no. 3, 2012, pp. 5-23.
- Lallement, Michel. *Le travail. Une sociologie contemporaine*. Paris, Gallimard, 2007.
- Lallement, Michel. *L'âge du faire. Hacking, travail, anarchie.* Paris, Seuil, 2015.
- Le Mazier, Julie. « "Pas de mouvement sans AG" : les conditions d'appropriation de l'assemblée générale dans les mobilisations étudiantes en France (2006-2010). Contribution à l'étude des répertoires contestataires ». Thèse de doctorat en science politique sous la direction d'Isabelle Sommier, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2015, 732 p.
- Leclercq, Catherine, et Julie Pagis. « Les incidences biographiques de l'engagement : Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction ». *Sociétés contemporaines*, vol. 84, n° 4, 2011, p. 5.
- Lemieux, Cyril. « Peut-on ne pas être constructiviste ? », *Politix*, vol. 100, no. 4, 2012, pp. 169-187.
- Mischi, Julian. « Observer un collectif militant en milieu populaire ». *Politix*, vol. 100, n° 4, 2012, p. 113.
- Nicourd, Sandrine (dir). *Le travail militant.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.
- Pagis, Julie. « Incidences biographiques du militantisme en Mai 68 ». *Sociétés contemporaines*, vol. 84, n° 4, 2011, p. 25.
- Payet, Jean-Paul. « Postface : La singularité ethnographique ». dans Payet Jean-Paul *Ethnographie de l'école. Les coulisses des institutions scolaires et socio-éducatives*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016. p. 203-220.
- *Professions et catégories socioprofessionnelles PCS 2003 | Insee*. https://www.insee.fr/fr/information/2400059. Consulté le 27 mai 2019.
- Pruvost, Geneviève. « Chantiers participatifs, autogérés, collectifs : la politisation du moindre geste ». *Sociologie du Travail*, vol. 57, n° 1, janvier 2015, p. 81-103.
- Pruvost, Geneviève. « Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-

Landes (2013-2014) ». *Politix*, vol. 117, n° 1, 2017, p. 35.

- Rich, Adrienne. *Une réflexion sur l'expérience concrète de l'autogestion au Touski*. p. 3.
- Robineau, Colin. « Constituer un contre-public en marge des médias : négociations, circulations et normativités d'un discours « révolutionnaire » au sein d'une cantine de quartier ». *Études de communication*, n° 47, décembre 2016a, p. 131-48.
- Robineau, Colin. « La politisation en terrain militant " radical ". Ethnographie d'un squat d'activités de l'Est parisien ». Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la Communication, sous la direction de Valérie Devillard, Université Panthéon-Assas, Paris, 2017.
- Robineau, Colin. « Ouvrir les portes d'un squat d'activités à des non-militants pour amorcer une politisation. Conditions et enjeux de la mise en suspens du sens pratique », *Savoir/Agir*, vol. 38, no. 4, 2016b, pp. 53-59.
- Robineau, Colin. « Quand le sociologue est dans la confidence : les fonctions et les usages sociaux du secret en terrain militant radical » . . . *L*, 2016c, p. 9.
- Robineau, Colin. « S'engager corps et âme : Socialisations secondaires et modes de production du militant « autonome » ». *Agora débats/jeunesses*, vol. 80, n° 3, 2018, p. 53.
- Roux, Patricia, et al. « Le militantisme n'échappe pas au patriarcat ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24, n° 3, 2005, p. 4.
- Sawicki, Frédéric, et Johanna Siméant. « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français ». *Sociologie du Travail*, vol. 51, n° 1, janvier 2009, p. 97-125.
- Simonet, Maud. « Chapitre 11 - Le monde associatif : entre travail et engagement », Norbert Alter éd., *Sociologie du monde du travail.* Presses Universitaires de France, 2012, pp. 195-212.
- Simonet, Maud. *Travail gratuit : la nouvelle exploitation ?* Paris, Textuel, 2018.
- Sommier, Isabelle. « Un nouvel ordre de vie par le désordre. Histoire inachevée des luttes urbaines en Italie », dans : CURAPP, *Le désordre*, Paris, Puf, 1997, p. 145-159.
- Sommier, Isabelle. « Un espace politique non homologué : les Centres Sociaux Occupés et Autogérés en Italie », dans : CURAPP, dir., *La politique ailleurs*, PUF, 1998, p. 117-129.
- Trachman, Mathieu. « Une « planque pour mater des culs » ? Sexualisation et désexualisation

dans une enquête sur la pornographie », *Terrains & travaux*, vol. 23, no. 2, 2013, pp. 197-215.

- Voegtli, Michaël. « Du Jeu dans le Je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence ». *Lien social et Politiques*, n° 51, 2004, p. 145.
- Wacquant, Loïc. « Pour une sociologie de chair et de sang ». *Terrains & travaux*, vol. N° 26, n° 1, septembre 2015, p. 239-56.

3. Guide d'entretien

I. Données générales

1. **Question d'ouverture** : Comment es-tu entré à la Drisse ?
2. **Talon sociologique :** Âge, genre, niveau d'étude, profession.
3. **Tâches effectuées dans le lieu** :

- De quelle commission est-il/elle membre ? Et depuis quand ?
- À quelle fréquence fréquente-t-il/elle la Drisse ?
- À t-il/elle organisé ou aidé à organiser des semaines thématiques ?
- Tient -il/elle le bar ? Si oui à quelle fréquence et à quelles occasions ?
- Organise-t-il/elle des évènements ponctuels à la Drisse (concerts, arpentages, repas).
- Participe-t-il/elle à la confection du grand banquet mensuel ?
- A-t-elle/il participé à différents chantiers collectifs ? (Été 2018 – printemps 2019) ?

II. Description du terrain avec l'enquêté-e

1. La définition de l'objet par les enquêté-es : qu'est que la Drisse ?

- Qu'est-ce que le travail à la Drisse pour eux/elles ?
- Les discours sur le travail ?
- Qu'est-ce qui différencie le travail à la Drisse du travail salarié ?
- Discours critiques sur le travail (salarié) ?
- Peut-on parler de *travail* à la Drisse ?
- Situer la place dans le collectif : référent, nouveau/nouvelle, pouvoir etc.
- Compartimenter le travail à la Drisse

2. **Typologie des activités à la Drisse**

- Le bar : spécificité d'un bar autogéré ?
- Spécificité du travail de bar dans le lieu : compatibilité de l'activité économique avec le projet politique.
- L'association : son rôle dans l'organisation du travail (organigramme).
- Les relations avec les institutions (mairie, police etc.) (L'hétéronomie).
- Autonomie dans les tâches : le DIY et les solutions « autonomistes » (isolation).
- Relations avec le quartier et les habitant-es : conflits de voisinages, ententes et coopération.

III. Hypothèses de travail

1. Engagement

1.1. Mode d'entrée à la Drisse (affinitaire, bouche à oreille, date d'entrée).

- Par quelles activités la personne s'est-elle intégrée ?

1.2. Intégration par le travail

- Quelles tâches sont réalisées pour s'intégrer au lieu.

1.3. Sphères de vies :

-La personne est-elle salariée ? Travaille-t-elle à côté de la Drisse ?

- Comment articule-t-elle/il les emplois du temps salarié et à la Drisse ?
- Concurrence des sphères ou stratégie d'adaptation.

1.4. Rapports au militantisme

- Engagement militant : retour historique.
- Activités militantes ?
- Engagement / désengagement / réengagement : synchronie militantisme et Drisse.

2. Rétributions

2.1. Motivations principales à travailler dans le lieu

- En fonction de la position salariale
- En fonction du rapport au militantisme

2.2. Motivations secondaires

- La question de la légitimité
- Travailler pour militer ?
- L'absence de rétributions : un don de force de travail ?

2.3. L'évolution chronologique des tâches réalisées à la Drisse

- Légitimité et accès à d'autres tâches et activités.
- La pratique militante comme rétribution de l'investissement dans le travail ?

3. Critique

3.1. Épreuve

- Un récit personnel de l'épreuve
- Comment qualifier l'épreuve ? De manière collective, ou individuelle ?
- La polarisation du collectif.
- La question du pouvoir : la place des « référent-es ».

3.2. Le travail domestique.

- Révélation de la dimension par la critique.
- Rétrospection et remise en cause de l'engagement personnel par le travail.
- Solutions, amendements, discours critiques sur l'organisation du travail ?
- Doit-on rendre des tâches obligatoires ? Doit-on instaurer la rotation ?

3.3. Désengagement

- Confirmation vs critique
- Les raisons du désengagement
- Le moment du désengagement
- Est-il total et définitif, ou temporaire et partiel ?
- Le retour au militantisme ?
- Le rapport au collectif.

3. Entretiens

3.1. Laure[96]

L : Ouais moi mon arrivée à D°, je sais même plus comment j'ai pris connaissance. Je me suis rendu compte que ce lieu existait... j'ai fait un tour la première fois un jeudi fin d'après-midi, au moment de l'AMAP, parce que j'avais vu passer un truc comme quoi il y avait des paniers. J'ai embarqué un de mes potes du collège, et j'ai trouvé le lieu chouette en termes de *inaudible.* Même si, l'AMAP ça allait pas le faire... (…)
Ça devait être au moi de mai, et j'avais su qu'il y avait l'AG annuelle, au jardin des... et du coup, ça tombait un WE où j'avais des copines qui venaient, pour visiter N., je leur ai dit, okay ! On ira aussi visiter le jardin... Et c'est à l'AG que j'ai fait la carte de D°, parce que j'était intéressé, j'avais vu passer sur FB, un post à propos de la bibliothèque, toute la liste d'ouvrages recherchés...
T. À cette époque ça existait pas ?
L : Euh non, en fait ils avaient lancé un appel à voilà, "on veut ouvrir une bibliothèque, on veut des ouvrages, pas n'importe quoi, on à une liste", qui était hyper précise, et du coup ça a dû mettre à l'écart un certain nombre de personnes.
T. C'est à dire qu'ils avaient listé les références qu'ils voulaient ?
L : Ouais, des thématiques, et puis au sein de ces thématiques.
T. Et tu peux aussi proposer d'autres ouvrages ?
L : ouais, mais la façon dont c'était tournée... Ils étaient pas méga ouvert, c'était assez resserré. Mais du coup je me suis dit tiens ça vaut le coup, d'aller voir, et c'est comme ça que j'ai fiat connaissance... du coup, il y avait après l'AG mensuelle et la réunion de la perm' bibliothèque, début juillet, j'y suis allé. Et démarrait le travail de répertoire des bouquins, que j'ai fais pendant des heures, lors de la première et deuxième semaine de juillet, avec T.
T. D'accord vous avez fait un catalogue ? Un inventaire.
L : On a rentré les bouquins sur l'inventaire Payot, les systèmes de gommettes. Après il y a eu les travaux d'été de D°. Et je suis allé donner un coup de main.
T. (…)
L : Mon entrée principale, mon intérêt, c'était le côté bibliothèque ! Ça, et mon optique par rapport au lieu au début c'était, je vais un peu voir comment ça se passe, je vais pas me lancer à fond tout de suite, je vais essayer d'apprivoiser, me laisser apprivoiser par le lieu, par les gens qui sont sur place. Okay je m'insère dans la bibliothèque mais j'y vais pas non plus méga à fond, et j'essaie de comprendre quelles sont les relations entre les gens et surtout les relations de pouvoir !
T. Tu fais de la micropolitique (rire). Et du coup ça c'était juste par l'entrée de la bibliothèque, tu n'es *que* dans la com' bibliothèque...
L : Officiellement je ne suis que là-dedans (dans la com' bibliothèque).
T. Mais maintenant tu es plus investi peut-être ?
L : oui, sauf que je suis toujours que dans la com' bibliothèque, et tu vois, après, l'idée c'était de me dire, "bah j'assiste à toutes les AG mensuelle", on m'explique comme nouvelle arrivante qu'il faut que j'aille aux AG pour comprendre comme ça se passe, comprendre le mode de fonctionnement, et puis je me rends bien compte qu'aux AG, bah si t'es absents bah tu loupe quand même pas mal de choses ! Au début 'javais refusé d'être dans les différentes *mailing lists,* notamment parce que, j'avais besoin de temps pour... m'insérer dans le tissu relationnel si tu veux. Et c'est quand je me suis dit okay, là je me sens suffisamment en capacité de me proposer pour des choses en plus, et j'ai commencé par me proposer pour, tu sais le téléphone... d'astreinte, alors que j'avais jamais tenu le bar... Ça a été quand même un moment assez euh, cocasse, quand O. devait tenir le bar, et qu'elle savait pas comment faire. Je me suis retrouvé avec elle, "alors apparement il y a un mode d'emploi", on a décortiqué le truc. Ouais c'était tu vois le moment où j'essayais d'être un peu plus partie prenante, j'ai commencé de façon un systématique à la sortie du taf, à y passer, à changer mon trajet de retour, et me dire "okay je passe systématiquement à D° avant de rentrer chez moi". Et voilà à y passer du temps, le jeudi, le vendredi à traîner en mode, je suis posé avec la fatigue de la journée, j'ai du mal à partir... C'est un peu ce truc de, j'occupe un espace, et pour devenir... un truc qui fait partie du décor. Et c'est un truc je fonctionne un peu comme ça, les gens s'habituent...
T. La stratégie du pot de fleur ! (rire).
L : Du pot de fleur ambulant ! En fait c'est stratégique, j'adore marcher la nuit, et je refus de ne pas marcher seule la nuit ! Et pour moi c'est de me dire, c'est pas que je m'y oblige, mais, oui je passe ! Et pour tous les gens qui sont dans cette zone-là, bah ils s'habituent à me voir passer, et je deviens, je fais partie du décor !
T. Et c'est pour ça que nous on avait le sentiment que t'étais là depuis, peut-être plus longtemps même. Enfin je pense implicitement, "Laure doit être là depuis les origines du truc quoi" !
L : Absolument pas !
T. Et du coup ta stratégie, fonctionne. En tous cas sur moi ça a fonctionné. (…) et après le fait que tu sois à la CB (com' bibliothèque), ça a fait sens quand on a appris ce que tu fais en fait. Parce que tu vois les gens qui sont à la CB, c'est quand même pas mal des profs, anciens profs, pions etc. Est-ce que tu penses que c'est du coup un transfert direct de compétences ?
L : Euh pas vraiment parce que je suis presque prof par accident...
T. Comment on devient prof par accident ?
L : Bah c'est pas du tout une vocation, c'est juste que j'ai eu des pépins de santé qui ont fait qu'à un moment il a fallu que je me dise, qu'est ce que je suis en mesure physiquement de faire, et il faut que je pense à mon activité physique, en termes de posture de fatigue, de qu'est ce que je fais de mon corps, que devient, comment agit, comment bouge mon corps dans ma journée de travail... Et le truc ouais vocation, bon je viens aussi d'une famille d'enseignants... mais mon regard sur le métier d'enseignant est … si tu veux, contrairement à des gens avec qui j'ai sympathisé, avec qui j'ai pu devenir pote pendant mon année de stage, qui ont lâché prise parce que pour eux c'était un vocation, et ils ont été tellement déçu, parce que c'est décevant quoi. Bon c'est pas une vocation, mais concrètement c'est un des seuls trucs que je peux faire ! Comme gagne-pain tu vois ! Bah ouais je m'y colle ! Et je suis aussi rentré là-dedans en me disant, c'est quelque chose qui durera pas toujours. Je fais ça, je me donne 5 ans, et là je suis dans ma cinquième année là. (35 ans).
T. Des suites d'un parcours étudiant ?
L : Parcours étudiant interrompu, ouais non, mon cursus, ma trajectoire n'est pas méga linéaire. Je peux la raconter, de manière linéaire, mais je peux aussi la raconter de manière très accidentée.
T. Vas-y ! (rire).
L : Ouais mais là, ça va durer des heures, tu veux savoir trop de trucs !
T. Non y'a probablement pas tout que je veux savoir dedans...

[96]Entretien semi-directif ; avril 2019

L : ouais ouais.
T. Voilà pour te dire, de rester proche d'une thématique qui a rapport à l'activité au travail...
L : bah, je pense qu'un des trucs que m'anime, c'est ce truc de vivre ensemble. Ça me passionne de comprendre comment, on fait société, avec autant de différences de divergences voilà, comment on arrive à créer un truc tu vois, et à faire ne sorte que ça ne se passe pas trop mal. Ça c'est clairement quelque chose.
Et *le* politique m'intéresse. Et ça c'est toujours depuis toute petite. Et là c'est le moment où j'avoue... quand on me demandais ce que je veux faire plus tard. (Présidente de la république) (…) Mes parents m'ont soutenu, ils me faisaient écouter les femmes politiques à la télé. Après mes parents étaient déjà politisés, et mon père est prof de français, syndicaliste, et sont syndicalisme, le côté prof il est aussi prof par accident. Enfin il estime qu'il est prof parce qu'il a raté tout le reste. Et mon grand-père paternel, était prof de philo, syndicaliste, qui à cause de ses activités syndicales a dû faire le choix entre rester vivre en Martinique, ou continuer à être prof. Après pour faire le positionnement politique, mon grand-père était SFIO, mon père était plutôt socialiste, maintenant je sais plus ce qu'il est... Il a un peu bougé vers l'extrême gauche sur certains trucs, sur d'autres je comprends pas où il se place. Tu vois mais voilà, en termes de culture politique, d'où je viens.
T. C'était un truc qui n'était pas absent quoi.
L : ouais, c'était normal de parler politique, de parler des élections, de, mes parents, mon père commentait tu vois le journal télévisé, tous les midis il lisait *Le Monde* tu vois. Il s'exclamait tout seul par rapport à ce qu'il lisait, il lisait le *Canard enchaîné*, y'avais cette position de, tu prends plusieurs sources d'informations pour chaque trucs. Et puis de s'impliquer dans des trucs et dans des choses du quotidien, et là aussi passer pas mal de temps au sein de l'Union des Consommateurs à A. et ça m'a aidé à structurer, fin voilà, en termes de modèle. Et ma mère, elle vient d'un milieu où l'on parle pas politique, de toute façon les enfants avaient pas le droit de parler ! Et elle s'est politisée, c'est l'influence de mon père qui a fait qu'elle s'est ouverte à certaines choses, mais après, pendant des années en fait, elle a vôté Arlette Laguiller parce que c'était une femme, et que ça correspondait à ses convictions, sans pour autant te dire en sortant de l'urne. Autant mon père en parlait facilement, et même il peut aborder les gens dans une file d'attente d'un magasin et leur parler politique, autant ma mère c'est dans la sphère privée, c'est dans un moment un peu d'entre-soi, un peu à part. Et je pense que ça a façonné beaucoup de choses chez moi.
T. Du coup ça colle avec ce que tu disais avant. C'est deux choses, à la fois de rester dans un endroit pour prendre la température, et à la fois la politique c'est un sujet, et un objet de la discussion la plupart du temps.
L : Et du coup, quand je suis arrivé pour faire mes études à Paris, j'ai pris connaissance de ce qu'il se passait niveau politique, en termes de choix, pour rentrer dans un parti, et puis faire ce qu'il faut faire quoi ! Et en fait ça s'est pas passé comme ça, parce que quand j'ai commencé à récupérer des tracts des trucs comme ça, ceux qui m'intéressais le plus c'était des trucs d'autogestion, finalement des groupes vers lesquels j'ai pas été. Et je me suis retrouvé quand je suis arrivé sur Paris, après mon bas, c'est septembre 2001 tu vois, attentats machin-chose, *twin-towers* tout ça tout ça. Et je me suis retrouvé, j'étais en prépa, en hypokhâgne à Louis-le-Grand, et je me suis retrouvé, je ne sais pas comment, à intégrer un collectif de lycéens de différents lycées du XXème arrondissement, et notamment Hélène Bouchet, et Ravel. Et, Collectif lycéen contre la guerre Impérialiste.
T. Une grande étape franchie d'un coup...
L : En fait ce qui me plaisait c'était le côté discussion, le côté échange, et j'y allais au départ pour apprendre, quand on est sur ce point là politique, ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on a quelle idées ? qu'on à quelle conceptions ? Qu'on pense comment ? Qu'on fait comment ? Qu'on s'organiser comment ? C'était ça en fait !
T. T'essayer de cartographier un peu...
L : Ouais, sauf que y'a des liens d'amitiés qui se sont créés, sauf que, bah un comme à D°, finalement, pour parler de certaines choses, comme je sentais que je connaissais rien, j'ai commencé à lire, j'ai commencé à l'intéresser, à fouiller, bizarrement aux yeux de certains du groupes je suis devenu la spécialiste de *L'impérialisme, qu'est-ce que c'est ?* Et je crois que j'ai eu énormément de jubilation à tracter devant Louis-le-Grand, ce type de, de... ouais. Si tu veux, les gens que je côtoyais c'était tellement atroce, y'avais quand même des royalistes qui étaient en deuil de... y'avais des choses quand même bien lourdes hein ! Ça c'était une bouée d'oxygène extraordinaire, c'était une liberté totale, je pense aussi que ça changeait du discours parental autorisé, ou en tout cas tu vois de ce que mon père transmettait. Et à côté de ça, le fait d'être à Louis-le-Grand, y'avais aussi un schéma familial fort, puisque mon grand-père est passé par là, et à été le camarade de personne comme Césaire, Senghor, donc il y'a ce truc de, j'étais aussi sur ce truc d'être sur les traces d'un passé familial. Du coup, y'a un lien fort avec la négritude, du coup j'ai commencé à creuser plus fort, à m'intéresser à pleins de choses. Et, par tout ce biais là, bim tract, festival charivari à P8, je connaissais pas, j'y suis allé, festival top, un truc un peu de bric et de broc, qui ressemblait à pas grand-chose, les gens méga sympa, politisés à l'extrême-gauche. Et je me suis dit putain c'est cool et la fac elle est cool. Et là prépa ça m'allait pas, quand j'ai préparé le concours de sciences-po Paris, je me suis rendu compte que c'était les même gens que la prépa, et ça m'allait pas je me suis dit c'est pas possible, et y'a eu cette question de, si j'arrête, qu'est ce que je fais après ? Bah je m'inscris à P8 !... EN sciences politiques parce que c'est la seule fac qui propose des sciences politiques à la fac ! Et alors à, ça a été, des années génialissimes en termes d'apprentissage, et je pense que par rapport à l'idée que je me fais des autres personnes que tu interroges, j'ai pas intégré tant de collectifs, ma vie étudiante elle était très militante en cours, hors des cours, et c'était pas structuré de façon aussi formelle qu'un collectif.
T. Une politisation du quotidien, sans organisation derrière pour structure ton engagement.
L : Ouais, ouais, du tout. Et ça c'était cool, et je pense que ça a développé aussi mon côté libertaire. Le de pas être dans ce truc hyper formalisé, où il y a une sorte de ritualisation qui finalement... t'as l'impression qu'il faut monter une structure pour créer des choses, et puis finalement la structure elle va s'imposer à toi et à ce que tu veux faire. Mais après c'est toujours aussi du fait des gens que j'ai côtoyé, aux affinités amicales, ou amoureuses, même si ce sont des catégories aussi que je questionne, mais bon on va rester dans... (rire). Et je me suis retrouvé oui, à côtoyer des gens qui avaient d'autres passés, d'autres legs, notamment j'ai pendant mes trois premières années de fac, un chérie qui lui a été dans pleins de choses, qui a été dans pleins de collectifs, à monter pleins de trucs, de structures différentes, il reprenait des études, quelqu'un qui vivait dans l'appart de ses grands-parents laissé vide, donc il payait pas de loyer, y'avait cette idée de... hors de question de payer un loyer... même si c'est un truc familial. Je bosse sur les marchés, et je vis avec 500 euros par mois, et pas plus et c'est très bien. En fin de marché je récupère de la bouffe et je me nourris comme ça. Quand je fais mes courses, et que je choisis des fruits et des légumes, je ferme pas le sachet, et je rajoute après avoir collé la petite étiquette. Pour moi c'était euh ! Pour moi, j'ai une éducation hyper légaliste ! C'était un espèce de truc de dingue quoi ! Enfin voilà, pleins de trucs comme ça, de petits actes. Et puis l'appart était pas loin de Saint-Nicolas du Chardonnay, et l'été (…) des journées politiques exceptionnelles tu vois ! Et j'ai vécu mes années étudiantes comme un champ d'expérimentations sans cesse renouvelé, même au niveau des profs, de l'enseignement, de nos pratiques de la fac. Ouais c'était, un apprentissage plein d'expériences, pleins de trucs, qui était pour moi pas familière. Et ça m'a aussi conforté dans cette idée que oui je serais jamais président de la république.
T. Ah bon ? (rire)
L : (rire). Et plutôt que j'avais envie d'étudier, d'analyser ce qui fait politique ! Et d'être du coup, bah politologue. J'avais trouvé une belle étiquette. Et du coup plutôt ça en termes de porte d'entrée. Plutôt sur la personne qui observe.
T. Donc ce cheminement, à la fois chaotique et linéaire que tu disais, à la fois par exemple... toi tu te plaçais comment par rapport à l'action par exemple ? Bah voilà cette personne allait jeter... même l'action de manière théorique ou tangible, la position intellectuelle derrière, comment toi tu te plaçais par rapport à ce que tu pouvais faire ?
L : alors c'est sûr que le passage par l'imprégnation intellectuelle, elle a toujours été là. C'est le premier levier. Je me souviens on faisait des soirées on rentrait il était 2-3heures du mat, bah je rentrais je bouquinais quoi. Parce que y'a des trucs j'avais besoin de mûrir. Et j'adorais quand on se posait dans l'herbe avec à côté des étudiants d'autres filières que l'on connaissait pas, et qu'on débattait tu vois. Et tu vois quand j'étais à l'une des cafète de paris 8, et des gens venaient me parler spontanément, ça m'a toujours étonné tu vois, parler d'eux de leur vie, et on finissait toujours par des débats politiques, d'échanges d'idées, de choses très informelles comme ça. Et puis y'a eu aussi de l'action, des manifs, des actions menées, au moment de la

loi, de tout le mouvement contre la loi d'autonomie des universités. Tu vois... on a fait tout un cycle de désobéissance civile dans toute la fac, parce qu'on était en grève. Pour autant il fallait qu'on continu, bah on fait cours autrement, dans un cursus de sciences-politique ça a toute sa place, c'est complètement valable. Essayer de réfléchir à des des marches des rondes, où on se relayait pour qu'il y ait constamment des gens, calqué sur le mouvement des mères sur la place de mai. Tu vois. Hyper-important... ouais, beaucoup beaucoup de manifs, donc des trucs assez classiques en termes de fonctionnement militant. Mais aussi interroger ce répertoire. Il y a eu un moment donné, où en même temps qu'être étudiante, je bossais aussi dans le secrétariat de l'enseignement à distance de P8. Et il y avait des gros blocages de la fac. Avec un pote qui était dans la même situation que moi, qui était étudiant en sciences politiques et était aussi dans ce secrétariat-là. On avait décidé que, ouais on faisait grève, donc qu'on allait pas être payé, mais qu'on allait pas oublier ces gens qui avaient ce mode-là d'études, des gens qui bossaient, pour lesquels l'entrées à la fac étaient pas évidente. On avait décidé à continuer à faire les inscriptions, à faire les dossiers, à aider les gens à faire les dossiers, donc tu vois à prendre ça en charge. Donc tu vois on était entre... on arrivait plus tôt le matin pour prendre en charge ça, pour après être présent sur les ateliers où les AG, les débats mis en place tu vois.
T. Ça c'est des pratiques qui tu vois (je lui parle des occup' et des personnels administratifs qui font toujours ça).
L : Oui tu vois en termes de pratiques y'avait ça. Après tu vois ce sont quand même des actions assez classiques du répertoire militant tu vois. Je suis pas la nana que tu vas trouver dans un Black block tu vois (rire).
Non mais clairement tu vois. J'ai toujours je côté éducatif très légaliste qui par moment sur certains trucs bah bloque. Et à côté de ça j'ai énormément cette capacité de m'engager sur des questions de principes. J'ai été élevé sur, par des principes. Des idées c'est des trucs hyper importants, et ça ne peut exister que si tu essai de les mettre à l'œuvre tu vois. C'est rien. Et ça c'est un truc qui...
Ouais c'est un espèce de carburant tu vois ! Mais j'ai un côté très soc-dem, comme auraient pu dire mes potes du collectif lycéen.
T. Dans le côté légaliste ? Bah aussi je parle aussi en tant qu'étudiant (je parle de ma position de sociologue et de l'embarras vis-à-vis des militant-e-s, et que c'est compliqué d'articuler les deux).(elle parle de l'entretien participant)
Du coup il y'a quand même une filiation entre tout ça. Blablabla. Et tu penses que par rapport à ton entrée à D°, par les travaux la bibliothèque, ça t'as permis de gagner une forme de légitimité ? Outre la position d'observatrice pour, disons t'acculturer au milieu disons, et rencontrer des gens, et leur prouver entre guillemet que t'avais envie de participer que t'avais des choses à apporter.
L : Alors y'a un truc que je t'ai pas précisé dans tout ça. C'est que en fait j'ai passé des années à m'écarter de beaucoup de choses au niveau militantisme. Parce que aventure amoureuse avec un type qui incarnait beaucoup de choses en termes de militantisme, mais qui en fait dans sa relation amoureuse était quelqu'un d'hyper oppressif, d'hyper sexiste,, hyper contrôlant, et j'ai mis énormément de temps à me reconstruire par rapport à ça, et ça été un choc ! Vraiment quelque chose de très saisissant pour moi, parce que de me dire que ce mec était tellement militant, et aussi c'est quelqu'un qui intellectuellement, en termes d'analyse, était très reconnu, ça insensibilisait complètement tout ce que je pouvais vivre au quotidien. Et ouais ça a développé une sorte de méfiance du milieu militant, parce que, en fait, c'était parfois beaucoup plus facile de trainer dans des milieux non-militants. D'entrée de jeu ça n'a pas été justement un truc sécurisant pour toi, mais où finalement, bah auprès certaines personnes tu trouves plus de bienveillance et d'empathie que dans un milieu militant, où on a une belle façade, et l'aura ou la prestance qu'on a, vont masquer des tas de choses et te mettre dans des positions de souffrances... d'oppressions difficiles. J'ai déjà un lien compliqué à ce que je peux communiquer en termes de pensées aux autres, par exemple la manière dont j'écris, bah prrt... c'est incompréhensible j'aime pas voilà... bah là ça a tout fait... « Le féminisme de façade du mec, il a même monté un séminaire sur le genre à H. » : « alors que dans son quotidien, son intimité aux femmes, mais il est tout sauf féministe ! ». Et cette relation m'a clairement détruite. Et je me suis retrouvé à m'éloigner et du champ universitaire, et de ce militantisme-là. J'ai eu une phase de... pas de flottement parce que j'ai fait autre chose, mais ouais D°, ça m'a fait vachement de bien, par rapport aux échanges, par rapport aux propositions de pratiques parce que j'ai eu cette sensation de renouer avec tout ce qui me plaisait quand j'étais à P8. Et c'est pour ça aussi que j'avance doucement, c'est que j'ai étais tellement meurtri, c'est pas un gage de tout va aller bien avec les personnes que tu fréquentes, et donc, je me protège. Et ma façon de me protéger c'est, je prends mon temps !
T. Je lui parle des différents modes d'entrée à D° : O. par 10 portes et qui sélectionne après, M. par deux trois portes, d'autres font tout !
L : Moi j'aurais tendance à vouloir tout faire, à être partout, à vouloir tout faire, vraiment tu vois! Tu prenais la L. pendant les années étudiantes, c'était ça quoi !
T. L'omnimilitante ! (rire)
L : Ouais et je l'aurais même pas vécu comme un omni-militantisme, bah il fait faire sa part quoi, et si j'ai le temps bah je le fait !
T. Tu parler d'autogestion qui est très forte aussi... après du coup, ta stratégie c'est quand même d'avoir une seule entrée "officielle", même s'il y'a pas grand chose d'officiel à D°, mais voilà d'avoir une entrée officielle, et derrière notamment pour les we thématique, d'apporter ton aide, de manière volontaire..
L : C'est plus simple pour moi d'apporter mon aide, et de pas être inscrite sur l'agenda, comme tenant le bar, c'est beaucoup plus facile quoi. Tu vois ce que je veux dire. Et j'ai aussi remarqué que dans des univers qui peuvent se situer dans certaines marges, j'ai aussi tendance moi même à me positionner à la marge. Et même dans des univers militants, je suis souvent à la marge... *et c'est pas toujours volontaire de ma part... j'ai l'impression.* Je finis, c'est souvent un lieu que j'occupe en forme de marge...
T. Que tu hantes ! (rire)
L : (rire), je sais pas je sais pas ! Mais, ouais.
T. De façon pas volontaire ? On t'y place ?
L : Non non, je crois pas. Y'a quand même un côté où j'aime bien une certaine forme de liberté qui fait que, y'a certains trucs, y'a trop de groupe parfois, trop de groupes où j'ai l'impression qu'il y' a trop de pensée unique tu vois, et j'ai un esprit critique, de contradiction, de bah en fait non, je vais pas aller dans ce sens là, je vais pas aller tout à fait exactement là.
T. Ouais ouais, dans le sens par exemple de soutenir, mais pas forcément de... tu veux dire dans le processus de décision du lieu aussi ?
L : Bah euh, ça va être, plusieurs trucs mais d'un autre côté me dire, ben non parce que là je veux pas être au cœur de ce truc là. L'université de printemps de D°, ça m'intéresse de voir comment le truc fonctionne, mais pour autant j'étais pas au cœur de, bah de ce qui a été posé, acté, de la façon dont le truc se monte, parce que... c'est comme si y'avait une sorte de forme de, d'énergie qui veut tout rassembler, tout unir, et y'a toujours à moment donné où je sais pas... ça me convient pas. Et je saurais pas trop te dire effectivement vraiment pourquoi.
T. une forme de suspicion de l'uniformité ?
L : Je sais pas si c'est une suspicion... Ça me va pas... Je suis pas sûr qu'elle soit réellement pensée en fait. C'est après coup que je me dis, tiens t'es pas, vraiment, collé au groupe quoi. T'étais un petit eu en dehors. C'est pas, ouais c'est pas conscientisé, c'est pas un truc de, oulala attention systématiquement j'ai une sorte de mise en doute, de mise à distance, d'interrogation de truc. Non c'est pas ce degré là de conscience, du tout.
T. C'est assez parlant. J'y pense pendant que tu le dis. Tu te place en position d'observatrice, toujours présente mais jamais complètement au centre, et j'y pense, ça ressemble pas mal, très théoriquement à la position de D°. Qui est à la fois un univers très ambivalent. Qui est à la fois un univers militant, qui essai d'affirmer des positions politiques très fermes. Mais qui est ouvert sur des univers profane entre guillemets...
L : Ouais ouais, ouais ouais... D° c'est moi (rire).
T. Souvent j'aime bien aborder la question du travail notamment par l'angle du bar, ou la question du travail de prise de décision... Si tu vois d'autres usages de D°.
L : Alors, le bar c'est un truc vachement chouette, tu vois, parce que, pour finance une partie de mes études, je me suis retrouvé à bosser dans la restauration alors que je m'en sentais pas du tout capable. Enfin moi tu me sors des livres, c'est un peu la panique à bord hein, moi je suis un petit rat de bibliothèque, avant toute chose. Donc ce truc vachement pratique, là, et tout. Et enf ait, j'ai *adoré bosser dans la restauration.* Je me suis éclaté. Avoir des services où tu bosses comme une tarée, tu te fais défoncer c'était génial, les services où t'as rien, c'est tout mou, t'as personne, en fait c'était

quant même aussi cool, le temps que tu partages avec les gens qui bossent avec toi. Et ouais j'ai retrouvé ce service là, ce lien aux autres, ce service aux autres. Même si, à D°, y'a pas ce... C'est à dire que j'ai eu la chance de bosser dans un resto, où ce qu'on faisait, faisait plaisir aux gens. Clairement. Tu vois c'était cool ! Et à D° j'ai retrouvé ce truc là, quand t'es, quand tu tiens le bar, bah tu sers les gens, t'es là pou leur faire plaisir, t'es là pour partager un moment avec eux, pour pouvoir discuter avec eux, pouvoir les mettre à l'aise. Et ça c'est un truc, *j'aime.* J'aime les liens humains, je kiffe quoi.
T. ouais t'es pas là pour les arnaquer comme dans pas mal d'établissements.
L : Ouais. Et le fait que ce soit uniquement centré sur ce rapport à l'humain, ça me convient vachement, c'est hyper plaisant quoi. Tout ce qui, que j'ai pu apprécier dans mon passage dans la restauration, je l'ai retrouvé là, et ça c'était vachement satisfaisant.
T. Donc du coup vraiment tu vois un pont, une redécouverte du métier de la restauration ?
L : Alors, ouais, parce que régulièrement je me suis posé la question de savoir si j'allais pas retourner dans la restauration, par rapport à l'expérience que j'en ai eu. Tout en ayant conscience que tu peux tomber dans des tas de lieux où tu vis pas du tout ce que j'ai vécu, et où c'est plutôt un calvaire, c'est plutôt le travail au sens de *tripalium*, de torture.
T. Tu vois je fais bien demander par rapport à la restauration, du fait de mon engagement, et de mes positions théoriques de maintenant, je bannis un peu ce milieu-là, et du fait j'ai un peu plus de mal à D° à tenir le, bar, à faire la part des choses, j'ai un peu plus de mal quand je suis derrière un bar à le voir comme autre chose qu'un bar quoi... dans un lieu autogéré... en fait j'ai l'impression de travailler derrière quoi ! J'ai des réflexes qui reviennent...
L : Oui à ce sujet, un jour y'avait pas de monde et tout, et je t'ai vu vider toutes les étagères, laver pour qu'il y ait plus de poussière et tout, et j'étais là, j'étais en train de dire, “ouais c'est vrai que parfois on fait ça et tout”, moi ça m'a rappeler des trucs, et j'ai, les autres tu les voient pas faire ça lorsqu'il y'a un petit temps creux...
T. Oui parce qu'il y'a personne aussi qui t'oblige à le faire, y'a pas de caméras qui te... ouais, j'ai trouvé ce rapport au bar très ambivalent, c'est pour ça que je pose la question de comment les gens le voit, le vive. Toi tu l'as tenu combien de fois le bar ?
L ; Bah très peu, très très peu, en fait la réelle première fois, non je l'ai tenu pour les permanences de la bibliothèque, et puis le week-end antispé, en fait.
T. Et puis la fois où l'on est arrivé nous, en octobre là, quand on est arrivé nous.
L : oui, enfin je tenais pas vraiment le bar, je l'aidais parce qu'elle était inscrite mais après...
Par contre, le truc qui me pose problème c'est le côté ouvrir la caisse, fermer la caisse, parce qu'en restauration quand j'ai eu à gérer la salle, avoir ce type de responsabilité etc. et c'est un truc que j'aime pas quoi. Quand tu recompte la caisse machin, ça ce truc là, c'est pas, tu vois j'aime pas quoi.
T. Genre faire les fermetures et tout ça ?
L : Non ça ça va, mais c'est le truc de fermer la caisse. Ben là on en est avec de l'argent, là, prrt. Faire cet effort-là de compter et tout, ça m'intéresse pas du tout, j'ai un espèce de truc de, toute façon j'aime pas les nombres j'aime pas les chiffres. Parce que c'est une façon de... c'est un peu ma stratégie d'évitement, cette présence du financier, du monétaire, elle me pose problème.
T. Dans le sens où il faudrait trouver des moyens... alternatifs ? ou...
L : Quels seraient-ils, ces moyens alternatifs ?
T. Parce que là c'est la raison sociale du lieu quoi. Ce qui lui permet d'être un lieu fonctionnel.
L : Mais je pense que j'ai du mal à être, ouais les flux financiers...
T. C'est pour ça que les modes d'investissements au bar sont peut-être compensés par le fait qu'on accueille tout le monde, qu'on ne vire personne manu-militari comme on pourrait le faire dans les bars classiques... y'a quand même un rapport différents, on les voit pas comme des clients.
Est-ce que tu les voit comme des clients d'ailleurs ?
L : Non non. Je les perçoit pas comme des clients. Après j'aime pas le terme *usagers*..., mais... y'a quand même quelque chose qui pour moi est... un peu bancale. Déjà parce que ce bar ça structure l'espace quoi. Y'a ceux qui sont derrière, et ceux qui sont devant, y'a quand même une sorte de frontière. Après j'aime le tenir. J'aime faire la vaisselle, sur le temps des banquets, je laisse pas ma place en plus, je verbalise ! (rire). J'occupe la place ! Y'a des trucs aussi du coup, dans l'échange verbal avec les gens, j'ai un peu l'impression de recevoir les gens chez moi, un peu. Voilà. Mais c'est pas chez moi non plus, parce que les gens quand ils viennent chez moi, bah ils paient pas non plus quoi ! Tu vois. Y'a toujours à un moment donné ou, tiens, t'as envie de te servir, bah tu vas te servir. Alors que la c'est pas comme ça.
T. Ce serait pas complètement aberrant que quelqu'un passe derrière le bar, mais bon...
L : Y'a quelque chose un peu bancale. C'est à dire que, y'a un plaisir lié au contacts, relations, temps de paroles, échanges, mais après y'a d'autres trucs qui sont... qui me font un drôle d'effets sans que je me dois vraiment penché dessus, bah pour le penser quoi, pour le problématiser.
T. On est là pour ça (rire). Bah le bar, j'ai remarqué d'ailleurs, quand j'ai relu le papier de l'accueil formation, on le présente pas comme un travail, on va plutôt le présenter comme une manière d'intégrer un groupe politique, c'est quasiment dit texto je sais plus exactement ce qui est dit mais c'est en gros, “venaient tenir le bar, pour vous faire des relations dans le lieu, comprendre un petit peu le lieu et ses positionnements politiques, et vous organiser quoi”.
L : Alors que tenir le bar c'est être présent pour que ce lieu vive, et c'est comme ça qu'on rentre de la thune, et qu'on paye le loyer et tout ça. Et c'est montrer que vous faites appartenance à ce collectif, et appartenir à ce collectif c'est faire sa part, et faire sa part c'est tenir le bar.
T. Donc il est quand même assez central. Parce que par exemple, je sais qu'il y'a des modes d'entrées différents, si on reprend le nôtre avec O° et M°, bon certes on a été nulle part la première semaine parce que ça nous intriguaient, mais on été arrivé avec l'idée du we tu vois. Et, je pense que du coup, par rapport à toi qui disait être arrivé seule, on avait pas, c'est quand même une situation un peu différente pour nous. On arrive en groupe et on peut se reposer sur les autres personnes, et on a eu l'impression d'être assez légitime le fait d'arriver en groupe. Après c'est une impression de retours un petit peu informels que les autres ont pu nous donner avec par exemple des signaux, des paroles, de l'intérêt à ce qu'on voulait faire aussi. Je sais pas si tu l'a ressenti comme ça ?
L : Bah, pour moi la légitimité elle vient du fait que vous arriviez en groupe, avec des propositions à faire. Pas juste ouhouh !, on est là quoi. Non non avec une implication, avec une envie de faire des choses, de, ouais, prendre le truc à bras le corps quoi.
T. Et toi est-ce que tu l'as senti par exemple ce, cette demande des gens, des permanents de D° qui étaient déjà là, de pousser à en faire plus, ou ça a jamais été requestionné le fait que tu sois dans une seule commission, c'est pas une chose qui...
L : Non, ça a pas été requestionné le fait que je sois dans une seule commission, par contre, j'ai senti ce... le fait qu'on me poussait à... entre guillemets “m'affirmer” dans ce lieu. C'est à dire oser prendre part. “Bon bah, ça fait un certain temps que t'es là, tu, pourrais venir pour faire l'accueil formation”. Y'a ce truc de “bah, maintenant t'as l'habitude du bar”, ce qui fait que la dernière fois que j'ai interpelé S. sur une question, elle était là, “mais comment ça t'as pas l'habitude”, bah non concrètement le nombre de fois où j'ai tenu le bar, par rapport à des tas de gens, prrt, ça fait peu quoi ! Et, et d'un autre côté, je crois que je cultive un certain dilettantisme, un côté dilettante, très bobo quoi, très bobo quoi (rire). Parce que, ouais les espaces ouverts pour ça, bah je m'y insère pas encore complètement tu vois.
Là, la situation qui a émergée samedi, elle me pousse à conforter ma légitimité quoi tu vois.
T. En prenant position ?
L : Ouais en prenant position, en me disant finalement ça fait assez longtemps que je suis là, je participe, je fais quand même des choses, du coup oui, ma parole à tout à fait sa place. Et ma façon de concevoir le truc, à totalement, ma façon de concevoir ce type de situation, les réponses à ce types de situations, à totalement sa place. Et je ne veux pas céder cette place là !
Alors que tu vois, ça serait pas survenu, je crois que j'aurais été une sorte d'algue flottante encore pour longtemps.
(rires)...

Y'a un côté comme ça... Non c'est un peu faux, parce que je m'occupe comme ça de quoi organiser le we tu vois, autour de la folie. Et ça aussi tu vois c'est un truc là où je sors de ma zone de confort hein... c'est un peu mon *inaudible* d'organiser ça quoi.
T. C'est un peu le truc de prendre les raines.
L : Ouais, c'est un truc qui est lié à mon temps universitaire, mais qui est par ailleurs sur quelque chose que je maîtrise pas que je connais pas, et où je me présente et je m'affirme en tant que non-spécialiste, et j'estime que c'est important qu'il y ait des gens non-spécialiste, pour ce temps là, ouais. Si on voit les choses de façons progressives, oui c'est une étape.
T. Par la prise de mandats quoi, de tâches...
L : Ouais...
T. Alors du coup, j'aimerais aborder trois autres gros bouts, je sais pas si t'as le temps...
(…)
Là on rentre dans les rapports sociaux qui se jouent à l'intérieur de D°, du point de vue du travail. Notamment pour un exemple, la division sexuelle des tâches. Ton ressenti là-dessus ? Pas forcément en fonction de D°, mais pas forcément qu'est ce que le lieu, c'est pas le truc, mais vraiment comme le travail, qu'est ce qu'il s'y passe, le travail de prise de décision, travail intellectuel, mal nommé comme ça mais... Comment on s'organise pour prendre des décisions là-dedans.
L : Y'a un truc tout bête qui me vient à l'esprit, c'est, tu sais le ménage mensuel. Premier ménage auquel j'ai participé, on était, quand même plus de nanas que de mecs je crois. Y'avais (4 femmes), (1 à 2 hommes) ; ouais j'ai l'impression qu'on était surtout des nanas, le truc était fait un peu à fond, hyper-motivé, un peu à fond, on traque le moindre truc qui peut être fait à fond.
T. La foi où vous aviez fait les vitres à l'extérieur et tout ?
L : Ouais il me semble...
T. J'étais là moi ?!
L: Cette fois où il y avait le grand frigo atroce à nettoyer que O. était en train de nettoyer ? T'étais là ? Okay je t'ai oublié, je me disais bien qu'il y avait plus de mecs que ça. Enfin j'avais la sensation qu'au moment où, la date était calée, qu'il y avait pas que les nanas qui s'étaient positionnées, y'avait vraiment un élan collectif. Ça c'était le premier ménage, et je me suis dit c'est cool de la façon dont le truc est amené. Après dans les faits, je m'étais posé la question, est-ce que c'est pas parce que c'est les nanas qui poussent un peu à regarder les recoins, que les recoins soient nettoyés. Le deuxième ménage auquel j'ai participé, c'était en février, il devait y avoir tout plein de monde, majoritairement des mecs ! Puisque, A. T. E. B. c'étaient positionnés. Moi 'javais dit que j'étais aussi dispo, ça tombait pendant les vacances. Et à l'arrivée, nous n'étions que A. B. et moi. Et je peux te dire que, le ménage n'a pas été fait à fond. Et que j'ai eu l'impression de passer pour l'emmerdeuse de service ! Qui à moment donné j'ai fait, je vais arrêter de faire des remarques, ça me saoule. Puis après les mecs à un moment donné ont envi de se poser, et puis faire d'autres trucs. Et puis, j'avais pas envi d'être en frontal par rapport à ça.
T. La première fois, justement la première discussion qu'on avait eu, le fameux grand grand ménage, j'avais noté des trucs là-dessus, y'avais les nanas qui s'étaient positionnées d'abord, et les mecs qui s'étaient positionnés ensuite, en disant, "je viendrai après mon taf, – c'était par exemple mon cas –, je viendrai si j'ai le temps, je viendrai filer un coup de main. Et au final y'avait, une parité à peu près, mais on s'était vraiment rendu compte avec M. que les modes d'entrées dans le truc, étaient sur le mode d'évidence pour les nanas, et sur le mode de, ooh, occasionnel, où si j'arrive à dégager un peu de temps pour les mecs. C'était pour ça que je voulais avoir ton point de vue là-dessus, si tu l'avais aussi remarqué... ?
L : Et tu sens que, enfin moi j'ai l'impression que, y'a un certain nombres de mecs qui s'y collent parce que, bah ça fait partie un peu des attentes quand on veut dore qu'on essai de lutter contre le sexisme, qu'on essai de lutter contre cette forme d'inégalité genrée, qui structure la société, d'un autre côté, si on peut trouver des moyens d'éviter, de contourner, bah on le fait quoi !
T : est-ce que... hypothèse hein. On avait discuté pour la commission compta de faire quelque chose, d'obligatoire ua moins une fois, est-ce que ça fait partie des tâches qui selon toi, seraient susceptible de passer à une forme d'obligation, de rotation imposée, du fait qu'elle sont plus dévaluée que certaines tâches plus prestigieuses, comme la communication, l'organisation de concerts ? Quelle distribution des tâches ? Est-ce qu'on leur accorde toutes la même valeur ? Est-ce que le fait que l'on si dise en autogestion, on lisse tout, tout à la même valeur, mais du coup nie t-on le rapport social derrière qui s'y joue ?... question hyper large (rire).
L : Alors, (rire).
T. Est-ce que tu vois vraiment la nécessité de les traiter de manière différenciée ses tâches, du fait que...
L : Excellente question. Oui. L'idée de rotation elle interpelle énormément... ouais. Très très bonne question. Y'a à la fois ce truc de dire ouais, ça serait pas mal qu'il y ait une sorte de formation un peu obligatoire de oui, se coltiner le truc, oui d'avoir le nez plongé dedans et de le faire. Après, mettre sur le même plan que le reste, peut-être qu'en le mettant sur le même plan que le reste, c'est peu être un moyen de dire, ça doit devenir une tâches comme une autre... on décide de le mettre sur le même plan que le reste et de l'insérer dans les tâches que tout le monde doit devoir faire, et qu'on va tourner, et va y avoir une vraie rotation entre nous et tout le monde va y passer. On le fait parce que, on sait que cette tâche là sinon elle est déconsidérée et laissée aux nanas qui s'investissent dans le lieu, qui traversent le lieu.
T. mmh, dans le sens on est pas dupe quoi.
L : Ouais ouais. Après je m'interroge vachement sur le fonctionnement de la réelle mise en place tu vois de quelque chose avec une rotation, tu vois de... Bah regarde la rotation pour le téléphone d'astreinte, ce genre de choses, c'est un volontariat, où c'est un peu toujours les mêmes prénoms qui reviennent, tu vois. Et je pense que ça va être la même chose pour ça aussi. En fait, ça atteindra pas son objectif, complètement.
T. D'où peut-être l'intérêt d' imposer une...
L : Ouais mais même imposer cette rotation, c'est, tu vois, est-ce que ça fonctionnerait, est-ce que...
T. d'imposer un débat dessus ? Je sais pas je... De le poser comme quelque chose de central par exemple, à l'ordre du jour.
L : Ouais, ça effectivement je pense qu'il faut que ça soit, remis en avant, et tu vois la façon dont par exemple le ménage mensuel ayant été remis en avant, je me souviens de Cannelle disant, « ouais et puis il est hors de question que ça soit que les nanas quoi, les mecs faut s'y mettre quoi ! »
T. Et puis comme tu disais faire tout le, on avait aussi remarqué, il y'a une manière de faire le ménage spectaculaire, passer la serpillière, nettoyer le bar, et, comme tu disais, aller chercher le caca sous le frigo, ou en haut du frigo, dans dans endroits... faut une formation ménage ? Comme une formation compta (rire) ?
L : Ouais mais ouais, mais je pense que ça ça serait un truc hyper intéressant de dire, bah voilà, y'a une semaine formation de D°, et on fait des ateliers, comme une sorte d'atelier, formation-compta, l'atelier formation-ménage, et voilà !Ça je trouve ça pas du tout déconnant !
T. Faudrait peut-être permettre aux gens, que malgré le positionnement politique de D° radical, elle est aussi un lieu où se joue des rapports sociaux de domination. C'est peut-être pas clair pour tout le monde.
L : Ça je pense que c'est pas clair pour tout le monde, c'est pas du tout visible, c'est pas du tout...
T. Pour le partage des tâches, je m'en rappelle, je prends des exemples du coup pour que tu vois à peu près où je veux en venir. C'était C. (et les appliques), j'ai regardé sur internet pour des appliques, pour embellir le lieu, pour avoir plus de lumière, pour qu'on y voit quoi ! Et elle disait, je les choisi, et au moment de les acheter, j'ai pas osé. Et parce que je veux parler en nom du collectif. Et du coup quand elle disait ça moi, je m'étais posé la question, disant, elle le fait de manière individuelle, parce qu'elle prend cette charge mentale de la faire, alors qu'un mec tu vois ne l'aurait pas fait, mais quand on arrive à la décision de payer, elle demande son avis au collectif. Est-ce que c'est pas un peu le même processus qui se joue avec le ménage ?...
L : Bah oui je pense que ça traverse des tas de choses au sein de D°, j'ai pas été sufi..., enfin j'ai pas été à aucun temps de préparation tu vois des banquets... mais j'aimerais bien savoir ce qu'il est est. TU vois, cette fameuse comm' cuisine, qu'elle est la proportion des personnes investies, mais j'ai pas l'impression qu'il y ait des masses de mecs qui prennent ça en charge ? Que ce soit sur l'élaboration des menus, le fait d'aller chercher la

nourriture, je sais pas du tout ce qu'il en est, et je me demande comment ça fonctionne ?!
T. Bah du coup il y a des commissions où t'as pas forcément idée de ce qu'il se passe en interne.
L : Bah après moi aussi je reproduit des trucs, un soir où je tenais le bar, avec A. et Ludo., la poignée de la porte coulissante des WC étaient bloquée, on pouvait plus fermer la porte coulissante des WC, *j'ai complètement* refourgué la tâche à A., j'étais très contente de pas avoir à dévisser le truc, bidouiller, surtout quand je l'ai vu après utiliser le marteau pour essayer de renfoncer le truc. Moi un marteau il a une attirance totale pour mes doigts, et jamais pour les clous (rire). Alors que je sus pas né avec un aimant sur les doigt (rire). Mais j'étais très contente d'être dans cette reproduction genrée du truc. Et j'étais en train de me dire, c'est nul parce qu'en soit je suis tout à fait capable de dévisser, je sais le faire, chez moi je le fait quoi, mais je trouve ça plus cool de servir une bière que de faire ça.
T. De la même manière que les mecs qui font le ménage avec toi, même s'ils savent le faire théoriquement, ils vont me laisser les petits trucs pénibles, les petits recoins, ou vont me dire, "ah mais t'es rendu qu'à là ?" (rire). Nous on a fini, on a fait toute les salles etc. le sol naninana... Puis tu lève les yeux et tu vois les plafonds...
T. Et du coup en prenant une vue un petit peu, un peu de perspective là-dessus, par rapport à toute les tâches qui sont distribuées donc en commissions, comment on se réparti un peu tout ça ? Toujours dans la question de la division sexuelle du travail. Comment tu le vois en fonction des commissions, quoi, de manière un petit peu plus générale, sur le lieu ?
L : En fait... ce qui est problématique pour moi avec ce lieu, c'est que t'as pas de vision très fine de ce que font les différentes commissions, et de qui est inséré dans les différentes commissions. Parce que la vision que j'en ait, c'est les AG, et lors des AG, t'as une ou deux personnes de chaque commissions, et t'as pas l'ensemble des gens de chaque commissions, et tu prends pas conscience, et donc tu prends pas conscience de la façon dont le genre va traverser, tu vois, ces commissions. Et du coup, je trouve aussi que ça biaise le regard, et l'analyse que l'on peut faire, par exemple du temps de parole, lors de l'AG. De la façon dont ces paroles circulent, pour donner son avis, pour établir des décisions, pour l'instant j'ai l'impression de ne pas connaître suffisamment, pour pouvoir me prononcer et me dire, "non mais là on est dans une reproduction d'un sexisme ordinaire en fait...", je, ça j'arrive pas à le savoir. Ou si y'a vraiment, par moment, des efforts, avec une volonté de déconstruire, de, parce que j'ai quand même l'impression que sur la prise de parole en AG, qu'il y'a régulièrement ces volontés de laisser le temps de parole aux nanas, même si parfait ça rape, ça fonctionne pas, notamment je repense à une fois ou Cannelle a été interrompue par A. à plusieurs reprises, et a dû lui rentrer dedans en lui disant, "c'est hyper désagréable ce que tu fais, c'est insupportable, je parle, je finis de parler " ! J'ai quand même l'impression que ouais, y'a ce truc là. Y'a ce truc là au sein de la CB, je me sens pas plus importante que d'autres, et j'ai l'impression que régulièrement, on me laissait plus de place, on allait se rallier à ce que je proposait..., parce que je suis là très régulièrement, et que je suis l'une des nanas là très régulièrement.
T. T'es une référente de cette comm' là.
L : Bah tu vois le choix d'ouvrir la permanence le mercredi, troisième mercredi du mois, c'était parce qu' c'était le plus pratique pour moi en termes de disponibilité. Et ; tout le monde étaient là, bah non on va pas prendre sur moi parce que je suis pas indispensable, et moi aussi j'ai tenu ces propos, et pour autant on a statué, et à un moment donné où il y'avait plus de mecs que de nanas, bah okay, ça arrange pas, mais voilà.
T. Et du coup, tu disais, y'a quand même une troisième voie. Est-ce que tu penses qu'il serait légitime de remettre en question le fonctionnement en commissions ? Est-ce que c'est un sujet en fait ?
L : À pour moi le fonctionnement en commission c'est un sujet, il est interrogé. Il l'est déjà interrogé. Pour moi j'aimerais qu'il soit interrogé dans le lieu.
T. Fonctionner différemment ? Les Abolir ? Les rendre transparentes ?
L : ouais ouais, je trouve ça vachement bien que tu vois tu atomises les choses, parce que je pense que quand t'as un échelon hyper local ça fonctionne mieux, t'es plus proche du truc. Mais, le gros défaut, c'est que pour moi y'a un manque de, enfin, comme les choses elles sont pas visibles, dès qu'il y'a un truc qui est pas visible, olalala, il se joue des choses qui doivent pas être très belles quoi ! (…)
T. Et il y'a des choses qui sont invisibles aussi par exemple sur une autre logique. Par exemple sur la commission compta, c'est le meilleur exemple de choses que les gens ont pas envi de voir, parce qu'en les voyant trop, ça impliquerait, une implication justement ! Ou au moins un intérêt...
L : Mais tu vois est-ce qu'il n'y a pas justement, je compte, mais j'aimerais bien trouver, me dégager du temps, pour entrer dans cette comm' là. Et à côté de ça, j'ai la sensation depuis le début, que la comm'comm', avec le fonctionnement des colocs, c'est là où les choses de décident. Que le lieu de pouvoir, il est là !
T. Donc en gros, oui ça serait pas idiot d'abolir les commissions, parce qu'on abolirait une forme de pouvoir...
L : … ou ou qu'il y est une rotation des gens entre commissions. Qu'on détache quelqu'un, j'sais pas, qu'on envoi quelqu'un de la comm' compta, elle ira dans la comm' comm', et à titre, pas forcément d'observateur, mais voilà je sais pas, ouais. Peut-être une sorte de rotation de gens qui visitent, en stage (rire). Tu vois ce truc là.
T. Est-ce que par exemple la volonté en ce moment de constituer des groupes de travail, et de laisser la main de manière thématique sur des gros we, ça participerait de ça, de prendre des mandats effectivement plus intéressant ?
L : Bah je trouve hyper intéressant ce mode de fonctionnement thématique, où tu regroupe des gens qui sont dans différentes commissions, qui sont dans des collectifs autres, qui proposent à des gens autres, de venir, ça je trouve ça très vivifiant justement. Et ça me semble être une stratégie possible pour essayer de déjouer une façon d'ankyloser les choses, et de permettre à certain certaines d'avoir une sorte de main-mise par le biais de cette influence, du fonctionnement de l'influence, c'est un pouvoir qui est moins visible, moins perceptible, mais qui est réel.
T. Et qui est l'inverse du spectaculaire en fait. Qui se passe quand y'a pas d'évènements.
Rotation de commissions, tu vois, on arrive à avoir des propositions (rire).
L : Ça y est !!! on est dans les propositions.
T. Mais là on retrouve ce problème, de différences de prestiges entre les tâches, de la même manière que le ménage vs la promotion de concert, enfin à la commission programmation a plus de prestige que la commission travaux... peu-être pas travaux, c'est pas un bon exemple, mais compta !
L : Compta !
T. La mal aimée, mais je dis ça parce que justement, j'étais à Montréal l'an dernière, et y'avait un groupe féministe qui avait monté un resto en autogestion, et qui elles en fait publiaient, et communiquaient sur ça, et ça s'appelait leurs textes, des trucs comme, et leur axe d'entrée dans l'autogestion, elles, c'étaient, vraiment essayer qu'un coup de balai est autant d'importance que de rentrer des fichiers dans Excel, ou qu'organiser, faire la compta, compter la caisse. Donc ouais voilà c'était clairement un levier, l'objet de l'autogestion en fait. Et moi j'ai le sentiment, après, on en revient un peu à ce que tu disais, – je suis un mec je redis ce que tu dis hein – (rire), que c'est pas tellement le cas à D°, qu'on le prend plus sur un mode d'horizontalité des tâches, et comme tu disais d'atomisation, mais pas forcément par ce biais de, revaloriser les tâches dévalorisée.
L : Non mais je suis d'accord, y'a pas cette volonté de revaloriser les tâches dévalorisées. Y'a plutôt ce truc de dire, on pose tout comme ça, et tout le monde, n'importe qui peut aller machin, et puis on essai de faire en sorte qu'il y ait un peu de mecs un peu de nanas un peu partout, tu vois à la comm' travaux, les nanas puissent aussi décider, faire des tas de choses, S. elle se met aussi en avant comme ça en étant à fond dedans, elle se construit... publiquement, de cette façon là.
T. Par une sorte d'omniprésence.
Et du coup le pont est tout trouvé. Est-ce que y'a pas, le travail à faire ne serait pas justement sur le travail de prise de décision. On pourrait revenir sur l'AG, ou des moments... des moments où 'lon peut mettre ces problèmes à l'agenda quoi.
L : Je trouve de toute façon le fonctionnement de l'AG, étonnant. Je continue à m'interroger quoi, de comment elle fonctionne réellement cette AG. Parce que, les toutes premières AG que j'ai pu faire, où il y avait un tour de paroles où tout le monde parlait, où chaque truc était énoncé. Tout le monde parlait, du coup ça faisait, la première AG que j'ai faite, j'en suis sorti hyper tard, lessivé, puis avec la sensation de plus avoir de salive. Mais en me disant, baaah, à chaque truc, c'était tour de table. Et tu pouvais dire, "bah j'ai rien à dire", mais c'est vrai qu'on s'attendait à ce que tu ais des

choses à dire. Et là c'est plus, cette idée de, il faut qu'on soit efficace, on commence à préparer le truc en amont, on cadre machin-chose, donc la parole elle est déjà tu vois, hein ! Et comme ça, ça dure pas trois heures, et on met des choses en place, et tu vois c'est un *autre fonctionnement.*
T. Okay, ouais donc il y'a vraiment eu un travail là-dessus quoi déjà.
L : Et certes elles duraient hyper longtemps ces AG où tout le monde prenaient la parole, mais je trouve que c'était, enfin je trouve ça très intéressant, même si c'est un peu le défaut que l'on donne aux AG, quand on offre, on fait circuler absolument la parole. Bah ça t'institue comme parti prenante du truc quoi. D'entrée de jeu ouais. Bah du collectif, du lieu, des décisions à prendre. Et que t'ai quelque chose à dire, ou que t'ai l'impression que tu n'a rien à dire, juste le fait que tu verbalise, "je n'ai rien à ajouter, ou je ne vois pas ce que je peux dire" t'as ta place quoi !
T. Et, comment s'est prit cette décision ?
L : Aucune idée !... j'ai l'impression que c'est la comm' vie collective, qui s'est rendu compte que ça marchait pas très bien, à savoir, pour moi c'est S. T., puis, y'a eu ce truc de on en a marre, ça fini hyper tard. Et oui c'est fatiguant, d'autant plus qu'il n'y avait pas cette idée d'amener à manger, et manger. Quand t'arrive à 18h30, et que ça se termine hyper tard, et que tu n'as fait que parler, ou qu'on a parler et qu'on a rien acter, et que c'est tout les mois comme ça. J'imagine oui que t'as une lassitude et que t'as envi de transformer le truc, de transformer cette structure d'AG en un temps qui va avoir des conséquences efficaces...
T. Passer d'une forme d'AG délibérative, à une forme d'AG décisionnaire et...
L : Ouais, ouais, et l'idée ça a été de, au sein de la comm' qui s'occupe de ce type de proposition, de faire un proposition, de tester, de proposer un cadre, pour que ça fonctionne selon ce cadre là.
T. Mais ça ça a pas été proposé formellement en AG pour le coup ? La mise en abîme.
L : Bah, il me semble qu'il y a eu un temps d'AG pour se dire, voilà, est-ce qu'on y réfléchi etc., les gens ont dit oui oui oui, sur le côté c'est-vrai-qu'on-termine-tard, et puis après le format a été adopté, et tout comme là le format avec ce cadre, est-ce qu'il a été vôté en AG ? J'ai pas l'impression. Il a été simplement proposé, on a été... mais y'a pas eu tu vois...
T. J'ignorais. Du coup, ça a eu une influence sur la prise de décision, sur la qualité des décisions ? Ou est-ce qu'avant on prenait pas du tout de décisions ? C'était pas le but ?
L : Ça je ne sais pas. Si y'a quand même eu des décisions prises, mais j'ai un peu l'impression qu'il y a quand même cette idée que la façon de faire de maintenant, permet beaucoup plus de choses, rend plus efficaces, et du coup c'est pour ça qu'il y a maintenant des tas de we thématiques, qu'on laisse les commissions travailler dans leur coins, les gens se structurer entre eux, pour proposer des choses, et qu'il y ait du résultat. Est-ce que, en fait, cette façon de procéder en AG, n'est pas arrivée à un moment où il y avait des énergies qui arrivaient, et qui amenaient ça ? *Donc, enfin tu vois, peut-être que sans ce mode de fonctionnement en AG, il y aurait eu quand même l'émergence de tous ces modes de fonctionnement là, parce que le fait d'avoir des gens qui arrivent, ça moi je me pose vraiment la question*. Entendu comme, "vous voyez, ces plus efficaces", bah ouais mais ça correspond aussi à un moment où il y a eu un renouvellement, un apport d'énergie, de gens ayant des dynamiques a apporter, à mêler à D°.
T. Et ça c'était quand ?
L : Ma toute première AG, c'était juillet, il me semble que celle de septembre ça a été la même chose, et ça a changé, ouais le tournant ça a été octobre novembre un truc comme ça.
T. C'est vrai que j'avais le sentiment que, malgré le fait que je pense une AG comme délibérative, et qu'il faut pas forcément acter une décision, mais je la voyais pas au début comme quelque chose où l'on peut juste discuter à D°. On me l'avait présenté comme une AG décisionnaire, où il fallait prendre de décisions. Oui au départ c'était présenté, moi les premières que j'ai fait c'était présenté comme ça oui, mais c'était surtout un temps de paroles où d'un seul coup on agrège tout le monde. Où tout les gens qui sont par ailleurs dans leur petit coin, on sait pas trop ce qu'ils font etc., bah on vient tous et on échanges sur ce qu'on fait, nos propos, nos idées, et par la suite on prend des décisions.
T. Nous quand on est arrivé à D°, d'emblée on pensait qu'il y aurait un tour de parole. Par ce qu'en fait dans les milieux où l'on militait juste avant, c'était quelque chose qui était complètement logique.
L : Mes premières AG c'était ça ouais
T. Tour de parole, une liste, et donc c'est récent en fait que ça existe plus ça.
L : Et moi je l'ai perçu comme un truc, en fait on fixe un cadre pour permettre à des personnes qui habituellement prennent pas la parole, de les outiller pour qu'elle s'en emparent. Sauf qu'en présentant ce cadre, tu musèles aussi des choses. Tu sélectionnes. Parce que le cadre est pas créé par les personnes qui...
T. Le cadre il est créé par des personnes autorisées déjà à prendre la parole. Mais du coup c'est un peu la même question, on y revient encore, sur le ménage. Est-ce qu'on valorise un espace où 'lon va valoriser la parole des gens qui sont plus opprimés ou pas ? Ce qui n'est pas tellement le cas. Enfin tu vois l'exemple de Cannelle., c'est elle qui « remis de l'ordre » dans cet ordre qui s'imposait à elle, parce qu'elle a eu le courage ou la volonté politique de s'affirmer, et de dire quelque chose, mais elle l'aurait pas dit, peut-être que personne l'aurait dit. On a vraiment la dichotomie efficacité, vs délibération.
Comme quoi l'ancienneté c'est pas des choses anodines, ça crée des aveuglements.
L : Oui... mais complètement. Après quel dessein réel ça sert, je, ouais ça fait un peu partie de cette dynamique, voilà on crée le livret de tenu de bar, comme ça c'est plus facile naninana. On crée le livret de bar, d'accueil pour la formation. Bon, c'est bien parce que n'importe qui peut s'en emparer. D'un autre côté, dans quelles mesures, est-ce qu'il seraient acceptable de requestionner ces outils, de pas dire oui bah c'est comme ça !
T. De toute façon ça a pas été dit de telle manière, y'a pas eu un jour un moment où l'on a voté ça, voilà c'est voté c'est acté, la vue que ça s'est passé dans le feutré...
L : … pour la tenue du bar c'était, voilà on vous propose un truc, voilà, est-ce que vous êtes d'accord ou pas okay, et puis ça rend service, mais je me pose toujours la question tu vois, est-ce que tous ces trucs qui sont censé « rendre service » est-ce qu'ils ne font que rendre service ?...
T. Sous l'argument de dire on facilite, on fluidifie le travail, on le questionne moins, dans ce sens là tu veux dire ?
L : mmh.

3. 2. Étienne[97]

T. Du coup on peut commencer par le plus simple : Comment es-tu rentré à D° ?
É. Comment je suis rentré ? Bah j'avais entendu parler de ce projet par des amis d'amis, par le réseau militant aussi. Moi je l'ai appris au début, on m'en a parlé en mal en plus. C'était un pote de la fac qui m'en avait parlé en disant ;"c'est hyper légaliste, ils veulent ouvrir un lieu, c'est pas un bar mai c'est un lieu machin-truc. C'était un 2017 tout à fait, il y a deux ans. Et donc il m'en avait parlé en mal, bah ouais mais j'accordais pas beaucoup de crédit à tout ce qu'il me racontait, mais en tout cas j'ai dit okay, on verra. Et finalement le lieu a ouvert, je voyais que ça commençais à prendre forme à être un peu sérieux, et en fait il s'avérait que c'était juste à côté de chez moi, vraiment à 100 mètres quoi. Donc je me suis bon c'est l'occase, je connais personne dedans mais je vais en parler aux potes, et puis de fil et en aiguille bah on est tout un groupe de potes qui avons découvert le lieu en tout cas au même moment, on s'est dit bon on va essayer de jeter un œil, on a fait une première réunion là-bas et puis euh. On est allé « proposer nos services » en fait. Parce que venir comme ça en tant qu'observateur ou personne qui ne peut rien apporter, on se sentais pas tellement à l'aise avec

[97]Entretien semi-directif ; mars 2019

ça, donc on s'est dit direct qu'on était motivé, qu'on était prêt, qu'on avait l'habitude d'organiser des concerts, qu'on avait une quantité de matériel, un sono etc. pour, euh ça a été notre porte d'entrée tu vois.
T. Apporter votre savoir-faire ?
É. C'était, l'idée c'était pas de se vendre, amis c'était d'avoir une sorte de porte d'entrée, pour pouvoir de plus ne plus se reposer là-dessus, et puis « établir une sorte de relation de confiance avec les gens qui étaient là-bas. Au départ on connaissait une partie des gens, dont le gars dont je te parlais tout à l'heure, mais en fait ce gars là il s'es avéré qu'il été pas très sérieux, il faisait pas énormément de choses dans le lieu je m'en suit aperçu après.
T. Ah mais il était à D° ?
É. Ouais ouais ouais, c'est pas clair ce que je raconte désolé, mais en fait il était ce gars là, il a fait les premières réunions de bases sur la prise de lieu etc. sur comment gérer la paperasse et compagnie, et puis il s'est rendu compte que ça prenait une tournure un peu légaliste [et de fait si tu ouvres un bar, bah c'est pas grave en fait faut se le dire, c'est comme ça]. Et donc le gars... je me perd un peu... ce que je voulais dire c'est que il n'était pas très impliqué dedans, bref tout ça pour dire ; c'est que on s'est regroupé avec des potes, et en un an un an et demi, 2 ans, on est vraiment actifs dans le lieu, et voilà on participe.
T. Mais du coup dans le lieu, il n'y a avait pas forcément l'aspect musical, l'aspect concert, programmation avant ?
É. Bah en fait on est arrivé très tôt dans le lieu. Cad que nous quand on est arrivé, c'était en travaux, et il était question de travaux, et il était pas question de concerts, ou de quoi que ce soit. Nous on est arrivé, et, alors, évidemment on n'a pas dit “nous on est chaud pour organiser des concerts en voyant une ruine”, ça s'est fait... cad que nous quand on est arrivé il n'y avait pas le bar, il y avait une pauvre tireuse posée sur un table...
T. Tu veux dire le bar n'était pas monté ?
É. Oui excuse-moi, il n'y a avait le matériau bar, ouais il n'y avait rien du tout ! Il y a avait... c'était vraiment, il finissaient le plafond, ils faisaient la peinture, ils finissaient l'élec, fin c'était encore voilà : il n'y avait pas de chiottes encore, c'était des chiottes sèches ! (Rire) C'était voilà, nous en fait on a participé au travaux, nous on É... ça s'est fait au début de l'été ça, et nous après on n'est pas mal a avoir bougé l'été, et une partie de notre groupe d'amis est resté là, pour aider pour les travaux, on a pas mal aidé pour les travaux en fait dans un premier temps. On a fait ce qu'il y avait à faire. Puis après direct à la rentrée on a commencé à parler programmation. Voilà de mémoire d'il y a deux ans, on a commencé à s'impliquer, déjà assister aux réunions, jauger, puis ensuite on s'est fait notre petite place progressivement, puis aussi parce qu'on a commencé à tisser nos petits liens d'amitiés avec les gens qui été dans le lieu, ça va très vite... de la même manière que vous en fait!
T. Oui, nous, pas sur des compétences comme ça, on s'était dit on aimerait beaucoup alors ce qu'il se passe dans le lieu, mais on veut pas arriver comme ça, on veut apporter quelque chose, et c'est ça que la question É. est venue direct !
É. Bah voilà. Bah par contre vous, quand vous êtes venu, il y eu cette même démarche que nous je pense qu'on avait eu. Et voilà c'est pour ça je pense que quand vous êtes arrivé, ça a matché direct. Nous on est arrivé un peu de la même manière en disant : “on sait faire des trucs, et on a envie de la faire” ! C'est montré que t'es motivé, et pas juste... mais je sais que c'est plus simple quand c'est un groupe entier!qui vient dans un lieu, que quand t'arrives tout-e seul-e dans un lieu, oui tu peux en effet être pris pour un *mégalo* ou je sais pas, mais oui en effet c'est plus simple. Enfin dans notre expérience perso, ça a démontré que c'était plus simple pour nous !
T. Est-ce que tu penses que le fait d'avoir participé aux travaux, t'as fait gagner une forme de légitimité ?
É. Ouais... je pense ouais... on a pas calculé ça comme ça tu vois, en tout cas c'était ce qu'il fallait faire à ce moment-là, ça aurait été stupide de notre part de ne pas y participer en tout cas. Enfin tu vois c'était dans l'ordre logique des choses, c'était ce qu'il y avait à faire [les travaux] : on l'a fait ! On a pas pensé “faut être bien vu et faut qu'on fasse ça pour être légitime”, ça s'est fait naturellement en fait, et moi j'espère si on peut parler d'autogestion en tous, cas, j'espère que l'autogestion c'est pas un mot barbare où il faut avoir lu Bakounine ou des trucs comme ça, mais plus sur le bon sens et de respect mutuel envers les individus et de communication. Et pour moi c'est des choses assez simple comme çÉ... et pour moi c'est ce que veut D° en fait, c'est pas juste des têtes pensantes tu vois. C'est des savoir-faire différents qui se mêlent, et évidemment, c'est un lieu ouvertement politique, et ça c'est évident de le dire et, pour nous c'est très important, notamment à N° où c'est ce qu'il faut faire, et bon, désolé je dérive un peu mais tout ce qui est expérimentation, élaboration collective etc c'est des mot qui sont beaucoup utilisé aussi dans le management et dans la culture en fait.
T. ouais ouais ouais.
É. Dans le réseau des intermittents, dans le réseaux des assos culturelles etc. Bah oui c'est des mots creux, qui veulent rien dire, mais c'est d'autant plus important à D° d'avoir une consonance vraiment, éminemment politique pour justement, s'affranchir de ces démarches managériales et « cultureuses », qui nous nous dégoutent en quelque sorte. Mais bon je pense que quand nous on en parle avec des gens, notamment les puristes militants, parce que de toute façon tu trouveras toujours plus militant que toi, plus ce que tu veux, du coup on fait attention aussi à ce langage là, qui est important, là je viens de te dire l'autogestion, c'est aussi des expériences de vies etc.
T. Oui il y a même le mot “projet” qui revient tout le temps...
É. Ouais ouais, du coup c'est pas évident en termes de communication, et je pense que nous on s'y retrouve dans l'équipe de D°, politiquement mais aussi dans la manière de faire, mais quand on communique des choses à l'inverse... je pense à B° qui n'a pas la même fonction que nous, c'est vraiment un lieu militant, alors que D° c'est un bar en fait avant tout ! C'est, on est militant par essence, mais c'est avant tout un bar qui est ouvert sur le public, ce que je veux dire c'est que, l'aspect communication est important et c'est toujours un peu délicat.
T. C'est que comme pour le financement de la cuisine, le ton qui est utilisé, est volontairement pas trop politique, pas trop lourd.
É. Bau ouais, mais en même temps, faut arriver à faire les deux en même temps quoi c'est compliqué.
T. En tous cas la question des critiques, j'ai entendu vis-à-vis surtout de l'aspect légaliste tu vois, le fait que ce soit du travail gratuit...
É. Euuuuuuh.
T. Du bénévolat quoi...
É. Bah ouais c'est... c'est pas un emploi pour nous.
T. Je me fais l'avocat du diable là hein !
É. Ouais ouais ! Bien sûr t'inquiète ! Ça permet de parler c'est bien ! (rire). Ce truc du travail je sais pas... faut arriver à dissocier salariat et travail. On fait tous du travail, tu vois tu tonds ta pelouse tu travailles tu vois.
T. Oui oui.
É. Je crois pas en fait, qui pourrait dire ça ?
T. Bah tu vois là, bon je rentre dans le personnel, mais par exemple mon père qui est un ancien militant CGT, qui n'a pas forcément de réflexion que ce soit sur l'abolition du travail tout çÉ. Et qui me disait quand j'essayais du lui expliquer ce qu'est le lieu, me disais, “mais du coup vous travaillez gratuitement ? C'est bénévole, y'a des salariés ?” tu vois...
É. Après, cette question c'est vrai qu'elle se pose !
T. Le B il y a des salariés par exemple tu vois.
É. Bah c'est l'atelier en dessous, c'est différent. L'activité du lieu à l'étage ça l'est pas. Après je pense que D° est jeune, le lieu a peut aussi évoluer dans le temps. Nous on s'est déjà posé la question du salariat à D°, sauf que là c'est techniquement impossible en termes de thunes en fait. On pourrait même pas payer, même un mi-temps, un stagiaire pourquoi pas, mais une seule personne encore. La question elle s'est posée tu vois, et on a pas du tout de souci vis-à-vis de ça tu vois. De se dire que potentiellement on pourrait travailler à D°. Moi je préfère travailler à D°, enfin être salarié à D° que être salarié dans n'importe quel boulot tu vois ! Tu vois ce que je veux dire ! Enfin à un moment faut arrêter avec cette vision, je sais pas... je dérive un peu... (*il prend l'exemple d'un artiste punk et fait analogie avec les militants qui font de ce qu'il font leur métier : en l'occurence le punk. L'artiste disait que, même si tu dénatures un peu le côté poétique, tu fais quand même de la zik ! Entre ça et bosser à l'usine ou à l'abattoir, sans faire de misérabilisme ou quoi, c'est toujours mieux*). Et au final si euh, peut-être que ça va dénaturer le projet, l'essence même de D°, mais au final D° est là pour bouger aussi, et si le salariat ça permettra d'avoir des forces plus vives et de faire des choses encore plus ouf à D°, si on peut payer quelqu'un

pour faire ça, tu vois que ce soit 600 balles, ou un mi-temps, un SMIC à mi-temps tu vois j'en sais rien. Moi je ne suis pas du tout gêner à cette idée-là, et tu vois l'atelier du B°, e bas ils proposent un service, c'est un atelier associatif, bah voilà pas de soucis tu vois c'est normal tu vois. Donc, enfin je veux dire on est tous bénévoles à D°, c'est énormément de temps, on touche 0 euros sur tout ça, et même on donne des thunes, parce qu'on paye les différents projets etc.
É. La tise aussi (rire), parce qu'on fait que boire là-bas ! C'est sûr, mais moi je préfère boire là-bas que filer des thunes à un autre bar tu vois, c'est sûr, et du coup, non finalement on est actionnaires du lieu sans avoir de...
T. Un actionnariat politique (rire)
É. Un actionnariat bénévole tu vois !
T. Tu vois je te posais cette question, pour en avoir beaucoup discuté avec O° de ça, elle a une perspective vraiment différente tu vois, elle voudrait, tout faire tu vois ! Quitte à... Bah tu vois la dernière fois elle n'était pas d'accord tu vois sur l'idée de faire venir le mec pour l'électricité, parce que B°, même si on le payait pas, il a un savoir faire professionnel, et que du coup ce savoir-faire là pouvait interférer avec l'idée d'autogestion tu vois !
É. La différence c'est que c'est un ami en fait, du coup la question elle se pose pas. C'est un ami de S° en fait, du coup la question elle se pose pas. Du coup c'est pour ça qu'O° elle a pas compris en fait. Mais jamais de la vie, en tout cas pour le moment on n'a jamais embauché de professionnel ou quoi que ce soit tu vois. Un jour il y a un artisan qui est passé, on avait du placo à filer, on avait posé le placo devant D°, et on a dit c'est à donner. Il y a un artisan qui est passé et qui l'a récupéré. Et qui a eu l'amabilité parce qu' c'était ouvert de passer, et de venir nous remercier, et de demander si "vous avez besoin d'un coup de main ?" On lui a dit bah tiens tu tombes bien, tu vois on en profites, y'a pas de soucis tu vois !
T. Ouais ouais...
É. Le truc sur lequel on est pas compétent, moi je veux bien tout faire, mais excuse-moi mais euh, couvrir un toit !
T. Comme les plaques d'isolation ! (phonique)
É. Ouais les plaques, là tu vois Be° c'est un ami aussi tu vois...
T. Oui voilà, nous quand on a fait les réunions au début, au bout d'un moment on a eu une butée quoi...
É. Oui oui ! C'est bien de tout faire, mais si on fait tout mal tu vois ! Et si le lieu tombe en ruine, moi j'ai pas envie que ça fuit de partout etc. Et évidement on fait des trucs, et on fera des trucs à moindre coût, on limitera les trucs. Là en l'occurence pour une histoire d'artisan là... le gars (désolé je parle vite ça va être chiant à retranscrire (rire)).
Et donc ouais, l'artisan en question il s'est avérait que c'était une grande gueule et en fait il est jamais venu nous aider pour quoi que ce soit, il a récupérer son placo et voilà. En gros, le gars sur la principe, le gars il est passé, il a dit "oh vous avez besoin d'un coup de main sur un truc en particulier", et ça tombait bien en particulier parce qu'il y avait une fuite au niveau du toit du bout de la cours, entre la cours et les chiottes. Et nous bah on savait pas déjà si c'était *safe* de monter sur le toit, on savait pas comment faire, enfin je veux dire c'est des trucs dangereux sur lesquels on sait pas faire en fait !! Et plutôt que d'essayer de trouver l'artisan militant, ou l'artisan de Z° qui serait disponible... on pourrait tu vois être en capacité d'en trouver, mais il s'est avéré que ce gars là il était là à ce moment là présentement tu vois. Le gars il était là, on a fait "mais vas-y va voir, va jeter un coup d'oeil c'était juste simple, y'a pas d'embrouilles tu vois.
T. Puis c'est quand même pas contradictoire avec le lieu, qui est ouvert sur le quartier tu vois...
É. Bah oui le gars il vient et il vient récupérer son placo et il dit "vous avez besoin d'un coup de main"... bon il s'est avéré que c'était un beau parleur voilà... c'est un artisan (rire). Mais le gars a regarder tout ça machin, et s'il avait commencé à nous dire, "bah écoutez je peux jeter un coup d'oeil"... par contre s'il avait commencé à dire pour des devis machin, bah boh non t'inquiète, on va se démerder ! Si t'es là pour rendre service c'est un échange tu vois. Nous on t'a filé du placo tu viens ici pour jeter un coup d'oeil, si ça te prend une heure dans ta journée, viens passer. Le gars il nous avait dit "j'ai des travaux à côté, je passerai entre midi et deux", bon le gars nous a enfumé, on s'en est bien rendu compte ! Et au final oui, l'idée c'est qu'on fasse les choses par nous-mêmes, mais y'a des trucs pour lesquels on n'est pas compétents. Là c'est jamais arrivé qu'on appelle un artisan carré, professionnel. Tu vois on est toujours passé par des réseaux autres.
T. C'est vrai que, bon je suis là depuis moins longtemps que toi, mais j'ai le sentiment qu'une fois que tu a épuisé toute les solutions autonomistes entre guillemets, tu t'en remet à quelqu'un qui sait mieux quoi ! L'isolation c'est ça tu vois, on avait épuisé toute les solutions, et son s'est dit on va quand même le tenter nous même tu vois. En tout cas moi, je suis encore plus content de le voir sur pieds ce truc, de voir les groupes qui jouent te dire "putain vous l'avez trouvé où ce trucs, c'est classe, pis tu leur explique et ils te disent vous avez géré et tout !, Ça leur donne des idées aussi, c'est quand même assez gratifiant, ça a un côté un peu militantisme un peu total, dans la fabrique un peu, la débrouille.
É. Oui oui, mais en règle générale quand tu fais quelque chose, tu es content de l'avoir fait, montrer que c'est toi qui a fait le truc tu vois, s'il est pas trop dégueu, quoi qu'il arrive, mais en tout cas ouais... en tout cas, on a toujours fait les trucs comme ça à D°. Moi par exemple j'ai fait la cour, j'ai posé du béton, bon c'est mal fait, la chape de béton là, on a essayé... c'était le merdier parce que tout ce qui est pente et compagnie c'était vraiment compliqué à gérer, on a pas pris le même ciment à chaque fois, avec le même sable, du coup c'est pas du tout homogène, mais bon on l'a fait nous même, on s'est motivé, c 'était cool à faire... ça aurait pu être mieux fait. On l'a fait en deux étapes, je sais plus, globalement c'était cet été (2018).
T. Oui il y a avait un chantier participatif cet été, nous on été passé le 18 juillet et il y avait un concert.
É. Ouais nous on a dit on va faire la cour. Ce que je me dis c'est un travail de maçonnerie un petit peu bourrin, c'est pas des câbles à brancher je sais pas où, un truc que je saurais pas faire. J'avais jamais posé de béton de ma vie, mais j'ai regarder sur internet, les dosages et puis on l'a fait nous-mêmes et puis ça l'a fait quoi. Mais bon c'est vrai que c'est pas clean (rire).
T. Oui voilà pour fumer dehors faut pas non plus !
É. Ouais voilà ça suffit tu vois ! Après je pense que la majorité des gens. Actuellement à D°, la majorité des gens c'est pas vraiment des pros de la bricole et du bricolage. Les pros du bricolage en question ils sont moins actifs dans le lieu de manière... régulière, pérenne etc. Des gens comme B° qui est bricoleur, viennent ponctuellement, là il est un peu là parce qu'il a du temps, mais...
T. Il a le boulot à côté aussi qui prend du temps...
É. Ouais voilà, mais on a tous des trucs à côté qui prennent du temps. Avec mon groupe de potes là, on n'est pas des bricoleurs là ! À la base... Du coup, on sait faire d'autres trucs, mais le bricolage c'est pas notre domaine. Donc maintenant c'est bien, mais le problème c'est qu'il n'y a pas non plus des chantiers réguliers tu vois qui permettent de mettre la main à la pâte constamment. Moi après je peux parler d'autres choses, si on peut parler d'autogestion, de manière de faire perso, moi c'est dans l'organisation de concert...
T. Oui c'est aussi du travail.
É. C'est aussi du travail, nous on le fait depuis super longtemps. On l'a toujours fait sans subvention, sans rien, sans l'aide de personne. Nous on a organisé des concerts depuis qu'on a 15 ans, dans notre ville avant, à A°, avant c'était des grands frères avant qui le faisait avant nous, qui nous on montré comment faire, et qui nous on montré en fait. Et, montrer qu'organiser des concerts c'est super facile, que ça prend rien du tout en logistique et que c'est pas que réservé aux professionnels du spectacle ! Organiser des festivals aussi, pareil 0 subventions rien du tout, juste par la force de nos bras et de nos têtes quoi ! Et c'est bien. Et voilà, ça c'est euh... des compétences réelles... euh, que j'ai pu me faire au cours des années. Et c'est pas que j'en suis forcément fier, c'est que... Non c'est pas une question d'être fier, juste de me rendre compte que je suis capable de ça, et d'être juste rassuré que voilà, de dire que t'es capable de faire des trucs. Moi je ais que j'ai jamais été un grand bricoleur justement, et voilà, comme je disais au tout début, voilà à D je peux apporter d'autres trucs, j'ai un panel de contacts de groupes qui viennent de partout en Europe que je peux contacter si il y a besoin de jouer machin-truc, j'ai un réseau, j'ai euh, je sais pas j'ai déjà monté des concerts de A à Z, je sais comme c'est c'est super simple en fait ! Y a pas mal de gens à D° qui avait jamais organiser un concert, enfin qui se sentait apeuré à l'idée d'organiser des concerts, et on leur a un peu déconstruit ce truc là, et c'est cool, du coup on n'a plus l'écart entre les gens, et la caution-concert de D°, et j'en suis bien content !
T. parce qu'au final, on vous appelle même plus, ça arrive tout seul. On vous appelle pour un petit détail ou ?...
É. Bah ça arrive comme je gère la sono, enfin, *comme je gère la sono*... enfin c'est pas compliqué ! C'est voilà en termes de branchements et

compagnie si t'as jamais été amené à faire ça ça peut être compliqué, on avait été garant un peu de ce truc-là, on est bien content que les gens se saisissent de la question parce qu'ils se rendent compte que eux aussi ils ont envi d'organiser des concerts et c'est très bien ! Et pour moi c'est ça aussi l'autogestion, c'est pas monopoliser les savoirs, et c'est aussi cool que ça puisse être mobilisé un peu partout, puis nous ça nous décharge d'une charge mentale tu vois, parce que moi franchement, enfin pendant une période, quand y avait concert à D°, et même avant qu'on me le dire, je pensais déjà à ce qu'on m'appelle tu vois ! C'était chiant parce que y'avait des soirées où j'avais pas envie d'aller à D°, et passer, et je me suis retrouvé, enfin heureusement que j'habitais à côté encore une fois.
T. Malheureusement peut-être !
É. Bah ouais malheureusement, les gens se disait "bah ouais il habite pas loin, il pourra sans doute passer", et au final bah ouais j'habite pas loin, mais j'ai pas forcément envie de venir en fait ! Tu vois j'ai d'autres choses à faire ce soir là ! Et je me suis retrouvé à prendre, bah décsendre de chez moi, aller à D°, brancher un pauvre truc et puis remonter chez moi tu vois.
T. Ouais, brancher un *jack*.
É. Bah voilà, c'est pas compliqué, et puis c'est rapports qui sont pas cool tu vois.
T. Et du coup ce problème tu l'as résolu comment ? Tu a fait une notice ? Une réu ?
É. Là j'ai fait une notice récemment, bah ça s'est fait mais elle a été perdue ou je sais pas quoi, fin c'est normal on est beaucoup. On est plein à vivre dans le lieu, et faudrait que je fasse un truc plus clean. Mais ça s'est fait par la force des choses, c'est-à-dire que, y'a pas eu de réunions officielles ou de tutorat *Youtube* ou je sais pas quoi, et c'est juste...
T. C'est pas forcément une question qui s'est posé en AG ni rien ?
É. Non non non ! C'est plus dans l'informel, le bouche à oreille, c'est plus dans le "bah tant que t'es là, je te montrer comment ça marche la sono. Bah tiens t'organises le concert ce soir, bah attend je t'en parle une bonne fois pour toute, et comme ça tu saurÉ. Bon il s'avère que les gens oublient, "ouais mais t'inquiète j'organise pas beaucoup de concerts" et puis un jour, "ah bah en fait si, j'ai besoin d'organiser un autre concert est-ce que tu peux me réexpliquer ? " Je te parle d'un truc ça ronge pas ma vie hein (rire).
T. Ça a l'air (rire). C'est une psychanalyse en fait !
É. Bah là on commence : c'est un peu le rôle des commissions de se retrouver tu vois, commission compta machin-truc. En fait ces commissions elles commencent aussi à créer une sorte de rapport bizarre au travail, et en tout cas aux tâches. En tout cas créer des pôles qui sont pas tous transparents. En tout cas oNon pas du tout, c'est juste, c'est un point important de l'autogestion, de ne pas se reposer sur les autres, de pas par facilité aussi tu vois. Moi plein de fois je me repose sur des gens qui sont compétent sur tel domaine. Bah Bi° le pote là, il disait un truc important en AG. Il faudrait qu'on se saisisse tous de la question de la compta ! Parce que ça c'est obligatoire, c'est pas... déjà c'est une charge mentale très forte pour des gens, et puis en plus, c'est notre lieu ! On est censé savoir comment ça fonctionne et pas se reposer sur des gens.n le saurait si on pose les questions, mais puisqu'on est trop, on est en pilote automatique. Moi la compta je pose pas de question dessus parce que : y'a des retour en AG.… tu vois c'est pas.
T. Je pense qu'il y a des gens qui posent pas de questions sur les tâches ingrates un petit peu, ou perçues comme ingrates, parce qu'ils se disent "si je pose trop de questions, après je vais m'impliquer et j'ai pas forcément envie de la faire."
É. Ouais voilà ! C'est une sorte de lâcheté aussi de la part des gens.
T. Parce que la question a été posée en AG. Est-ce que sur les tâches justement les plus ingrates, on mettrait pas une forme, pas d'obligation, mais en tout cas il faut y passer en rotation...
É. Bah ouais mais comme le ménage ! C'est bien ça !
T. Le ménage c'est cool tu vois, pourquoi on ferait pas ça sur la compta ou ?…
É. Bah la compta c'est plus délicat, c'est pas juste le truc que tu va fouiller une fois, la compta c'est un truc sérieux, enfin plus-sérieux-que-le-ménage, non, le ménage tout le monde sait laver des trucs, la compta c'est un peu plus compliqué, et ce serait un idéal de dire, il faudrait que tout le monde... on sait c'est compliqué. D° ça va ça vient, c'est, t'as des gens qui viennent et six mois plus tard tu les revoit plus jamais. Donc, c'est compliqué mais en tout cas il faut qu'il y ait plus de personnes qui prennent cette question au sérieux, et qui prennent voilà ! Ça c'est évident. Puis de toute façon c'est amené à bouger ce genre de choses. Il y a E° qui était dans la commission programmation qui est parti dans la compta, parce qu'il s'est rendu compte que dans la programmation on été beaucoup trop et que ça servait à rien et qu'on se marchait dessus. Au final programmation bah on se rend compte que, une personne comme (t'enlèvera les prénoms), une personne comme C° qui est dans la commission fournisseur, qui s'occupe d'aller faire les courses et compagnie, une personne comme C° bah en fait est capable d'organiser des concerts, et va organiser des concerts. On s'est dit bah nous bah, est-ce que c'est nous la caution concert ? Bah non bah c'est normal en fait. Du coup le truc de commissions il peut tenir la route dans un premier temps. Mais une fois qu'on a bien repérer à qui on pouvait faire confiance aussi dans le lieu etc. qui était sérieux et fiable, et qui était compétent et qui avait envie de faire tel trucs bah y'a plus besoin de maintenir les choses de manière très formelle en disant "toi tu feras ça, toi tu feras ça, toi tu feras ça". Ça roule de soi-même. Après c'est toujours à questionner ces trucs. En tout cas.
T. Parce que j'ai le sentiment qu'au début, les gens prennent les décisions de rentrer dans telle ou telle commission en fonction un peu de ce qu'ils savent faire à la base.
É. Bah ouais c'est logique tu vois. C'est, je trouve que c'est logique dans des relations avec des gens quoi. T'arrives dans un lieu inconnu, peu importe si tu partages des idées militantes avec des gens tu vois. C'est l'avantage des militants c'est que t'arrives tout de suite, bah ouais c'est, t'es catégorisé, t'es un peu camarades machin. Donc t'es au courant machin. Bah en fait pas forcément déjà ? Et en fait cette confiance... juste le fait de partager des valeurs militantes des valeurs politiques ne suffit pas en fait en soi. Ça va au-delà de ça tu vois.
T. C'est de la vie commune après aussi.
É. C'est de la vie commune. Et ce truc de la confiance il s'établit sur la durée tu vois. C'est pour ça que comme ce que je disais au début, c'est toujours délicat face à des inconnus, de, pour toi te mettre en confiance tu vas aller dans le truc que tu sais faire, voilà, c'est naturel c'est classique, c'est assez sain en fait.
T. Ça marche bien pour... bah toi par exemple tu le places où le travail du bar ? Parce que c'est quand même le travail, à la fois central, mais qu'on oubli...
É. Ouais.
T. Tu vois pour le coup moi qui suis pour le coup barman et serveur depuis longtemps, je l'ai fait une fois au début, et puis en fait je me suis posé la question, en fait j'ai pas envie de la faire, parce que je le fais dans mon boulot tous les jours, je l'ai fait tous les soirs pendant des années et ça m'a pourri la vie, bah du coup je m'autorise à la faire peu souvent quoi, de temps en temps...
É. Bah chacun à ses petites raisons tu vois je pense.
T. Tu vois les gens aiment bien le faire c'est spectaculaire le travail du bar...
É. Bah alors c'est quoi ta question ?
T. Bah où tu places le travail du bar dans tout ça ? Parce que, à la base c'est un bar, et c'est le travail que les gens voient, c'est le travail visible, les gens par exemple du quartier qui vont venir à D°, bah c'est là qu'ils vont s'adresser. Moi je me rappelle la première fois ù j'ai fait le bar à D°, y'avait des questions où je n'avais aucune idée de la réponse, j'ai improvisé des réponses, chose que j'aurais pas forcément faites dans un bar, où là j'aurais pu dire "voyez avec le patron" tu vois, j'ai surement dit des conneries, mais...
É. Le bar, c'est des expériences qui sont très personnelles selon les personnes, fin tu vois je peux pas parler, tu vois j'en sais rien. J'ai pas fait d'observation de comment se comportaient les gens au bar, ni comment ils considéraient le travail du bar. En tous cas, de mon expérience, moi je vois ça comme en effet le nerf de la guerre. Et pour moi c'est un devoir, fin un *devoir* le mot est fort mais c'est... si si une sorte de *devoir !* "Si tu participe au lieu, tu dois tenir le bar régulièrement". Mais faut aussi se compter et voir qui est capable de tenir le bar, mais pour moi c'est une obligation en fait. Ouais, c'est... plus un devoir en fait. Parce que ouais c'est le nerf de la guerre. Moi je sais tu vois je vais voir l'agenda, et je sais que je, j'anticipe mes

dispos, et je me prends trois semaines à l'avance... Moi aussi y'a pleins de trucs dans ma vie, je me fais deux nuits par semaine, je dors pas chez moi, je dors en internat dans un lycée, j'ai pas envie de me taper une soirée de plus au bar. Je veux profiter de chez moi, un peu de vie de couple, même si voilà on n'est pas non plus des papi et mamie. Mais on aime bien se retrouver etc. avec ma copine peinard quoi ! Bah (rire) moi je ne fais pas le bar avec elle parce qu'on se prend la tête mais... bref ça c'est autre chose, c'est notre histoire, c'est pas très intéressant. Mais en tout cas, quand je fais le bar j'ai besoin de réfléchir à tous ces trucs-là, et ouais, je m'y prend en avance, je m'organise en fait. Moi j'aime bien faire le bar, mais là je sais très bien que c'est la merde, bah vendredi j'avais une journée, complète, journée de, j'étais à la fac, et pour moi c'est une journée de travail, pour moi mon cerveau il É... il a fumé fin j'ai réfléchi tu vois. Et là t'as une deuxième journée qui arrive tu vois. Celle du bar. Alors c'est le côté militant sympa cool on est entre copains, mais tu travailles quand même ! Tu vois. DU coup c'est pour ça que c'est compliqué pour les gens parce que c'est fatiguant, vraiment fatiguant. Pour des gens qui travaillent à côté, ou qui sont étudiants, je sais pas ceux qui sont salariés quelque part, qui ont des activités qui leur prennent du temps, bah c'est fatiguant. Je pense que si on a ouvert ce lieu c'est qu'on été déter et faut l'assumer. Et voilà, moi vendredi dernier j'étais très fatigué, mais le bar voilà ça l'a fait. J'ai fait une grasse mat samedi matin, fin samedi aprem mais en tout cas voilà, pour moi c'est un devoir, et je pense que toute les personnes qui s'impliquent de près ou de loin peuvent se saisir de cette question du bar qui est essentielle. Et après, je sais qu'il y a des potes de D°, je vais pas forcément citer de noms ça sert à rien, mais qui..., qui estiment pas avoir à tenir le bar parce qu'ils s'impliquent dans quelque chose. Ils disaient "au nom moi le bar, tu sais moi je fais ci je fais ça tu vois donc le bar..." Alors ça tu vois moi je le conçois tu vois, par exemple sur une soirée thématique. La part exemple sur la soirée nucléaire là elle a été organisée par A°, quasiment de long en large. Et lui il a pas envie de tenir le bar parce qu'il anime etc. Ce que je peux comprendre tu vois. Mais ce truc de se dire un peu à longueur de temps, "ouais non mais je fais tellement d'autre chose... le bar..." Ouais non mais en fait le bar c'est, je sais pas ce que tu fais à côté, mais le bar c'est une des priorité, c'est notre ouverture sur le quartier, c'est notre rentrée d'argent, c'est notre contact avec les gens... Ouais c'est... avant FB avant tout ça c'est... fin, moi ce que je pense, même si FB prend une part très importante, et c'est con mais ça marche bien, c'est con mais faut se saisir des outils qui marchent, et FB ça marche pour la communication, le bar c'est essentiel pour le dialogue avec les gens, fin je veux dire y'a pleins de gens qui ont pas FB, y'a pleins de gens dans le quartier qui *like* pas les pages, et qui savent pas ce que c'est, tous ces délires internet c'est aussi une fracture avec tous ce gens qui... qui se saisissent pas de toutes ces question technologiques, et du coup c'est cool d'avoir des échanges au bar avec des gens, tu vois de divers horizons, tu vois, avec des gens du quartier, de tout âge. Moi j'aime bien tenir le bar pour çÉ. Des fois ça me fatigue, et j'ai envie de virer les gens, des fois j'ai envie de sortir la gazeuse et de dire "toi dégage" t'es fatigué tu vois... tu le fais pas tu vois (rire) déjà parce que t'es fatigué et que c'est ton bar !

T. Et que c'est une gazeuse ! (Rire)

É. Non non (rire) la gazeuse c'est pour grossir le trait tu vois. Tu le fais pas parce que c'est pas comme ça que tu vois les choses tu vois. Et puis parce que c'est un travail sur soi aussi. Moi j'ai appris beaucoup en faisant... notamment sur le militantisme, sur les positions, les petits réseaux... Tu te confrontes à d'autres réalité en fait. Tu te dis "ah ouais en fait y'a des gens en fait ils réfléchissent pas du tout comme toi !" En fait c'est bien d'imaginer la révolution dans son propre (interrompu par le serveur) ... euh...

T. Ouais ouais je trouve que c'est intéressant ce que tu dis, pour se confronter à une autre réalité, parce que moi j'avais des réflexes au début quand je faisais le bar à D°, de bar normaux en fait. J'vais tendance tu sais à, pas jarter les gens, ou pas forcément les écouter, pas forcément répondre, pas trouver les trucs, pas trouver des trucs vraiment personnels à répondre, mais leur répondre de manière un peu automatique du genre, tu sais des blagues en fait qui désamorcent un peu la situation.

É. Je vois ce que tu veux dire ouais.

T. J'avais des réflexes tu vois je me disais, "mais lâche-toi tu vois c'est pas le lieu en fait, personne te regarde, il n'y a pas de caméra derrière toi, pas de... pas de paye à la fin.

É. Ouais c'est ça ! C'est là aussi que il y a pleins de différences avec un bar classique je pense. Déjà on a moins de clients (rire). Tu vois si tu prends des bars du centre-ville qui charbonnent, tu vois. Heureusement malheureusement (là *il a en deux mots la dichotomie inhérente au lieu : initié et profane, militant et économique*) tu vois on a le temps de discuter avec les gens et de prendre le temps de les recevoir tu vois. Et de leur expliquer le projet. Parce que les gens qui viennent au bar, il sont pas là que pour boire une bière aussi, il sont là ils posent la question de notre programmation, de ce qu'on y fait. C'est juste servir des cocktails et puis des *shooters* et dire ciao tu vois. Voilà, voilà ce que c'est notre bar, et c'est pas que servir de l'alcool aux gens. Faut voir un peu plus loin. Voilà, on essaye d'apporter d'autres choses aux gens, et c'est ça qui permet de désamorcer des choses, discuter, parler d'autres trucs tu vois. Et en fait c'est pour ça que le lieu permet ça, et comme tu disais, l'activité salariale elle a pour objectif d'avoir les thunes à la fin du mois, d'avoir un patron qui te dis euh, combien de coups tu dois servir je sais pas, tu vois j'ai jamais bossé dans un bar de manière salariale. Mais je pense qu'il y a des objectifs qui sont bien différents des nôtres, et D° permet (interrompu par le serveur). Ce lieu là permet quand t'es barman de sortir de ça, après moi je sais pas, c'est une expérience que j'ai jamais vécue moi celle de salarié-bar, en tout cas mon expérience à D°, celle de tenir le bar, c'est cool, c'est relax, "t'as jamais été barman de ta vie, bah tiens tu va l'être maintenant, tout de suite, et c'est cool."

T. Oui j'ai remarqué que les gens trouvaient ça cool, quand ils font les premières expériences de bar, ils sont vraiment dans un position un petit peu fantasmée...

É. Ah t'es sur une estrade, tu sers des bières...

T. Il y 'en a qui sont jamais passé derrière un comptoir...

É. Bah ouais y'a un peu, c'est un peu les professions glorifiées tu vois, tendances à la mode, comme être tatoueurs ! "C'est stylé quoi t'es tatoueurs, tu vois t'es trop célèbres quoi, t'es trop ouf". Et barman tu vois c'est un pareil dans un moindre mesure...

T. Ça dépend des bars...

É. Ça dépend des bars ça dépend des bars, mais bon les bons bars qui marchent en centre-ville, tu connais les têtes des serveurs machins-trucs, tu vois les gens vont plus prendre au sérieux ces personnes-là, tu vois ça fait partie des boulots qui sont valorisés, socialement dans nos milieux. Et du coup quand t'es barman à D°, le temps d'une soirée inconsciemment, parce que ça se calcule pas trop tu vois, les gens ils sont contents de... c'est pleins de choses mélangées, si t'es content de participer au lieu, de manière concrète, d'apporter toi une utilité concrète au lieu... (*il aperçoit quelqu'un qu'il connait, moment de perte de fil*). C'est aussi bien apporter quelque chose de cool au lieu, et inconsciemment il y a un truc de, c'est cool d'être barman en fait, d'être dans cette position là en fait. T'es valorisé, t'es vu, t'es visible, les gens t'observent, les gens te remarque, et en fait peu importe comme t'es déconstruit dans ta vie, ça fait toujours plaisir en fait.

T. Oui oui, et j'ai remarqué, quand les gens posent des questions, surtout les gens qui sont pas forcément au fait de l'orientation politique du lieu, voilà ils vont te poser des questions très pragmatique, très prosaïque sur le fonctionnement du bar, qu'est-ce que vous êtes, et là il y a des réponses *logiques* d'un barman, et ce moment-là tu dois répondre dans travestir le lieu, en faisant passer le message tout en répondant sans faire peur aux gens, moi franchement j'ai eu des problèmes de communication au début ouais, mois j'étais là qu'est-ce que je réponds ? Et tu vois des questions du genre "mais vous êtes d'extrême gauche", moi j'étais sur le cul tu vois.

É. Bah ouais tu vois mais là c'est bagou, tu vois c'est le truc qui se gère sur le qui-vive, tout le monde n'est pas à même de pouvoir répondre.

T. Mais ils étaient un peu flippés tu vois...

É. Bon après y'a des flippés dans la vie, mais ce lieu-là est fait aussi pour désamorcer des trucs tu vois, discuter avec les gens, c'est un lieu ouvert en fait, du coup voilà. Et ouais c'est je pense que çÉ...n'importe qui qui commence le bar à D°... enfin, je vais reformuler ma phrase. Ce que je veux dire c'est que ce sera toujours compliqué pour les gens, peu importe leur degré d'expérience de barman à D° en fait, je veux dire, moi ou quelqu'un d'autres, j'ai dû faire le bar une vingtaine de fois je sais pas, pleins de fois tu vois, je serai toujours confronté à des problématiques, je serai toujours confronté à des difficulté de communication tu vois, même autant que des débutants en fait. Du coup, je veux dire les gens ils ont pas... tu vois c'est, y'a pas de réponse type, les gens ils seront toujours tout le temps différents, tu vois ce que je veux dire. Ces genres de problèmes, je pense que c'est inhérent à la fonction de tenir un bar, et c'est...

T. Mais là tu vois, la question c'est plutôt que tu peux pas botter en touche tu vois. Pour avoir bosser en bar, tu *peux* ne pas répondre à quelqu'un... et

par exemple ça m'arrivait souvent où genre quelqu'un me dis un truc, et tu réponds pas tu vois ! Ça fait parti du registre.
É. Bah ouais pour toi peut-être... Mais moi j'ai pleins de potes qui sont saoulés par des gens aux bars.
T. Tu vois par exemple J° quand il vient au bar j'ai pas envie de botter en touche.
É. Mais J° ça a rien à voir. Fin, faut aussi faire les distinctions entre les gens tu vois. J° il est otu ce qu'il est, c'est un client fidèle, oh putain je dis *client fidèle* c'est horrible comme mot putain (rire). Mais tu vois ce que je veux dire, c'est un gars, c'est un gars tu vois, c'est pas un militant, c'est juste un voisin qui vient tout le temps qui est handicapé, qui a 20 piges, qui raconte sa vie, qui est sexiste raciste tout ce que tu veux, et on essaie de discuter et de désamorcer ces trucs là avec lui, mais juste en fait c'est pas pour l'excuser parce que vraiment... bah il a un problème mental tu vois, mais genre juste bah il vient, il raconte ses problèmes, il raconte ses problèmes de couple, et je sais pas c'est super agréable d'avoir ce genre de gens, fin ça fait du bien quoi ! Et on est pas en mode l'abbé Pierre en mode "ça doit être bien pour lui de parler avec des gens, il doit pas être confronté à ça au quotidien de pouvoir parler avec des gens" ! Non c'est pas du tout le but, on est pas là pour ouais c'est ça, on est pas le service social et puis on est pas du tout compétent pour çÉ. Juste, pouvoir échanger avec des gens avec lesquels tu te serrais jamais confronté dans une autre situation en fait. Tu l'aurais envoyé bouler si tu l'avais croisé en centre-ville "tain mais c'est qui ce gars" tu vois, mais là à D°, ce gars-là, en l'occurence c'est J°, et bientôt *la boisson qu'il prend toujours portera son nom,* le M° ça va s'appeler le J° tu vois (rire). Mais J° c'est le mauvais exemple pour ça, mais je pense qu'il y a d'autres exemples en effet de gens... je sais pas s'il y a des gens qui posent trop de questions bizarres tu vois, je sais pas est-ce que, "mais il est pas flic ce gars ?", tu vois on peut aussi se poser ces questions là tu vois. Ou, un qui aura des comportements ouvertement sexistes, et qui sera un peu dans l'affront ou quoi que ce soit, bah tu le dégages tu vois... on est là pour ça aussi. Et genre après, à moment donnée, on a viré pleins de fois des gens tu vois, des gens violents, c'est arrivé quoi, c'est arrivé plusieurs fois qu'on vire des gens. Voilà, il y a çÉ. Et puis après, parler à tout prix aux gens, et vouloir absolument parler du lieu, et défendre le lieu, bah non c'est pas une obligation en soi, ça dépend aussi de comment la personne est en face de toi, elle entends les choses et va recevoir les choses, et pourquoi elle est là et qu'est ce qu'elle veut vraiment tu vois. Et s'il y a des gens qui sont là pour ce foutre de nôtre gueule par intérêt. Pour balancer aux flics juste par pure violence juste par gratuité malsaine, es trucs comme ça, c'est juste logique qu'on leur parle pas tu vois, comme n'importe quel bar. En revanche, à l'inverse ce qui nous différencie d'un bar classique c'est, on prend plus le temps d'expliquer, c'est aussi parce qu'il n'y a pas grand-monde (rire). Les soirs des concerts on a pas le temps de discuter tu vois, parce qu'il y a beaucoup de gens tu vois, beaucoup de commandes, et on retrouve les mêmes logiques que les bars classiques où tu vas servir à la chaine, mais c'est toujours ce problème de lieu légal, tu vois, en fait on doit payer un loyer, donc rentrer de l'argent, faire des concerts, quand tu fais de concerts y'a plus de monde et quand il y a plus de monde t'as moins le temps de discuter. Et du coup on arrive quand même à faire la part des choses entre, on arrive à trouver un équilibre tu vois, je pense, c'est correct. Le lieu on le questionne tout le temps tu vois.
T. Notamment en AG.
É. Voilà c'est pour çÉ...
T. C'est du boulot tu vois.
É. Clairement que c'est du taf !
T. *là je parle de l'AG de mars avec le texte lu. (je vais noter que ce qui est signifiant). Je lui explique que beaucoup de gens avaient le sentiment d'avoir prit une décision par omission, par manque d'informations sur une situation militante très complexes, et cristallisant beaucoup d'alliance, mésententes, violences, et impliquant la justice entre différents groupes.*

À partir de là, le ton se fait moins assuré, le discours plus saccadé, les blancs plus longs, les précautions dans la sélection des mots plus présentes, le ton est en effet moins personnel et engage plus le lieu et le collectif, les avis sont moins tranchés, et l'expérience personnelle se mèlent moins au discours.

É. Ouais ouais c'est sûr, mais c'est le truc de l'urgence aussi parfois. Y'a ce problème de l'urgence, aussi c'est chiant.
T. Aussi un petit malaise où tu te dit là "peut-être que j'ai pas fait mon boulot là, dans la recherche d'informations, et que j'ai pris une décisions euh, pas forcément sourcée...".
É. Bah, réagir dans l'urgence c'est toujours chiant, des fois t'es obligé... toujours ce truc de légitimité, de... que ce soit transparent, on en parle à tout le monde etc. évidemment qu'on doit le faire ! Tout le temps. C'est ce qu'on fait tout le temps. Mais, après y'a des moments. Bon là en l'occurence sur l'histoire de … il y a des gens de D° qui sont clairement au courant de ce qu'il se passe, là-bas, qui ont leur points de vues et leur positions. La position était plutôt de rejoindre … Peut être qu'on va se plier aux demandes de ces gens là, on va peut-être pas faire de la pédagogie et raconter ce soir toute l'histoire du lieu, tu vois parce que ça prendrait des heures et des plombes, et juste, si tu viens d'arriver dans la ville, bah fait confiance aux gens tu vois aussi, fin je sais pas. C'est délicat ce truc là je t'avouerai, mais moi-même, je suis pas persuadé de ce que je raconte là, mais en tout cas, tu vois je réfléchi, fin ce dont je te parle je l'ai pas réfléchi avant. Je réfléchi en parlant tu vois. En tout cas, je pense que c'est aussi des fois se mettre en retrait, essayer de comprendre, et puis à la limite... je sais pas comment été la dernière AG tu vois, mais parle-en aux gens tu vois ! Y'a pleins de gens de D° qui sont un peu au fait de cette histoire, et qui se sont pas trop prononcé à ce moment là parce que t'as pas forcément envie de dire que t'es au courant... des histoires sombres de …, c'est pas quelque chose à mettre en valeur tu vois. Pout tout un tas de raisons. Mais je pense à des moments tu vois. C'est une situation particulière tu vois.
T. Tu vois je n'ai pas la solution, tu vois on en a parlé longtemps hier soir, mais je pense que cette question qui a été soulevé par K, a produit des réactions de gens qui ont dit "ouais j'ai eu un malaise aussi la dernière fois... on aurait peut-être pris la même décision tu vois, mais on aurait plus creusé".
C'est passé un peu vite tu vois.
É. Ouais ! Ouais c'est passé vite, bah c'est le problème des AG où l'on parle de pleins de choses, vite, (*coulisses des coulisses Colin*). Parce qu'il y a pleins de trucs super important, du coup des fois on en zappe, on zappe, de prendre le temps... tu vois on devrait, bah le truc sur … ça devrait prendre une réunion entière tu vois !
T. C'est ce qu'il va se passer du coup.
É. Bah tant mieux. C'est délicat. Mais c'est des questions, c'est comme la question sur R, tu vois c'est des questions qui prennent des réunions entières et pas juste le temps de, d'un point en AG tu vois. Et c'est pour ça que c'est délicat de. Et je pense le problème c'est que, la personne qui a proposé ce repas, elle nous a mis devant le fait accompli, et nous a dit "écoutez, ça serait bien d'avoir une réponse vite" tu vois c'était ça. Du coup nous on a un peu, on a voulu être sympa et arrangeant, on a dit bah L° on la connait pour la plupart, fin pas mal de gens la connaissent, connaissent son réseau etc. On s'est dit bah écoute... C'est pour ça on a peut-être agit rapidement quoi. C'est peut-être pource cette raison là qu'on a agit rapidement. Et puis la parole de K à ce moment là elle était minorée par rapport à celle des autres.
T. Pour le coup elle a pas du tout été minoré. On en parlait hier soir justement, avec G, M. et tout çÉ. Tu sentais qu'il y avait un malaise chez les gens, c'était pas, une question un peu qui brûle les doigts... On s'éloigne un peu du sujet.
Là je parle de R°.
Là moi je me sentais pas légitime à aller à cette réunion là, alors que j'en avais vraiment envi, parce que j'avais pas vécu, on est arrivé juste après, j'avais pas la légitimité de l'évènement tu vois, mais par contre j'avais vraiment envie d'y aller. Je pense que c'est aussi des gens qui étaient plus concernés par D°, tu vois par exemple quand j'ai des questions à poser, je demande à T°, ou...
É. Ouais je vois ce que tu veux dire.
T. Tu vois ce que je veux dire ! Moi quand je suis arrivé il y a des gens que j'ai identifié comme référents tu vois.
É. C'est tu vois dans n'importe qu'elle organisation autogestionnaire, tu retrouves forcément un peu des figures qui sortent du lot. Il y a toujours des problèmes d'autorité, toujours des problèmes – c'est à déconstruire mais – c'est évident que y ad es forme d'autorité qui s'instaure.
T. Tu vas pécher l'info là où tu penses qu'elle est tu vois.
É. Bien sûr, et toi tu vois quand t'es en manque de confiance bau ouais tu te reposes sur les autres, puis ça crée des mécanismes où voilà au final t'es

plus, y'a des choses que tu sais pas et tu te réfères en effet sur des gens plus compétents. Question de légitimité. Bah là en l'occurence, c'était délicat peut-être pour vous parce que vous aviez pas l'expérience de la première expérience, mais après vous avez un avis la-dessus vous auriez très bien pu participer à ça, y'a pas de... c'était votre choix, mais je pense que si t'avais proposé aux gens "est-ce que je peux venir à la réunion " ou je sais pas quoi, bah t'aurais même pas eu à te proposer, t'aurais pu venir en fait. Mais bon. Ouais voilà.
Petit blanc...
É. Par rapport, je pensais... justement le gars qui m'appelle c'est un pote syndicaliste, qui va nous aider parce qu'on a tous fait grève lundi au taf, et.
T. Au lycée c'est ça ?
É. Ouais. On est pas emmerdé, mais en gros c'est. Y'a des petits soucis de communication avec la direction (rire) tout ça pour dire que...
T. Euphémisme ?
É. Non, même pas, pour l'instant ça vÉ. Ça pourrait s'aggraver, mais pour l'instant ça vÉ. On prend les devant justement pour que ça se passe bien. Bref tout ça pour dire que ouais. Moi je bosse du coup, je me suis pas trop présenté dans l'entretien en dehors de D°, mais je bosse dans un lycée en internat à mi-temps en plus d'être toujours étudiant. Et la charge mentale au lycée elle est beaucoup plus faible qu'à D°, c'est un certitude. Moi mon travail il est a D° il est pas à mon boulot, tu vois ce que je veux dire. Je suis payé au lycée, moi je suis à l'internat... j'y réfléchi jamais à mon boulot. Moi j'y vais, je fais acte de présence tu vois. J'ai l'avantage d'avoir un taf un peu planque tu vois, j'ai mes élèves à mon étage, je pointe mes élèves, les élèves ils restent dans leur chambre – ils font des conneries ou pas – ils restent dans leur chambre avant de manger, je les repointent quand ils remangent, ils vont en récré machin-truc. Je l'es re-pointe quand ils remontent à 21h30, basta quoi. Entre-temps je fais mes trucs, je regarde des matches de foot, je bosse mon mémoire – moi aussi j'au un mémoire du coup – je bosse mes trucs quoi... je suis pas du tout impliqué mentalement par mon boulot, et je pense que c'est aussi parce que j'ai pleins de trucs à côté, et je considère beaucoup plus le travail que je fourni à D° que le travail salarial que le fourni au lycée. Mais ça c'est juste logique. Quand t'es payé 600 balles pour un truc pas du tout gratifiant, qui est : surveiller des mômes et les pointer, t'as pas envie de t'impliquer. Après c'est cool parce que je discute avec les jeunes mais... Tu vois je pense à des collègues de taf qui sont à plein temps en externat, qui sont à plein-temps dans le lycée et qui connaissent mieux les gens et tout. Moi je suis un fantôme dans le lycée, je passe vraiment tu vois. Je suis vraiment de passage parce que je connais personne, je connais que mes internes à moi de mon étage et je connais pas les autres. Parce que aussi c'est en termes de planning, et je mourrais pas bosser en journée tu vois !
T. Ouais. Tu as des cours à la fac ?
É. Ouais ouais j'en ai pas mal, j'ai 15 heures par là. C'est pas excessif mais c'est, j'ai deux journées pleines. Bref en tout cas je bosse de nuit, mes collègues qui bossent en externat sont plus actifs. Déjà, fin je sais pas si ça compte, mais parce qu'ils sont, ils ont le double de mon salaire, ils sont payé 1200 balles, je penses que ça compte oui, le SMIC, moi je suis payé 600. Déjà ils ont ce truc de salaires, ah ouais c'est quand même beaucoup plus que ce que moi je peux gagné, c'est normal ils travaillent plus on va dire, mais le truc c'est qu'ils sont beaucoup plus impliqué parce qu'ils sont beaucoup plus reconnu dans leur profession. Ils sont, ils discutent avec les gens, ils sont au contact des élèves plus que moi, et encore je suis même pas sûr qu'ils soient vraiment mieux (inaudible)... en tout cas ils organisent des trucs avec des élèves, ils se font chier à organiser des soirées débat-ciné machin-truc, c'est cool tu vois ils proposent des trucs aux élèves etc., mais moi j'ai pas l'envie parce que je suis vraiment de passage, à peine les CPE connaissent mon prénom – enfin ça fait quatre ans que j'y suis donc ils connaissent mon prénom(rire) – mais à une période, à peine on savait comment je m'appelais tu vois. Et t'imagine même pas a direction, tout ce qui est proviseur proviseur adjoint ils connaissent même pas mon prénom, c'est une certitude. Et du coup quand t'as pas une reconnaissance dans ce travail t'as pas du tout envie de faire le moindre effort tu vois...
T. Bah c'est volontaire aussi, tu vois t'as un rapport, politique ton travail, ça te permet de gagner ton pain pour après faire...
É. Ouais c'est ça, ouais carrément. Et puis après c'est vrai que c'est pas le pire des taf quoi. C'est, moi je bosse avec des élèves, avec des jeunes lycéens, c'est... qui sont cool pour la plupart – y'en a des chiants qui méritent des tartes – c'est sûr mais la plupart sont cool, ça e passe plutôt bien avec eux, ils respectent pas trop les horaires, ils sont chiants, ils sont fatigants, ils sont excités comme des puces mais c'est de leur âge tu vois. Mais en tout cas, j'ai la chance d'avoir ce boulot là, pour ça, mais par contre la reconnaissance dans le travail, notamment de la part des CPE, c'est vraiment tragique quoi ! J'ai une CPE qui est cool, mais putain les autres c'est vraiment, c'est vraiment les trucs à l'enseigne. Ils te souhaitent les meilleurs vœux à noël, machin-truc, les bonnes vacances et tout ça, mais bon au quotidien il se passe rien, y'a pas d'échanges, les seuls moments où tu les vois ils sont là à te rappeler ce que tu dois faire.
T. C'est un gros lycée du coup non ?
É. Ouais, énorme... C'est énorme. Il y'a 5 CPE, 2000 élèves, 25 surveillants ! C'est la machine c'est ma machine ! Du coup moi je suis vraiment dans ma petite bulle à l'internat, y'a combien, une bonne centaine d'internes, doit y avoir bien 500 internes – peut-être un peu moins –, peut-être allez 300 internes on va dire. Moi je suis dans mon internat, j'ai 60 internes à gérer avec mon collègue, voilà, on gère ça. Moi je connais même pas le prénom des internes qui sont en dessous quoi, des élèves ouais, à peine tu vois parce que j'ai jamais à faire à eux tu vois. Mais bref, tout ça pour dire, je parlais de ça parce que ça me permettait de faire un rapport entre le monde salarial et de ce qu'on considère tous les gens ici présent – je dis nous c'est les gens à D°, les gens que je fréquente, les gens qui réfléchissent un peu a ce qu'est le travail – le travail c'est pas le salariat, et moi je considère beaucoup plus mon travail à D° que le travail que je peux fournir notamment dans mon taf tu vois, enfin dans mon boulot qui me permet de manger. Mais je suis pas aussi manichéen ! Mon boulot de pion je le kiffe pour pleins de choses hein. Il me permet de dégager du temps, de bosser mes études à côté, je le répète hein, mais le rapport il est cool avec les élèves. J'ai jamais rien organisé avec eux parce que voilà j'ai la flemme et j'ai d'autres choses dans ma vie et euh...
T. Pis si tu t'impliques après ça va, une espèce de cercle vertueux où tu vas t'impliquer de plus en plus.
É. Peut-être ouais, y'a peut-être ça ouais. Puis je me dis aussi c'est peut-être pour soulager la conscience mais, c'est tous des sports études, ils ont mille activités la journée, ils sont lycéens, ils rentrent le soir ils ont un entraînement de leur sport machin-truc, trois fois par semaine, y'a pas une place énorme... je pense qu'ils rentrent à l'internat, ils ont envie de se poser, de se marrer avec leur potes. Alors c'est très bien, de pouvoir organiser, moi j'adore organiser, par exemple j'adore les échecs, j'aimerais bien organiser un tournoi avec les élèves, y'en à plein qui aimeraient jouer tu vois, mais j'y est pensé tu vois, mais j'ai la flemme en fait tu vois, vraiment. C'est un mauvais mot la flemme mais. Tu vois j'ai pleins d'autres trucs dans ma vie, et en fait on me le rend pas. Donc j'ai pas envie de m'impliquer de manière cool. Mes CPE me le rende pas tu vois ce truc-là, le travail que je pourrais fournir. La majorité ils sont pas cool avec moi tu vois, je le sais. Et les élèves ils sont cool parce que c'est des jeunes et qu'ils sont polis, qu'ils sont gentils machin-truc. Mais quand y'a des projections mis en place, y'a souvent des soirées ciné-débat mis en place par moi mais par d'autres gens, c'est toujours les mêmes élèves qui y vont, et ils sont 5.
T. C'est comme à D° en fait, ça attire que les convaincu (rire).
É. (rire), ouais après moi je garde espoir que non. Mais après sur d'autres trucs, tu vois par exemple le mouvement Gilets Jaunes à participer à mélanger tout ce bordel tu vois, c'est cool pour ça tu vois c'est que, on arrive à faire de la transversalité dans les activités militantes et compagnie...
T. La garderie par exemple.
É. La garderie ! Ça a pas trop pris, voilà, mais l'idée était mortelle ! Ça a pris, fin l'idée à marché pour quelque personne mais l'idée était mortelle ! Ça veut pas dire que... Le mouvement GJ il a participé à ce truc là c'est super cool. D'un peu dégommer tous ces carcans militants, toutes ces postures et tout c'est *parler entre convaincus*, et en fait parler entre convaincus c'est aussi se fermer au monde extérieur, et c'est aussi pas laisser la place aux gens, de manière symbolique. C'est-à-dire que quand tu connais pleins de trucs sur un sujet, bah les gens ils ont pas envie de se pointer tu vois. C'est toujours délicat. La barrière symbolique elle est ultra forte pour des gens que se considèrent pas comme militants, illégitimes à militer, de venir dans des lieux qui sont catégorisés comme militants, c'est très très dur symboliquement, c'est une violence symbolique forte tu vois justement de faire le pas tu vois. Tu vois, enfin tous les gens qui sont à D° c'est des gens qui ont pour la plupart – j'essai de faire le compte dans ma tête – mais pour la grande majorité c'est des gens qui avaient déjà un pied dans les réseaux militants. Et c'est même gens qui ont déjà eu un pied dans ces réseaux, ça vient pas de nulle part, ça vient de grand frère, ça vient de grande sœur, ça vient de parents, ça vient de machin... Tou ça pour dire que y'a une sorte de

reproduction sociale.
T. Je t'avoue que cette barrière là je l'aurais pas franchie si j'avais pas eu un pied dans le milieu militant, même si moi c'est depuis peu par rapport à ma durée de vie...
É. Excuse-moi je te coupe, mais c'est bien les GJ parce que ça casse ce truc là, ça pète ces dynamiques là et c'est super cool. Tu vois moi de retrouver des gens qui ont pas du tout l'habitude de faire des manifs, à se retrouver à organiser des AG par eux-mêmes, à ouvrir des lieux « Maison du peuple ». Le militant classique dirait ouais "ouais on vient d'ouvrir un squat, trop stylé", bah ouais mais *eux aussi ils ont ouvert un squat en fait, et ils appellent ça Maison du peuple, ils ont pas besoin de dire, c'est un squat anar machin-truc."* Eux ils appellent ça comme ils le veulent, comme il le sentent tu vois, et moi je trouve ça trop bien tu vois. C'est pour ça que, y'a des postures militantes qui m'agacent vraiment et, la quête du purisme, et c'est trucs à la con tu vois, – fin j'ai pas envie de faire le babos à deux balles – mais on a besoin de s'ouvrir aux gens... le mouvement GJ il est tout ce qu'il est tu vois, il présente pleins de problèmes, on va pas en parler là ce serait trop long. Le mouvement GJ il a cette faculté d'avoir bougé les lignes, et je pense d'avoir appris beaucoup de choses aux militants. *(Digression sur les GJ)...*
… c'est un bon exemple pour D°, parce que quand on avait organisé des ateliers *street-medics* bah y'avais beaucoup de GJ qui y été, et c'était pas juste des militants qui avaient l'habitude de la répression, et qui connaissent comment ça marche tu vois.
T. Ouais ils ont pas intérêt à venir vu qu'ils connaissent les trucs tu vois.
É. Bah on pourrait dire pareil pour les we thématique tu vois. Si tu connais déjà les trucs t'as pas besoin de venir en fait, tu sais ce qui va se raconter.
T. Bah tu reviens pour reformuler l'entre-soi, pour te rassurer.
É. Voilà, mais tu vois c'est bien qu'il y est du monde, mais tout ça pour dire que ouais les GJ ils ont, le mouvement a permis, par la répression hein c'est malheureux aussi mais, à l'atelier *street-medic* y'avait pas juste des convaincu tu vois. Et c'est pour ça que D elle et importante, et elle est là pour ça tu vois.
T. Je t'avoue que ce genre d'initiative comme la garderie, je trouvais ça assez fin en fait. À la fois t'arrives à garder un forme de ligne politique, pas te travestir pour le coup, et vraiment apporter quelque chose de stratégique et utile aux gens.
É. Bah c'est juste être créatif je pense tu vois.
T. Bah l'idée était vraiment, fin tu sentais que y'avait eu un creusage de cervelle derrière, ils ont pas sorti ça d'un « bouquin militant tu vois », même si c'est quelque chose qui se faisait déjà y'a longtemps tu vois, dans les centre-sociaux notamment.
É. Ouais c'est des gens de la fac qui ont eu l'idée, on est pote avec eux. Des gens de la fac. En fait ils cherchaient un lieu pour le fait aussi.
T. Ça mobilise des savoir faire aussi, parce que je pense que les gens qui s'impliquent là-dedans, sont aussi habitués à vivre avec des enfants...
É. À la garderie tu veux dire ?
T. Ouais ouais.
É. Bah ouais y'a une pote qui est puéricultrice, des potes qui sont profs qui y été voilà, faut juste un petit background y'avait pas beaucoup de gosses non-plus tu vois.
T. De toute façon j'ai l'impression qu'à D° une personne sur deux est soit prof soit pion (rire).
É. (rire) ouais c'est pour ça que je t'ai parlé de reproduction sociale. Et un truc tout con, moi j'en ai parlé des fois à des gens, je faisais le parallèle. Moi je fais de la musique aussi. Et euh des gens en Macédoine, dans les Balkans là, ex-Yougoslavie. On avait posé la question aux organisateurs "est-ce qu'il y a une culture squat ici, est-ce qu'il y'a des milieu anar, on avait pas posé la question de cette manière là évidemment tu vois. Mais au fil des discussions on avait demandé s'il y avait des squats. Et il nous disaient, "bah écoute, nous on a pas ça en fait, on est pas des occidentaux en fait !". Ça c'est typique occidental en fait. Cette culture squat elle est très liées aux rapports de classes en fait. Qui a le temps de squatter, qui a le temps de lire de bouquins ? Le concept de propriété etc. c'est des gens qui ont lu des livres, ils sont allé à la fac. Et nous ce qu'ils nous disaient c'est que nos familles, nos mères, nos grands frères etc ils ont jamais pris le temps d'ouvrir un bouquin, parce qu'en fait – ça fait très misérabiliste ce que je raconte – mais le mec me disait ça tu vois, c'est un local. Il me disait – lui il fait des études en l'occurence – mais lui il me disait, la génération d'avant – parce que les squats en France ça date pas d'hier non-plus tu vois – la génération d'avant c'est des gens qui allaient à l'usine en fait. Nous c'est la Macédoine on est pas en France tu vois. Nous le SMIC il est pas à 1200 il est à 300 balles, je sais pas combien, y'a pas de perspective d'avenir, y'a une fac elle est à Skopje la capitale où il y'a très peu de salles très peu de profs tu vois. C'est pour ça que c'est des choses aussi à déconstruire. C'est pour ça que j'apporte autant de crédit à n'importe quel pékin qui vient à D° qu'un gars qui a lu Marx et Bakounine, et qui les connais parfaitement tu vois. C'est ça aussi s'imprégner de gens, c'est pour ça que D° ça fait ce genre de trucs. Ça sera pas la conclusion parce que ton truc sur le travail c'est pas... je sais pas quelle conclusion on peut faire...
T. Pas besoin de conclure tu sais !
É. Ouais c'est mon côté très universitaire (rire).

3.3 Liam[98]

T. Donc je t'explique un petit peu ce que je veux faire. Je ne fais un truc sur le lieu en lui-même, moi ce qui m'intéresse c'est le travail. Le travail que ce soit ce que les gens font à D°, mais aussi ce qu'ils pensent du travail à D°, comment ils s'organisent etc. Et c'est aussi pour contextualiser un peu, les rapports aux travail que les gens ont de manière antérieure à leur engagement à D°, qu'est ce qu'ils font comme boulot s'il ont des boulots, si ils se démerdent autrement etc. C'est vraiment le travail le filon conducteur.
L. C'est ce que j'avais cru comprendre oui dans ton mail.
T. Du coup si on veut commencer le propos partir de ce que l'on disait tout à l'heure, comment tu est entré, comment tu a commencé a D° ?
L. Ouais ouais. Le début en fait de tout ça c'est, le fait de critiquer les affaires de la société depuis longtemps, voilà. Ça fait, je travaille depuis 2010. J'ai travaillé depuis 2010 jusqu'à fin décembre 2016 en fait. J'ai travaillé dans SSI (sociétés de services en informatique). Mais vraiment en tant que CDI tu vois, stable. Toute cette période ça m'a clairement annoncé, ça m'a renforcé l'idée que je pourrais rien faire en dehors de ça si je faisais du 35/40h.
T. ouais genre du temps complet.
L. Ouais exactement. Si tu fais que ça de ta vie... Tu vois bien que moi, tu vois je suis dans l'informatique, je travaille pour des grosses boites – de toute façon y'a que des grosses boites – (RTE, Engie... la Société générale mais j'y ai jamais été!!!) ah non non (rire). On m'a proposé, mais bon...
T. Donc c'est des projets que l'on te propose, des projets des trucs comme ça quoi.
L. Alors à l'époque effectivement, dans les sociétés de services, j'étais en contact avec mes... représentants hiérarchiques... mes chefs on va dire ça. Bref ils me proposaient plusieurs postes, avec plusieurs technos et tout, bref, et je faisais comme mon choix dans tout ça, ce qui était le plus acceptable. Bref.
T. Ce que tu savais faire aussi j'imagine.
L. Après ce qui est intéressant c'est que t'as un peu de formation en interne, des formations s'il y'a besoin. Là-dessus ils étaient cool. Les gens avec qui

[98]Entretien semi-directif ; mars 2019.

j'ai travaillé c'était quand même relativement correct. Y'a eu des cons hein mais... Donc tout ça se faisant, je voyais bien que j'avais pas le temps, pour faire d'autres choses. Et oui, moi l'associatif (je vais parler de l'associatif en majorité) ... je vois bien que... tu vois souvent il y'a quand même ce truc un peu, caricatural de "c'est que des gens au chômage..." Bah oui pourquoi ? Parce qu'ils ont le temps (inaudible). Et j'avais envie de me mettre à mon compte, de faire ce que j'avais envie quand j'en ai envie quoi. Et donc, j'ai pu vraiment m'émanciper dans le milieu associatif. C'est pas facile d'y rentrer mais ça on en parlera plus tard.
T. Oui oui carrément. Tu voulais t'émanciper de ça en regagnant du temps quoi.
L. Voilà, du temps, et me reposer les idées que j'avais à la base de tout ça, comment faire pour apporter vraiment quelque chose à la société, fin, pour moi le social c'est pas améliorer le logiciel d'une société, c'est sympa si t'es dans un certain (inaudible) technologique pourquoi pas. Je pourrais me dire que bon mettons aujourd'hui on a besoin d'électricité. On pourrait avoir des structures qui soient propres et qui ont besoin de technologies. Pour *monitorer* tout ça y'a besoin d'informatique. Y'a des besoins éthico-acceptables. Mais bon en vrai c'est plus pour améliorer les rendements et tout ça donc... Donc j'ai pu me libérer mon temps, et... du coup...
T. Du coup cette vision, quelque part.… le fait d'avoir du travail tu disais très cadré 35h c'était une vision qui ne correspondait pas à une vision que tu avais du travail avant ? Où elle s'est construite justement en confrontation avec ce milieu dans lequel t'es rentré et qui au final, t'as *fait* te poser la question sur le travail ?
L. … je pense que j'ai toujours eu ce truc de loin quelque part tu vois, sans avoir jamais vraiment poser des mots dessus tu vois. Je me suis toujours dit qu'effectivement, le travail... c'est déjà difficile de définir travail, tu vois le travail. Comme y'a pleins de définitions qui se confrontent tu vois, le travail c'est juste la transformation que tu fais de quelque chose, d'une matière ou de personne, tu les aide à aller vers quelque chose, pour moi c'est que ça le travail, c'est une action en quelque sorte, c'est vrai que c'est finalement le salariat qui... comment dire...
T. Qui réduit un peu ?
L. Qui réduit. Même dans les conversations que tu as avec tes parents, je suis un peu le cul entre deux chaises tu vois. Mon père et ma mère sont un peu ouvriers, un peu prolos, et j'ai mon beau-père qui est arrivé, bah chef d'entreprise tu vois, c'est une vision un peu très capitaliste dans la vision du travail, entre guillemet.
T. Je pense que je peux comprendre j'ai à peu près le même système dans la famille (rire).
L. (rire) okay. Et, bon jeune tu vois bien, tu bois beaucoup ce que les gens disent, fin tes parents, tu bois beaucoup de tout ce qu'il se dit. Et c'est vrai que dans un premier temps j'ai peut-être fermé cette porte à cette question travail. En fait c'est la question participer, c'est ça qui est vicieux. C'est souvent quelque chose de collaboratif pour construire une société pour que l'on puisse vivre ensemble, mais finalement... mais finalement c'est beaucoup plus compliqué que ça, c'est le pouvoir de certaine personne très précise, de certaine société très précise et voilà. C'est leur capital...
T. Donc une sorte de mensonge qui s'est confirmé après.
L. Ouais voilà. Enfin c'est un mensonge qui est (inaudible) par expérience. Quand je suis rentré dans le vrai monde du travail, là je me suis confronté au truc c'est que tu travailles *que* pour améliorer le quotidien de l'entreprise, en tout cas dans mon milieu...
T. T'as pas trouvé de sens quoi.
L. Non, t'en cherches, tu peux essayer d'en chercher, mais y'en a pas vraiment quoi, voilà c'est voilà.
T. Et pour étayer ces trucs, du coup c'est de la documentation familiale j'imagine et tout ça, mais tu t'es documenté toi par ailleurs ou...
L. Alors, bah non malheureusement, le milieu dans lequel j'ai été moi il est, on va dire, très normé. C'est comme ça. Moins maintenant, mais à l'époque il est très normé. Y'avais pas le genre de discussion, et le peu de fois où on les avait, ça allait pas très loin. Voilà. … Pour ce qui est de moi personnellement. C'est un peu ma sœur. Qui a beaucoup aidé et apporté. Qui est pareil très entravé, mais qui a su parfois lancer des idées, des questions... peut-être elle m'a amené à quand même avancer là-dessus. Après y'a beaucoup d'oeuvre de lectures... j'ai une sorte de dyslexie qui m'empêche de, fin j'ai un trouble de la concentration qui m'empêche de lire en fait. Donc en fait lire c'est impossible, je peux pas... des BD mais c'est tout. Donc malheureusement je peux pas m'émanciper dans la lecture. Je sais qu'il y'a pleins d'oeuvres...
T. mais tu sais qu'il y'a des techniques d'éducation populaire super cool comme l'arpentage (rire).
L. Et voilà ! C'est bien quelques années plus tard où effectivement j'ai découvert des méthodes, des collectifs voilà qui proposaient effectivement des arpentages, des conférences gesticulées, enfin bon (inaudible)... c'est quoi la question (rire).
T. On était sur une enfilade de questions. Donc là du coup 2015. C'était pendant que tu étais sous contrat ?
L. Voilà c'est ça. Je me voyais pas passer des années comme ça.
T. Et t'avais quel âge, une petit vingtaine ?
L. Bah, c'était-il y'a quatre ans, donc 29 ans. (28 peut-être). C'était le premier.
Et y'avais ce truc aussi. Toutes les techniques managériales... c'est c'est... et ça ils le font beaucoup dans les technologies et l'informatique, c'est, que tu sois solidaire de la boite dans laquelle tu travailles, pour être ensemble, pour bien avancer. Ils ont pleins de techniques pour ça !
T. Genre Google, l'esprit corpo tout ça.
L. Ouais c'est ça. C'est l'esprit *corporate* tout ça. Ils essayent d'utiliser tous ces mots-là. Ils veulent vraiment, des fois où ça change ! Là ils sont en train de changer. Des fois ils mettent des mots, et d'autres mots pour pas qu'on s'habitue et voilà. Tu vois là par exemple je suis en clientèle chez … qui, et je vois bien qu'ils ont changé leur techniques, leur communication internes. Et c'est très, beaucoup de *corporate.* La tribu.
T. On veut vraiment que tu t'identifies à ta boite.
L. Ouais c'est ça. Ils ont un beau panneau avec tu vois, une personne de couleur noire voilà, avec "tribu", fin là tu fais ouuuuh, voilà. Faudra que j'en parle aux personnes responsables de ce truc-là. Malheureusement ils sont pas à N.…, c'est pas loin de Paris. Ouais tu sais où tu rentres. Et donc... ça ça fonctionne plus sur moi effectivement. Et de même que ça fonctionne *très très très très biej* sur d'autres personnes. Là récemment c'est des personnes qui sont par rapport au marché global, qui sont sous-payés. Mais, mais elles disent, "ouais mais tu vois c'est ensemble, faut bosser ensemble, c'est ensemble qu'on va mieux avancer et machin". Tu leur dis mais attends, "on va aller voir le bilan de ta boîte là, t'as tant de bénéfice et tout. Tu penses que t'es patron et tout ils se font pas plaisir ? Ou nous aussi il faut qu'on vive sur la réserve ?"
T. Là c'est gagné quand les gens acceptent de faire des compromis...
L. Voilà. Puis ils leurs font peur aussi. Moi ça m'a fait tellement plaisir de faire, "bonjour la RH, vous signez mon papier et je me tire", c'était jouissif. Une ½ heure plus tard t'as mon directeur de pôle qui m'a convoqué tout de suite tu vois. Et concrètement, il a essayé de me faire peur. Pour m'éviter de partir. Moi je lui ai dit, que j'avais des propositions ailleurs, pour pouvoir gagner du temps etc. Il me fait "non non".
T. Ce qui était vrai de ta part ?
L. Oui oui, c'était totalement vrai, j'ai fait [par la suite] ce qu'on m'a dit que j'allais faire, j'ai eu l'argent prévu, tu vois.
T. C'était pas une stratégie.
L. Absolument pas ! Lui il en rigolais devant moi, Ah ah tu vois machin, pis on va te donner un petit truc, tu vois on peut manoeuvrer on peut, autour de l'argent.
T. T'augmenter quoi.
L. Ouais voilà, négocier voilà je cherchais le mot.
Et du coup c'est ça... c'est vraiment dans la communication. Après c'est peut-être une vérité pour ces personnes-là tu vois... c'est je sais qu'il y a beaucoup de mouvement dans ce milieu-là, l'informatique.
T. De mouvement euh ?
L. Y'a des gens qui ont, peur, et qui sont effectivement apeurés de partir parce qu'il y a cette communication qui marche très bien sur ces gens-là, et il y'a d'autres gens, qui suite à une certaine expérience de ça, qui sont équipés d'expérience techniques et autres, pour « se vendre » entre guillemets. Ils ont plus peur en fait de partir. Et ça ça fait peur, a tous ces milieux-là.

T. Et du coup derrière quand ils ont peur, ils renforcent le discours.
L. Et il cherchent à te cueillir par tous les moyens, par des nouvelles méthodes. Là tu vois par exemple, je suis en prestation chez …
T. Tu bosses à la maison c'est ça ?
L. Alors non, je travaillais jamais chez moi. C'est pour d'autres raisons... *(passage techniques sur un statut juridique)*.
Non ils essayent de te vendre monts et merveilles. Sauf que le monts et merveilles tu l'as déjà en fait. Et ils te vendent des trucs projets et trucs. Donc là ils essayent de me vendre ça, donc ils m'ont vendu ça y'a deux mois (janvier 2019 donc), de prendre des rôles de voilà, de conseils d'expertises et tout. Et là deux mois plus tard, je leur dis okay on fait un essai quoi, et je sais parce que ça a toujours été comme ça, mais y'a rien derrière.
T. C'est la carotte ça. Et ça c'est actuellement ?
L. Ça c'est actuellement. Et tous les gens qui sont entre guillemets « émancipées », ces personnes expérimentées, *senior,* qui ont un bagage techniques qui peuvent apporter beaucoup ils ont pas envie de rester dans les boîtes bah parce que c'est chiant en fait. Y'a rien en fait. Et il essayent de te récupérer parce qu'ils manquent de ressources. Mais *vraiment* ils manquent de ressource, voilà, ils manquent de personnes. C'est un marché qui...
T. J'imagine qu'ils doivent pas apprécier quand les gens s'en vont parce que ça fait tomber le voile. Au final, tu pourrais faire autrement, pas avoir besoin d'eux entre guillemets tu vois. Ça doit pas leur plaire.
L. Ah bah, j'imagine que ça leur plait pas. Et j'imagine qu'ils se préparent un peu. Je dis ça parce que... y'a beaucoup de gens, alors les gens émancipés entre guillemets, c'est des gens qui sont passés indépendants. J'en connais beaucoup en fait. C'est des gens qui (inaudible). J'ai essayé, j'ai contacté pleins de boîtes, dans ces boites-là, c'est "je veux travailler pour vous, comment c'est possible ? " Et en fait, tout ça c'est bloqué. Si tu veux la place, il faut que tu passes par une boite qui a l'exclusivité, en fait pour pouvoir travailler chez eux. C'est à dire que tu dois te faire *porter,* c'est un terme voilà. Par exemple j'ai envie de travailler pour euh, on va dire des gros mots (rire), Auchan, voilà y'a un truc qui me plait chez eux, techniquement pourquoi pas, par exemple ils ont un contrat d'exclusivité avec par exemple SOPRA on va dire, et bah t'es obligé de contacter SOPRA pour pouvoir travailler chez Auchan. Et bah tu vas te faire ponctionner de... en ce moment c'est si tu trouves un mission c'est 15%. Par SOPRA de 15%. Imaginons tu te vends 400 euros, bah SOPRA prends un commission au passage et après... Et ça, bah c'est que ça, y'a plus rien. En tant qu'indépendant, je peux plus travailler, enfin dans très très très peu de boites ou tu peux rentrer directement chez elle. Y'en a en fait, franchement j'en ai vu des cinquantaines, des cinquantaines non plutôt des dizaines et des dizaines... y'en a *deux.* De noms où je peux travailler comme ça en passant par eux. Le marché il est blindé en fait, ils ont saturé le truc.
T. Pour garder leur salariés.
L. Et donc c'est ça. Ça participe à, pour éviter au gens de prendre le contrôle du marché. Parce que bon pour le coup c'est qu'il y a des grosses grosses demandes. On n'est pas dans la phase aujourd'hui de précariat. Là c'est vraiment le développeur qui fait, "bof tu me payes si peu, non ça m'intéresse pas, je viens pas".
T. C'est vous qui avaient la main entre guillemets.
L. Ah ouais carrément !
T. Et du coup, maintenant que t'es indépendant, t'as réussi ton pari entre guillemets ? Tu bosses souvent, t'as du temps ?
L..
T. Ça c'était ?
L. Ça c'était l'idée que j'ai cultivée en 2016.
T. D'accord ouais, au moment où tu as quitté. Alors je bosse, ouais c'est pas vague voilà. Quand j'ai pas vraiment d'autres choses à côté bah je fais un plein-temps, histoire de gagner de l'argent et de mettre de côté. En fait oui, y'en une idée de base aussi derrière tout ça. Y'a une autre idée aussi pour laquelle je suis passé indépendant : c'est que je savais que j'allais gagner plus... en travaillant moins. Et donc pouvoir participer plus à la vie associative globale. Et une grosse idée, pour reparler un peu de D°. Enfin c'est pas D°, à la base, c'est, j'ai un gros truc c'est la bouffe en fait ! C'est tout le gâchis qui est fait, jeté, dans toutes les grandes surfaces et autres. Alors je sais qu'il y'a déjà les restos du cœur et tout, mais je trouve qu'on en manque encore plus. Mais mon gros délire c'était ça, ouvrir une grande cantine populaire, à bas de récupération et tout ça, d'achat aussi de produits locaux et voilà. De faire une grande cantine à prix libre pour tous les gens qui veulent venir en fait. Et pourquoi je parle de ça ? Oui en disant travailler plus en gagnant moins, moi j'ai pas besoin de plus pour vivre, je suis pas matérialiste, j'ai pas besoin de grand chose, je me disais que je pouvais financer une grande partie de ce truc là voilà
L. Bah c'est ça. Je suis parti ouais, j'ai quitté ma boite, j'ai commencé à travailler en février (2017), j'ai quitté en décembre 2016, 31 décembre, le temps de faire le dossier CCI, chambre de commerce c'est tellement chiant, le pire c'est l'URSSAF hein (rire) mais bon. C'est un autre délire ça. Parce qu'en fait oui, c'est donc les idées, de vraiment faire de vraies choses voilà, de social, de construire les choses ensemble, c'était, ça me bottait. Mais je connaissais pas le milieu de la ville, fin je vois, j'entends des noms tu vois, mais... bah on va en parler.
T. T'allais aux évènements et tout ça ?
L. Ouais c'est ça ! J'allais aux événements, tu discutes avec deux trois personnes. Mais voilà t'es un peu réservé voilà, enfin je suis pas timide hein, mais j'ai besoin d'avoir de la confiance pour parler aux gens, c'est comme ça, faut que je les voit plusieurs fois voilà c'est comme ça. Et, les milieux que j'ai rencontrés, ça a beau être des milieux super cool, bah c'est pas facile d'y rentrer ! C'est clairement, ça reste des personnes, elles se connaissent, elles ont l'habitude de travailler ensemble, de faire des choses ensemble, et dans le quotidien y'a pas forcément d'ouverture à l'autre. Et ça c'est compliqué, ça a été compliqué et c'est pour ça que je me suis motivé à lancer un projet solo. Mais après, je me suis dit, solo, c'est trop compliqué aussi ! C'était en 2016 ouais... y'a eu D° qui a lancé le projet comme ça de loin, j'ai vu ça passer et j'ai fait... pourquoi pas, on va en discuter, y'a un truc qui peut être en commun et tout. Donc après discussion et tout, donc effectivement c'était sur un modèle de bar etc. Donc super cool, je me suis dit que ça pouvait être une vraie première expérience.
T. Y'avait pas l'idée de cantine à l'époque ?
L. En fait si, on en avait discuté justement, et moi j'avais présenté mon projet et pourquoi... En fait je suis venu, ils faisaient des rencontres à N. dans les bars, et je suis venu à la toute première apéro machin-truc de construction du projet.
T. Ah oui tu as vu la genèse du truc quoi.
L. Oui oui j'ai bien vu le truc. Et donc voilà. Alors il y avait quand l'idée de cantine, alors en fonction du local et pas tout de suite, et donc voilà. Donc le local qu'on a aujourd'hui il va permettre de faire une cantine et ça c'est génial ! Ça me botte bien ouais.
(Aparté sur l'idée de petit déj).
L. Ouais, carrément. SI on pouvait faire un lieu où les gens se rassemblent le matin, ça serait un truc génial.
(Aparté sur le local).
T. Et du coup...
L. À la base j'avais repéré deux trois bâtiments pour le projet de la cantine. Parce que j'étais allé à Paris, et ça m'avait inspiré (*Freegan Poney*). (…) Y'avait des inspirations qui ont fait que voilà. Ça ne sera pas qu'une cantine, y'aura autre chose mais voilà...
On a quitté le truc du travail...
T. Non non pas vraiment. Et du coup comment ça a été reçu ton idée à D° quand t'as présenté ton truc ?
L. Bah que c'était super cool, qu'il y'a avait une possibilité, mais c'était aussi à la base, voir le lieu, le local qu'on aura, est-ce qu'il y'a possibilité d'une cuisine, mais ouais. Une bar c'est facilement posé, tu vois tu poses une tireuse voilà, mais avec une cuisine, faut un espace cuisine, un espace, ouais c'est la galère.
T. Des normes tout ça, faut des gens motivés.
L. ...des gens motivés ouais... L'idée c'est... c'est pas le salariat, c'est compliqué, j'en sais rien Une cantine c'est beaucoup de temps tu vois, une cantine est-ce que tu le fait tout seul ? Est-ce que tu le fait collectivement, et là on revient sur le truc du, de la base, beaucoup de gens que je connais qui

peuvent passer du temps, c'est des gens qui peuvent passer du temps, qui sont pas salariés. C'est ça qu'ils ont, et tu te dis ça fait chier en fait parce que, j'aimerais bien pouvoir leur dire, fin non j'en sais rien, plus qu'on puissent valoriser..., enfin y'a des gens qui travaillent en fait, hors du cadre du salariat. Voilà, y'a moyen. "Tu passes toutes tes journées dans les assos, tu fais pleins de trucs", en fait tes pas salarié directement d'une boite, mais t'es salarié d'un milieu, d'une activité, c'est pas pris en compte...
T. Ouais comme le travail domestique qui est pas prit en compte.
L. Exactement ! Voilà, on peut partir vers du revenu de base voilà... J'ai des coupures nettes dans mes réflexions (rire).
T. Oui on en été au moment où vous avez créés, enfin créée, ça fait un peu divin mais, fondé ce truc-là.
L. Ouais... et donc pour le coup, alors ouais ! Là, y'a deux choses en fait. Ce qu'on a discuté ça a été bien accueilli, de ce côté-là, les personnes qui été là, (*il cite les personnes présentes*, *deux sont encore actives de manière régulière et centrale à D° T. et S.),* et V°, il a repris un emploi parce qu'ils étaient étudiants, et puis voilà quoi ! Le temps bouffé par, fin bon. Donc c'était bien reçu, c'était cool. Et c'est vrai que comme c'était nouveau pour moi, bon y'a eu le temps que ça se fasse, je suis venu quand même au départ, après tous les cafés j'ai fait, je savais pas comment chercher le local et tout donc ça c'est eux qui ont, qui été occupé, c'est des gens qui se connaissaient, qui ont cherché le local et tout. Puis y'a eu les premières fêtes pour apporter l'argent pour le *crowdfunding* et les travaux etc. Voilà. Et après donc oui, l'idée j'ai pas poussé le truc, parce que c'est le temps de rentrer dans, comment ça fonctionne ? Comment fonctionne les gens ? Qu'est-ce qu'un milieu autogéré finalement ? J'avais une idée mais, au quotidien comme ça pas vraiment.
T. Tu t'es un peu introduit aux codes du militantisme...
L. Ouais c'est ça. Et comme tu disais tout à l'heure, c'est pas facile d'y rentrer. Franchement, ça fait super peur, mais c'est des personnes qui savaient déjà fonctionner ensemble. Et c'est pour ça que, d'ailleurs ce qui est super chouette, c'est la vie collective ! Le fait d'avoir fait du moins, d'avoir poser la question d'intégrer les gens en fait ! De comment on les intègre ! Et les moments tu sais d'accueil là...
T. Ouais les réunions formations.
L. Ouais voilà c'est ça, moi je suis rentré sans ça, sans connaître personne, sans tout ça. Je me suis fais violence d'ailleurs, tu vois avec la réserve que j'ai tu vois c'était pas facile. C'est bien d'avoir deux trois personnes du collectif qui viennent, et voilà ça fait un peu des références tu vois, des parrains/ marraines.
Je lui parle de T.
L. Tu vois c'est le genre de personne lui en font énormément, comme S.! Au-delà il a une sorte de charge mentale comme S. l'L. De "Ah oui fait s'occuper de ça pour ça, faut pas oublier ça et machin". Et toi quand t'es dans ton quotidien du salariat, tu peux pas penser à ç. T'as pleins de choses à penser, ton quotidien du taf, qui 'obligent à penser et puis ton quotidien à côté aussi.
T. Et du coup dans ces premières réunions tu avais déjà lâché le taf ?
L. Non c'était en 2016 ça donc non j'avais pas encore lâché le taf.
T. Du coup j'imagine que ça avait un peu accéléré le processus, ou au moins valider l'idée que c'était une bonne idée.
L. Ça a validé l'idée de... ouais carrément.
Et pourtant du coup, fin oui oui carrément... Donc j'ai quitté mon taf donc en 2016 comme je t'ai dit tout à l'heure, en février donc j'ai repris avec un client... mais en fait j'ai travaillé que 8 mois ! Et après j'ai pas travaillé pendant un an.
T. Ah oui du coup c'est carrément mieux payé en indépendant ! (rire)
L. Ah oui, oui oui, j'ai fait une rupture conventionnelle en fait. En fait j'ai eu mon chômage, et comme je suis – en fait j'ai un statut un peu particulier, en fait je suis gérant d'une URL, en tout cas je suis créateur d'entreprise, et comme je suis créateur d'entreprise, j'ai pas besoin d'aller pointer à pôle emploi. Bah en fait, tant que je dis pas stop à mes allocations, fin y'a juste mes ré-inscriptions à faire de temps en temps, et j'ai un PV annuellement à remettre si je me rémunère. Donc tant que je dis rien, je continu à toucher mes allocations. J'ai encore des allocations, voilà.
T. Du coup t'es vraiment pas pris à la gorge par le travail.
L. Voilà ! Si je ne veux pas travailler, je ne travaille pas ! Il me reste X jours, parce que je me suis aussi un peu payé pour repousser tu vois le truc. Voilà.
Donc oui, pour revenir à tout ça. Donc je suis passé indépendant, j'ai taffé un peu pour ramassez un peu de thunes en gros voilà, clairement, pour me faire une petite réserve. Parce que j'avais envie de financer des choses. Donc que j'ai d'ailleurs financé, anonymement parce que ça m'intéresse pas, mais de balancer un peu de thunes à gauche à droite parce que je trouvais que c'est un milieu qui manque un peu... d'argent en fait. Et voilà. Et donc après j'ai arrêté de travailler parce que j'avais mes allocations et tout. Et bah j'ai participé effectivement à D°.
T. Genre presque à temps plein.
L. Alors pas forcément à temps-plein, parce que... je reviens sur le truc que c'est pas facile d'intégrer des milieux. En tout cas j'ai effectivement bah, j'y allait deux ou trois jours par semaine effectivement. Voilà, pour faire des travaux, après pour faire de la compta, un jour c'était la compte, j'y allais pour le bar deux jours par semaines. Pleins de trucs comme ça mais ça prend beaucoup de temps voilà.
T. Et du coup comment – désolé je te coupe hein –, est-ce que tu as choisi du coup ces tâches parce que c'était un domaine qui t'aurais permis de t'intégrer, ou est-ce que c'est des tâches au final « qui t'ont choisi » parce que de toute façon c'était ce qu'il y' avait à faire et que du coup bah tu faisais.
L. Les travaux c'est juste parce que je kiffe les travaux. J'en ai pas fait beaucoup, mais par période. Mais je kiffe voilà. La compta bah c'est parce que j'ai de l'expérience tout ça, mon beau-père avait une entreprise et m'a montré des trucs, et puis après moi j'ai eu ma boite, j'ai lancé une compta, et j'avais une comptable qui est une experte comptable qui m'expliquait des choses et tout, fin bon, u peu d'expertise. Parce que j'aime bien faire des choses en fait que je sais que ça fait fonctionner le milieu y'a besoin de le faire, bah oui, pour la compta c'est ça : *y'a besoin de le faire*. Et je sais que tout le monde n'est pas dedans et voilà.
T. J'avoue qu'au début ton nom était un mystère. On m'avait dit y'a longtemps oui y'a un mec qui s'occuper de la compta avec T. le mystérieux comptable. Au début je pensais que t'étais même un pro...
L. Après (rire), y'a eu le bar, le bar non c'est juste que je trouvais ça super cool, j'ai jamais tenu un bar donc, j'ai kiffé de le faire voilà tout simplement. Parce que ça me fait kiffer de la faire et je continu à le faire tout simplement.
T. Question un peu générale du coup, mais comment tu placerais mettons le travail de bar, dans tous ces petits travaux. Parce que moi ce qui me marque beaucoup à D°, c'est qu'il y'a pleins de petits travaux de tous les côtés. Organisation, communication, repérage, travaux... etc. Et y'a le bar au milieu de tout ça. Donc tu le placerais où, au niveau de l'importance, de l'investissement des gens, de ton investissement à toi... question large volontairement.
L. Ouais ouais okay. Bah c'est important pour le milieu tel qu'il est aujourd'hui. Si on a pas le bar on a rien en fait. Niveau pécuniaire voilà, c'est une tâche obligatoire. Mais c'est lié quand même, fin c'est des questions, s'il y'a que ça, voilà, y'a les commissions par exemple programmation qui est importante, parce que sans concert sans point d'accroches pour d'autres milieux, euh, collectifs, associations, groupes de musiques et autres, sans point d'accroches de rencontres et de possibilités de créer des évènements dans le lieu, on va pas non plus... Mais en fait tout est important dans le lieu. Tout est lié... En fait je crois qu'on fait tout pour que le lieu fonctionne et c'est les tâches obligatoires en fait pour que le lieu fonctionne. Par contre c'est, pour le truc du bar, c'est un des trucs le moins pénible dans le sens où ça prend pas la tête. C'est fatiguant parce que t'y vas, pour les gens qui travaillent, t'y vas après ton taf, mais t'as pas besoin de penser "bah alors attends moi j'ai, douze factures que je dois aller payer avant le tant, j'ai 2000 euros sur le compte mais faut que j'aille déposer les sous... oui fait penser au dossier d'administration machin. T'es stressé parce que t'as les impôts qui t'ont pas répondu et tu stresses par rapport à ça. Tu vois...
T. Tu veux dire ça te permet de penser à ça en même temps ?
L. Non non justement. C'est quelque chose qui physiquement est facile à faire, enfin si tu n'es pas handicapé, si tu es capable physiquement de le faire, si t'as l'énergie. Tu peux le tenir facilement, tu viens un soir et puis voilà. Mais tu vois y'a d'autres trucs, tu vois la commission comptabilité

administration, commission communication, commission vie collective, c'est des choses où tu dois faire des réunions, ou physiquement tu vas être présent, mais en fait c'est aussi des conditions qui sont compliqués parce que tu dois prévoir des choses...
T. Ouais ça déborde du moment où tu es en réunion.
L. C'est exactement c'est ça ! Tu sors de D°, tu dois continuer à faire de D° tu vois. Fin j'essaie de continuer à différencier le travail. Le travail physique, qui peut être pénible, mais tenir le bar moi je trouve pas ça trop pénible. Enfin pour moi hein. Et y'a des trucs qui sont pénibles parce que ça t'occupe l'esprit. Moi je trouve ça plus pénible quand ça t'occupe l'esprit quand tu sors du lieu enfin... fin pénible entre guillemets.
T. Tu vois je te demandais pour la bar parce que tu vois, si je parle de mon expérience, par exemple pour moi ça a été assez, comment dire, déroutant... parce que tu vois je travaille dans des bars depuis 10 ans, et des restos, pour financer mes études. Et je t'avoue que y'a pas de caméra derrière, y'a pas de patrons, y'a pas de collègues, y'a pas de paye à al fin, on est censé pouvoir accueillir les gens et pas les envoyer bouler. Y'a des bars où j'ai bossé, bah certains restaient à la porte, tu vois, c'était assez déroutant au début tu vois. Tu vois, c'est vrai qu'au final je suis d'accord avec toi, ça commence à telle heure, ça fini à telle heure. Mais tu vois j'ai eu une phase de réajustement au début, "ah tiens j peux répondre à ces personnes-là, je peux pas exiger qu'elle payer absolument tu vois, ça a été une expérience assez déroutante tu vois."
L. Oui j'avoue, j'ai pas eu d'expériences de ce type là, c'est vrai que ouais... ouais je suis un peu là-dessus là sur ce que tu dis, j'y réfléchi encore à ce que tu dis. C'est vrai qu'on a personne derrière. On vit ensemble, on fait vivre le milieu ensemble, de manière collective, et c'est vrai c'est complètement différent que le travail... j'avoue je, en fait là je suis en train de me re-apercevoir de ce truc-là tu vois !
T. Tu te dus c'est des trucs dont tu t'apercevais plus au début ?
L. En fait c'est l'habitude, effectivement tu vois, le quotidien de ma vie d'avant tu vois, d'avant cette expérience, parce qu'aujourd'hui on me dit tu fais ça de manière autoritaire, c'est *non* en fait. "T'as pas envie, ouais bah vire moi." Enfin on peut discuter, on peut dire non on fait pas les choses. C'est juste que des fois on te propose des choses hallucinantes. Et c'est vrai qu'à D° c'est effectivement, en fait j'en sais rien si c'est comme ça partout, toi qui a vu d'autres milieux, derrière le bar. Quelque part.… bah on se corrige pas dans la manière de faire.

...

L. Ça fonctionne quand même pas mal [l'accueil inconditionnel et le fait de ne pas virer]. Tu vois bien que dans les milieux classico, les milieux salariés, on laisse peu de places à ce que tu as envie et à ce que tu pourrais créer en fait. Même ce que tu pourrais tout simplement créer en fait, même proposer. C'est, t'es très dirigé dans ce qu'il y'a à faire. Et là même des gens qui ont à la base pas l'envie de, c'est pas facile à exprimer, mais le fond, c'est ouais carrément, et je trouve que c'est vraiment un modèle qui est à reprendre. Et malheureusement je trouve que c'est un modèle qui est, pour revenir aux techniques managériales et tout, fin c'est un peu... ce sur quoi communiquent les GAFA et tout ça quoi. Google Amazon et tout ça. C'est « venaient chez nous, on va discuter ensemble de comment ça va se passer ». Alors c'est un peu vrai pour certaines équipes peut-être, que le quotidien est plus sympathique... mais, t'as toujours une hiérarchie quoi qu'il arrive. Et la solution c'est pas toi, c'est pas collectivement. C'est qu'un. Fin ça se passe comme ça parce que les gens, alors c'est pas Google c'est...*trou de mémoire...,* une grosse boite... fin bon on s'en fout. Toujours un oui mais, j'ai envie de dire c'est comme N. métropole, et la consultation citoyenne tu vois. C'est "oui venez on va discuter ! Changer enfin". Là en ce moment c'est débattre de la vieillesse de la population etc. Pour avoir participer aux consultations citoyenne autour de l'énergie et voir comment ça se passe. Et puis je vais pas non plus, je mes suis dis, bon allez ! Je vais quand même y aller pour voir quoi. Et on est plutôt sur l'ordre du, j'ai pas envie de dire conférence mais, tu balances quelques questions comme ça mais, voilà quoi fin.
T. Bah du coup tu me fais un ouverture toute trouvée pour parler d'un travail qui me semble important, c'est le travail de prise de décision – que je considère comme travail, mais ça c'est mon avis, peut-être que tout le monde ne le considère pas comme travail – si tu devais partir sur ce parallèle là et voir comment ça fonctionne à D°, vis-à-vis de ça ?
L. Ouais ouais ouais. Alors sur D°. Alors pour le coup, je pratique pas que D° en tant que milieu autogéré. J'ai une autre asso, fin... je recommence. *Il me parle de son asso écolo, qui monte un festival dans le L.* C'est des gens très jeune, qui découvrent un peu comme moi à l'époque. J'ai pas envie d'utiliser du tout le mot bobo tu vois, mais tu vois bien qu'ils ont toujours beaucoup ce rattachement à la norme, au milieu normé... fin, au monde normé. Et, ils ont quand même cette émancipation à vouloir faire quelque chose. Et donc, pourquoi j'en parle en fait. À D°, on a quand même, on a beaucoup de gens qui sont très habitués à prendre des décisions collectives. Même si l'on a pas forcément les bons outils hein. Parce que, la manière dont on prend la parole, on a pas de distributeur de paroles. On l'a fait récemment parler de comment on distribuait la parole...
T. Dans l'asso ou...
L. Dans D°, dans D°. Pardon je prends justement l'exemple et puis après je... C'est à D° qu'on avait des gens, qui étaient déjà un peu habitués. Même si on a pas les outils, parce que pour des gens qui sont un peu réservés, un peu moi hein, je me dis qu'il y'a des gens qui ne seraient pas à même de prendre la parole si on leur donne pas ! Si les outils sont pas encore en place, il faudra qu'on le fasse peut-être, voilà. Je crois qu'on en a discuté je crois de mémoire.
T. On en a parlé à la dernière AG. J'avais parlé de modération, et un autre camarade avait parlé de chronométrer.
L. Oui voilà c'est ça. C'est intéressant, mais voilà on l'a pas encore, on va travailler mais ça va venir. Et donc, donc les décisions, je trouve qu'elles sont quand même majoritairement, c'est vrai qu'on laisse le temps aux gens qui ont envie de s'exprimer. Bah c'est vrai qu'on est pas non plus nombreux donc ça fait que si quelqu'un a envie de s'exprimer il va lever la main et on n'est pas vraiment nombreux donc ça fait que, c'est vrai que quand on aura les vrais outils, ce sera encre mieux pour prendre des décisions.
Mais je voulais juste parler vite fait de l'autre asso. Pourquoi je veux en parler, c'est parce qu'en fait c'est des gens qui découvrent aussi tout ça, et qui sont habitués en fait à, au monde l'entreprise. Et c'est *si* dans le monde de l'entreprise, faut vraiment que tu parles beaucoup tu vois ! Faut que t'envoi, donc si t'envoie pas, ton idée elle remontera jamais, donc la grosse première année, et demi, c'est même très récent là où ça commence à changer, c'était très difficile de parler ensemble. Y'avait des réunions ça finit, les gens qui, nos membres, les personnes... qui qui... qui sont nos grandes gueules ! J'ai pas d'autres mots, elles étaient toujours les personnes qui finalisaient un peu la, la décision quoi. Qui la formulait avec leur... leur modulation on va dire ça comme ça. Et finalement c'était pas une décision commune, fin un peu, mais formulée à sa manière, et avec les idées qui pourrait corriger sa manière, enfin avec les idées des personnes... qui voilà. Je prends ce lien avec la métropole, bah tu peux balancer des trucs, bah t'as beau balancer bah voilà... de toute manière... Qu'il y'est pas de hiérarchie haute, ça c'est une éducation qui est à faire ensemble, tout le monde, c'est que la personne se rendre pas forcément compte de comment elle agit, c'est, faudra peut-être, enfin j'en sais rien qui est le plus responsable. Enfin on a amené des outils, effectivement distribué la parole, le chronomètre, on coupe vraiment les personnes qui sont trop trop à couper voilà, qui sont habituées à ça, voilà, faut vraiment outiller tout ça. Et donc ! Dans le milieu associatif, quand t'es outillé, ça se fait plutôt bien. Et t'arrives à des choses où les gens sont plutôt contents, sont plutôt valorisés, contents heureux. Enfin pourquoi contents parce qu'ils sont valorisés, parce qu'ils peuvent apporter le truc. "Okay c'est pas ce qui a été validé, mais au moins je l'ai apporté, on en a discuté", c'es quelque chose que tu retrouves pas forcément, dans le milieu du travail, enfin parfois, mais c'est pas...
T. Du coup, si tu devais pointer un truc qui, vu que c'est deux milieux qui sont engagés sur quelque chose... la différence c'est quoi ? C'est la politisation, c'est l'apprentissage des règles... la conscience de certains processus de domination ?
L. C'est ça, y'a ça. En fait, la différence, c'est le niveau de politisation des membres. Certaines personnes, on doit être tu vois 30 dans le... moins, 20 dans le cœur cœur du truc (*Asso à côté*), et dans ces trente on devait être 5 à avoir des idées déjà bien déconstruites des choses, c'est tout nouveau hein, c'est 2016 ou 2017.
T. Et du coup est-ce que c'était c'est 5 personnes là qui du coup, menaient la danse ?
L. Non non du tout ! Absolument pas ! Là justement nous nous on étaient justement à dire... euh Le festival qu'on a monté et qu'on désire refaire là, l'idée c'est de présenter toute les alternative de vie, écologique et autres, pleins de trucs. Et tu vois bien que c'est très limité. Dans les choix c'est... un exemple concret... Très simplement, les alternative de vie et autre, écologie et tout, moi personnellement moi j'ai envie d'amener, d'aller, sans parler d'antispécisme, de véganisme, de nouvelles manières de consommer... Enfin tout ce qui est éthique et tout, c'est des choses, les 25 autres... Y'a beaucoup

de discussions à avoir autour de ça, enfin, ils sont pas suffisamment habitués à parler de ça, et c'est vrai que les discussions, tu vois... non j'ai pas d'exemple... si ça y est !
On devait faire de la bouffe. On va dans le limousin, tu sais c'est un pays qui est un peu paysan tu vois, y'a ce qui faut autour de nous. Et c'est vrai qu'on a vu pleins de fois autour de nous, on y passait juste les WE pour voir le lieu et tout. Et les premières fois par manque de temps, bon bah y'a des personnes qui allaient à l'Intermarché du coin pour acheter des trucs. Bon première fois bon okay bon, ça peut passer. Après on a commencé à faire des rencontres et tout. On a découvert des fermes et tout. Toi tu fais, "vous montez un festival, écologique, alternatives de vie, circuit court, et tout, mais nous mêmes on fait pas les choses", hhhh ça coince tu vois. Bah les 5 personnes, c'est ça qu'on a amené en fait tu vois...
T. La cohérence politique quoi.
L. Ouais ouais c'est absolument pas cohérent, voilà fin.

3.4. Victor et Ingrid[99]

T. Je parle de comment les gens rentrent à D°. On va tenter un format à trois en discussion.
V. Comment je suis rentré à D°... Par le biais d'un pote, A., qui était impliqué dans le projet quasiment depuis le début, à travers les travaux. Donc moi je suis pote avec lui depuis longtemps, j'ai débarqué à N. à un moment donné où il m'avait proposé la coloc voilà. Et du coup je me suis intéressé à ça du coup aussi parce qu'il y était, et je pense honnêtement si je dois t'y répondre, est-ce que je m'y serais autant intéressé aussi vite, aussi intensément si lui il n'avait pas été là, honnêtement je suis pas sûr. Donc en fait moi je pense que les réseaux militants, j'y rentre et j'en sors aussi beaucoup par l'affect, des gens qui sont autour de moi, voilà. Donc je pense il y a une question d'affect, il y a une question de mon pote il y était donc j'y suis allé.
T. Ouais. Tu n'es rentré du coup parce que tu pensais que te pouvais y apporter un truc, un truc à y faire ou une idée quoi.
V. Je faisais déjà du graphisme, donc ça je sais que c'est un truc que je faisais déjà à T., mais en l'occurence D° c'est pas un lieu où je me serais forcément dirigé instinctivement. En sachant que moi quand j'étais à T. j'étais proche du NPA, et que D° est plus connotée comme un lieu, comme un lieu appeliste. Si on doit faire des schémas un peu caricaturaux, si on doit les nommer, oui c'est plus. En tout cas c'est comme ça que c'est vu au niveau national.
T. National ! (rire)
V. (rire), national ouais. Ouais mais les gens en parlent, et c'est quand même plus vu comme un lieu autonome, en tout cas voilà, que comme un lieu, syndicaliste, trotskiste machin, plus les milieux d'où moi je venais quoi. Voilà ! Donc j'y suis entré comme ça aussi, parce que j'ai jamais été fermé, les dissensions politiques c'est quand même quelque chose qui moi me... me... prrrt.
T. Et par rapport à comment nous on y est rentré, comment tu t'es rendu compte que tu pouvais y apporter quelque chose ? Nous par exemple on s'est posé la question quand on est arrivé sur N., si on rentrer dans ce lieu-là, faut avoir quelque chose à lui apporter, et, je pense que c'était avant d'y rentrer, on avait déjà dans l'idée d'apporter la question antispéciste, et du coup y organiser quelque chose, même si c'était encore flou pour nous.
(…)
T. Et je t'avoue que nous on t'as, quand on a eu besoin de faire le flyer pour le we, j'étais même pas au courant que c'était toi qui t'occupais de ça.
V. Mmmmh, y'a pas que moi qui m'occupe de ça.
T. Quand même pas mal non ?
V. mmmh, moitié je dirais, moitié voire tiers à un moment donné. On était vraiment, on met au moins deux ou trois personnes à être sensibles à la question des... y'a le collectif Super Terrain quand même, voilà qui est pas, je sais pas si c'est un collectif... c'est un truc de graphisme à N. pro, qui s'occupe de concerts de flyers... et qui font des trucs pour la municipalité de N., et eux qui ont fait pas mal de trucs pour les potes punks de divers groupes quand même. Et ils étaient déjà repérés comme les gens qui étaient le plus à même de faire les trucs très chouette, et ils font vraiment des trucs très chouette. Et après au sein de la com'com', on se regroupaient autour de cette culture du punk et pour certains du graphisme, et, non non, je suis pas le seul à être euh, déjà ni sensible à la question, et pas le seul à toucher le truc, et puis on est deux ou trois ouais.
T. Du coup, toi tu participes à une seule commission ?
V. Une seule oui.
A. Du coup parce qu'A. y était déjà où ?
V. Non, A. était dans la com' travaux, mais pas dans la com' programmation ouais. Non non, je m'y suis mis naturellement parce que je voulais faire des affiches quoi. Et que je me suis dit, c'était aussi un bon moyen de, de de prendre pieds dans ce lieu pour faire autre chose après.
T. Peut-être gagner en légitimité ?
V. Ouais ouais ouais, non je pense qu'il fait pas évacuer cette question, de à un moment donné de, oui de, c'est pas faire son trou de manière artificielle, mais faire son trou et de dire à un moment donné, j'ai fait ça, donc je suis légitime à faire quelque chose de plus, etc etc., en tout cas de prendre en confiance ouais.
T. Après je parle pour nous deux, mais enfin la question de produire un travail tangible, enfin, comment dire, moi je me suis senti un petit peu mieux, un petit peu plus légitime même dans la prise de parole dans les AG, une fois que le we était passé, ou une fois qu'on a fait notre première arpentage, et je pense que du coup en y repensant, bah je m'implique du coup, en y repensant, le fait qu'on ait laissé le truc de l'arpentage bien en vue, ça participe aussi de ça, de dire, on a fait quelque chose, et voici une trace indubitable que le travail a été produit. C'est vrai que je m'étais jamais posé la question en ces termes, mais c'est peut-être pour ça qu'on l'a laissé. Même si au final personne ne nous a jamais posé de questions. Je sais pas ce que t'en penses.
I. Ouais j'en penses que de toute façon, en fait, le moment où il va falloir l'enlever il va falloir que ça soit nous, parce que je sais pas qui d'autres va pouvoir se dire tiens je vais l'enlever. Donc en fait on l'a laissé parce qu'on trouvait ça marrant de la laisser et qu'il y ait une trace, mais le fait qu'il reste autant de temps, c'est aussi peut-être que personne n'ose l'enlever (rire).
T. dans le sens où ça enlèverait symboliquement...
I. bah ça voudrait dire que quelqu'un d'autres que nous l'aurait enlevé quoi.
Je sais pas, moi du coup, c'est la première fois qu'on découvrait... enfin, si on fait le parallèle avec Paris, y'a beaucoup moins d'ancrages dans la ville, enfin, y'a pas de lieu qui ressemble. À Paris ça va plus être des rendez-vous, en même temps que les différentes luttes qu'il y a à Paris. Et ça va être des rendez-vous à certains endroits, avec certains groupes. Où tu vas peut-être retrouver parfois les mêmes personnes. Mais t'aura pas de lieu où les personnes peuvent venir exprimer leur, enfin, voilà de lieux auxquels tu vas participer, et avoir une relation durable avec un lieu quoi. Enfin en tout cas, à Paris, j'avais pas cette impression là que j'allais m'ancrer dans Paris comme ça quoi. Et du coup D° ça a été vraiment le point d'entrée en fait où on est arrivé, où on connaissant personne, et en fait, ça nous a paru comme étant le lieu où, on pouvait arriver, et directement rencontrer pleins de gens, qu'on savait être à peu près du même bord politique que nous, et du coup-là aussi où on pouvait proposer des choses sur l'antispécisme par

[99]Entretien libre à trois ; avril 2019.

exemple, parce qu'on connaissait pas et on savait qu'on pouvait potentiellement y proposer un peu pleins de choses quoi. Et du coup, un peu plus personnellement, je pense que le fait que ça ait correspondu l'arrivée à N. avec le moment où, c'était la fin de mes vacances, et c'était le début de mon chômage ressenti, on va dire, parce que bah c'était la première fois de ma vie depuis que j'ai commencé à travailler depuis que j'ai 17 ans, bah que je travaillais pas en fait. Et du coup c'était peut-être aussi un petit substitut de me dire, je vais apporter des choses là-bas, ça va m'occuper du temps, que j'aurais passé surement de travailler quelque part où j'avais pas envie de bosser quoi. Et du coup j'ai essayé un peu dès le début de m'intéresser à plusieurs choses qui s'y passaient, essayer d'être présente sur pas mal de choses, pour ensuite me dire bah voilà, on va s'intéresser sur le we, on va s'intéressé sur les arpentages, sur des choses qui... enfin voilà au final je pense que ça m'intéresse pas tant que ça au final des trucs un peu, plus organisationnel à D° quoi, des trucs au début où j'avais demandé à être impliqué.
T. Tu veux dire les commissions ?
I. Ouais les commissions en elle-même, en fait au final ça m'intéresse pas trop, je crois. Parce que ça touche... c'est pas que ça m'intéresse pas, c'est que j'ai l'impression d'être pas assez impliqué tu vois, j'ai l'impression que c'est des trucs auxquels faudrait que je sois, que j'y pense tous les jours, et du coup.
T. Que ce soit une nouvelle forme de travail imposé quoi.
I. Oui, ouais c'est un peu ça. Bah, du coup, actuellement je suis, j'ai rejoint il y'a peu la commission des fournisseurs, et c'est cool parce que du coup on est trois, et c'est un lundi toutes les trois semaines, et je vais à D° et j'ai l'impression de faire un truc cool, et tu fais la commande des futs de bière, je trouve ça cool, ça permet aussi d'attiser un peu ma curiosité personnelle, de me dire tiens combien de futs on boit à D°, faire les calculs dans ma tête de combien de litres ont été bu et tout, je trouve ça marrant. Et du coup, j'ai l'impression que ça me donne aussi une légitimité quoi, mais y'a des trucs que je trouve beaucoup moins sexys quoi, répondre aux mail, et faire de la compta quoi, c'est pas sexy et j'ai pas forcément envie de m'y impliquer quoi. Et j'ai l'impression que c'est plus du travail pour le coup. Que c'est des trucs plus chiants, moins, voilà. Et sinon j'ai l'impression de mettre beaucoup de temps dans ma, y'a beaucoup de sujets où j'essaye de me dire, comment ça pourrait coller à D°. Beaucoup de trucs qui m'intéresse, et j'essaie de me dire, ce sujet-là ! Donc je vais pendre un exemple. Genre, la récup', par exemple de produits dans les poubelles etc., je me dis que c'est une pratique qui est, enfin qui est légale du coup, mais où il peut y avoir des échanges de fait sur des pratiques à avoir et tout, et du coup en ce moment, je suis en train de me demander comment à D° on pourrait faire un truc là-dessus. Sans que ça soit un truc, ! comment dire, sans que ça soit un atelier, on va dire (rire), mais juste comme on pourrait donner un point de départ, à ce que nous par exemple on puisse échanger des pratiques avec d'autres personnes qui nous en échangeraient aussi. Du coup je vois, au début je substituais ça au fait que je suis au chômage, et maintenant j'essaye plus de voir ça en mode, quand il y a un sujet qui me touche, bah je me dis que D° ça peut être le point où il y a d'autres personnes qu'on va rencontrer, sur un sujet quoi, voilà, à peu près.
T. Je rebondis, toi aussi tu as ce genre de, bah le mode d'entrée qui peut être le nôtre avec M. de justement de choisir un sujet qui nous tiens à cœur, et qu'on va essayer d'emmener, et d'être un pue feignant feignante sur le travail derrière.
V. Bah ouais ouais, c'est plutôt l'inverse. En tout cas, dans la manière dont j'y suis arrivé, et dans ce que j'ai entretenu pendant un an, c'est plutôt l'inverse. Parce que je considérais pas avoir particulièrement un sujet qui me tenait à cœur, et le présenter à D° et en faire un atelier, ou un we, une semaine, quelque chose de thématique comme ça. Non, mais ça vient questionner mon rapport au travail aussi quotidien. J'ai vachement de mal avec l'inactivité. Et j'ai toujours travailler dans ma vie de manière générale en tant que salarié. J'ai rarement était au chômage, donc j'ai accumulé les travail pendant des années dès que je suis parti de chez moi. Et je pense que je suis assez angoissé avec le vide, là on touche à l'intime là, là on touche à la psychanalyse (rire). Et j'ai besoin moi au quotidien d'avoir un truc comme ça de faire quelque chose, en termes organisationnel, et justement, encore plus je pense par rapport à avant, où à T. on était beaucoup dans un cadre théorique, mais moins dans un cadre organisationnel, en tout cas moi, et plus sur des trucs théoriques où moi des fois je savais pas vraiment où me situer, de manière générale pas seulement sur ce qu'on a parlé tout à l'heure, mais quand c'est théorique et pas toujours très concret, j'ai vachement de mal à me situer. Voilà. Je pense que ça me faisait du bien aussi de quitter ces carcans, très idéologique, très...
T. Là tu parle du cadre du NPA, d'un parti.
V. Ouais ! Ouais qui était beaucoup fait de réunions autours de discussions de textes, d'actions politiques aussi, mais je me retrouvais beaucoup plus dans l'action politique que dans les débats de fonds quoi. Et là je trouve qu'à D°, justement, avec toute les tendances politiques même si elle sont, on se rejoint quand même sur beaucoup de choses, mais, y'avais beaucoup moins ces questions de fond idéologique tout d'un coup, y'avait voilà, plus la question organisationnelle, comment on fait vivre un lieu, et qu'est ce qu'on y fait quoi. Même, si voilà, le contexte nous le prouve, c'est pas aussi simple qu'on le veut. et que ça vient poser d'autres problèmes quoi. Voilà. Mais moi je me reconnaissais plus dans ce, en tout cas à un moment donné, je me reconnaissais plus dans ce cadre organisationnel, peut-être de moins en moins en ce moment, parce que j'ai des nouveaux projets aussi qui viennent, et je pense que de plus en plus je vais me retirer progressivement de pleins de choses, et je vais plus venir animer des choses ponctuellement, et peut-être faire un petit peu, bah un petit peu ce que vous avez fait, peut-être l'organisation de concerts, de manière ponctuelle, pourquoi pas l'organisation d'évènements, des choses qui pourraient me tenir, mais où je serais pas obliger d'avoir quelque chose au quotidien, chose qui peut se révéler assez lourd au final.

T. Moi, par exemple sur ce que disais M., moi aussi j'ai un rapport, pour la première fois de ma vie aussi, je bosse pas, en tout cas je bosse tous les jours en tant que salarié, mais j'arrête, mais c'est la première fois où j'ai un rapport, clairement, de manière identifié, instrumental au travail. Mon travail salarié, je vais l'utiliser en fait, pas forcément comme moyen de vie, parce que j'ai réussi à réduire pas mal la quantité de travail pour arriver à vivre, et tout un ensemble de pratiques, et surtout que je le vois comme un moyen pour dégager du temps, alors qu'avant c'était quelque chose qui me prenait du temps, qui m'était imposé de l'extérieur, et là, d'arriver à une modulation où, je peux m'impliquer à D° de manière eu, pas quotidienne quand même, mais assez régulière. Et d'utiliser mon travail en fait, ouais comme facilitateur du militantisme je sais pas comment dire en fait. Non pas comme un frein parce que c'est quelque chose qui est ressorti par mal c'est que le gens utilisent pas mal le travail comme moyen de militer. Il font des concessions, des fois ils arrêtent leur anciens boulots pour en reprendre des plus simple, (je me rend compte qu'il y a là-dedans une forme de résistance : le travail comme technique de résistance, comme outil, comme arme certes quasi indépassable, mais du coup, réutilisée, re-mobilisée). Moins de taux horaire, le temps est crucial là-dedans. Jusqu'à certaines personnes qui du coup se débarrassent complètement du travail à côté, et n'ont pas peur de se mettre au RSA, dans ce genre de...
V. Ce que font mes colocs par exemple.
T. Et qui voilà sont vraiment très impliqués à D°. Ouais je le vois vraiment comme une stratégie, que permet ce genre de lieu quoi. Je sais pas si, si 'javais pas été à D° en arrivant à N., je pense que je travaillerais plus quoi tu vois. Moi personnellement, c'est un peu là où je veux en venir, ça me permet aussi de me désaliéner du travail, de libérer du temps, et j'avoue que je suis un peu dans le même cas que toi, j'ai un peu peur du vide, j'ai besoin d'être réactif, et ça donne, le lieu est un peu rassurant à D° quoi, ça permet de travailler autrement quoi.
V. Bah là, la question de base en fait si c'est, notre rapport au travail à D°, en fait moi je peux pas m'empêcher de le voir de manière plus large, en fait, c'est quoi notre rapport au travail tout court tu vois. En tout cas si on l'observe dans notre cadre militant, dans le cadre, dans notre carcans théorique en tout cas de, repenser ce que c'est le travail, le travail c'est le fait d'aller fournir des services, à des gens, de manière salarié ou non, de manière payée ou non, voilà. D'aller fournir des services qui produisent de la valeur en fait. Et moi je considère que ce qu'on fait à D° tous, le fait qu'on construise des panneaux d'isolation phonique, le fait qu'on anime des ateliers d'éducation populaire, le fait qu'on, le fait qu'on organise des concerts, voilà, on produit de la valeur en fait de toute façon, les gens, ils payent pour ça, les gens ils veulent ça, ils ont besoin de ça aussi, ils ont besoin de voir des concerts, ils ont besoin de s'enfermer, de s'éduquer mutuellement voilà quoi. Tout ça c'est des besoins qui sont satisfait par des gens qui sont à D° quoi (à voir pour ma SY des rétributions) qui travaillent, et, donc... voilà enfin, je sais pas où je voulais en venir, peut-être pas beaucoup plus loin que ça. Ouais mais *on travaille, on travaille* à D° quoi.

T. Ouais on travaille mais est-ce qu'on peut comparer à un travail salarié, où tu produirais mettons, on peut prendre l'exemple du travail de bar on peut en parler quoi. Est-ce que ça a le même sens de le faire à D° et de le faire mettons dans un bar...
V. Non, de toute façon ça a pas le même sens... Je tiens pas tant que ça le bar en ce moment, je l'ai pas tenu des milliers de fois non plus. Non ça a pas le même sens, tout simplement parce que le rapport hiérarchique il est pas du tout le même. Y'a pas de rapport hiérarchique, y'a pas d'injonction à venir tel ou tel jour, et il y a un rapport collectif au lieu, y'a pas de rapport individuel où l'on pointe les gens en disant toi t'es pas venu ce jour là du coup c'est la merde. Il nous est arrivé de fermer le bar, alors on gueule collectivement en disant, ça fait chier le bar est fermé, il faudrait que les gens se bougent, mais on gueule collectivement et on pointe personne du doigt en fait mais que si personne n'est là baaah, y'a pas, personne n'a de responsabilité plus lourde qu'une autre personne. Donc non, déjà dans ce rapport de j'allais dire de domination salariale, de, rapport hiérarchique d'ordre social de ce que ça représente le salariat non non on n'y est pas du tout là. On est dans un rapport vraiment autogestionnaire, avec a fortiori (rire), une, une idée, même si elle est pas parfaite, d'une tentative de déconstruction d'un rapport de pouvoir.
T. Par le travail ou par...
V. Non pas le fait qu le lieu existe et qu'on s'y organise collectivement. On est comme beaucoup d'autres cercles militants dans des questionnements profonds de ce que c'est le rapport de pouvoir et comment le déconstruire. Et je rebondi encore une fois sur tout ce qui peu se passer aujourd'hui. C'est pas parfait, c'est des tentatives, mais c'est des questions qui nous obsèdent, c'est des questions qui nous obsèdent comme dans pleins de cadres militants quoi. On n'y est pas, on y sera sans doute jamais parfaitement, ça c'est pas la question. Mais en tout cas c'est des questions qui nous qui nous prennent constamment, c'est comme les déconstruire ces rapports de pouvoir. Ce qui est pas du tout le cas dans un lieu, n'importe quel bar, c'est absolument pas la question, la question c'est de faire du profit, d'essayer de négocier un salaire si on peut, d'essayer de se vendre, et voilà, on est, voilà. On travaille, mais on travaille pas du tout comme dans un bar, comme à la FNAC, comme à Amazon, comme dans n'importe qu'elle entreprise en fait, aussi cool soit-elle en fait. Parce que le rapport de base est pas le même quoi.
I. Juste enfin. Du coup par rapport à ce que je disais tout à l'heure, le truc c'est que. Par exemple quand je me suis dit est-ce que je vais m'impliquer, en gros par exemple je me suis dit, tiens j'aimerais bien, euh, j'aimerai bien être investi dans la commission cuisine, ça m'intéresse, on a déjà plusieurs fois, avant D°, à manger pour des festivals, enfin ça m'intéresse le fait de produire à manger pour pas mal de personnes, je trouve ça cool et tout. Mais y'a un truc qui m'a freiné justement, c'est de me dire bah en fait, dans la perspective qu'on a du coup d'avoir un travail différent, et de s'organiser différemment, ce qui m'a retenu de le faire, c'est de me dire en fait, bah, en fait je suis une nana, et je suis encore intéressé encore à D° par des trucs de nana ! (rire). Et du coup ça m'a, tu vois, par exemple pour le truc de l'isolation, j'ai voulu m'y mettre, parce que je me suis dit, je vais sortir un peu de ma zone de confort et vouloir faire autre choses quoi, et en fait ça m'intéresse pas, du tout, genre vraiment pas, et à côté de ça du coup, y'a toujours cette facilité-là d'autres personnes que ça intéresse plus et qui vont du coup le faire plus rapidement et mieux quoi, et du coup, pour prendre l'exemple de la cuisine, voilà, je me suis juste dis, voilà bah e fait je vais pas y aller, parce que parce que, j'aimerais, que, j'ai pas envie qu'il y ait une meuf en plus dans ce truc là. Ou, si on prend l'exemple de, du ménage, qui a été lancé une fois par mois. Moi je serais tout à fait du genre à m'y mettre tous les mois, mais je le fais pas parce que j'ai pas envie de rajouter une, voilà, comment dire, une personne féminine à chaque fois quoi. Et du coup cette question-là que je résous pas du tout hein, et qui est pas voilà, c'est de me dire en gros, voilà en gros est-ce que je vais faire en sorte de m'intéresser à des trucs qui m'intéresse, enfin, qui m'intéresse pas, en tout cas, qui sont, enfin, où j'aurais pas été naturellement quoi. Pour euh, je sais pas, pour, être une nana dans un truc où il y a plus de mecs, enfin voilà je sais pas trop quoi en faire de cette question-là. Et du coup, ce qui me, ce qui, enfin comment dire, ce que j'idéaliserais un peu, ça serait de, de peut-être, moi enfin pour moi toute seule et pour peut-être D°, enfin tous les gens qui l'utilisent quoi, mais peut-être faire tourner un peu. Donc j'ai bien aimé cette question-là de proposer une formation à la comptabilité pour tout le monde. Euh, j'aime bien les questions voilà que A. qui était le seul à faire les commandes de bières, ait dit voilà ça serait cool qu'on soit plusieurs et du coup maintenant on est deux filles avec lui. Et voilà enfin, c'est un truc un peu bête enfin, quand on va faire ça il faut déplacer les fûts, enfin, des trucs qui pèsent lourd, enfin voilà c'est un truc qu'on aurait peut-être pas fait normalement fait. Du coup je suis contente de faire ça, mais voilà y'a toujours cette question là que je me pose, enfin, en fait, du coup est-ce que tous les travaux que je pourrais faire à D), est-ce que je vais pas dans des trucs, enfin, en gros, bah soit je vais, enfin je sais pas comment dire, j'essaye de pas me retrouver là où j'aurais pu être dans un milieu de travail normal quoi. Voilà.
T. Bah du coup je voulais rebondir sur ça c'est parfait. Comment vous l'analysez le fait que certaines tâches auraient vocation comme la comptabilité à devenir pas forcément obligatoire, mais qu'il y est en fait une formation par forcément obligatoire et tournante sur de tâches en fait qui sont considérées comme moins prestigieuses... (…pipi).
Alors oui on en était à la question de est-ce que c'est légitime, intéressant pour vous de rendre obligatoire des tâches. Est-ce que si on considère en gros que de tâches sont moins sexy, prestigieuses, intéressantes à faire que d'autres, dans une perspective d'autogestion ça serait intéressant de les rendre, pas forcément obligatoire, mais qu'il y ait une rotation ?
V. Euuuuh, bah héhé !
T. C'est le genre de question que tu te posais pas ?
V. (le discours se fait plus lent, saccadé, haché) C'est le genre de questions que ouais j'ai survolé, qui était pas spécialement importante pour moi. Bah, pour moi y'a des écueils en fait dans cette... bon on part du principe qu'on rend tout obligatoire, et avec une rotation des tâches super, et puis on va respecter une forme de parité etc etc. Et pour moi, y'a un écueil la dedans, c'est qu'en fait, y'aurait un espèce de principe ou, pfffff, on se dirait que c'est bon on a tout résolu le, on a résolu la question de la parité, on a résolu la question de l'autogestion on a résolu la question de machin, parce qu'on a tout rendu obligatoire, et pour moi y'a vraiment quelque chose de, un peu social-démocrate, un peu ronflant derrière, et je pense que c'est beaucoup plus compliqué que ça, je saurais pas dire comment, mais, pour l'instant, à part la comptabilité, mais là ça s'est résolu, tout le monde s'est un peu positionné dans les trucs qui les intéressaient, et j'ai l'impression que ça pose pas trop de problème, à part la comptabilité où effectivement à moment donné ils étaient deux, y'avait eu des problèmes par rapport à ça, où ils ont dû refaire des formations, et s'y mettre dur dur. Tous ensemble... Mais moi c'est, (…), et en même temps effectivement ça peut être compliqué, parce que si on considère que, y compris au sein de D°, euh, y'a les structures qui jouent, bah on pourrait se dire qu'en fait les femmes elles font toujours la même choses, que les hommes ils font toujours la même chose ; par exemple à la com' com' on est que des mecs, à part une. On est que des mecs ! Alors après est-ce que c'est un hasard ou pas ? Ça fonctionne beaucoup par affinité aussi, enfin ils étaient tous potes à la base, donc je pense que ça fonctionne aussi comme ça. C'est, ils sont, ils sont intéressés par la question de la musique, et ils sont dans un milieu particulier donc voilà ça s'est structuré autour de ça. Maintenant voilà, est-ce que c'est un hasard, où est-ce que ça correspond à une espèce de structure, où est-ce que ça correspond à, euh, je sais plus comment j'ai commencé ma phrase. Est-ce que c'est du au hasard, ou à une forme de structure, voilà ce serait plus valorisant pour les mecs d'organiser des concerts, et du coup les meufs elles s'impliquent moins là-dedans, parce que c'est moins valorisé socialement, donc voilà pffou. La question je peux me la poser. C'est pas un truc qui a été prioritaire pour moi.
T. Alors du coup j'avais quelque chose qui m'est revenu, par exemple on discutait de ça avec É., précisément de ce sujet-là, il disait bah ouais on est un groupe de potes qui est arrivé à D°, on a toujours fait de la musique, on aime ça. Mais on est pas contre en ce moment, et on s'aperçoit qu'en fait par l'expérience de D°, que bah pleins de gens savent organiser des concerts. Que dans des we thématiques comme le nôtre par exemple, on peut, on a un ordinateur, un mail, on peut très bien contacter un groupe et lui proposer de venir. Et lui disait je suis pas du tout contre que ce système évolue, et que, y'ait pas forcément une dissolution de la com'com', mais qu'en tout cas elle est moins force de proposition, est moins force d'organisation, et qu'elle se dilue de plus en plus dans les gens qui sont déters pour le faire. Et il disait qu'il y'a des meufs qui se sont impliquées, bon on peut prendre l'exemple de M. pour le concert, de Kl° si j'ai bien compris...
I. … de Ka°.
T. Oui de Ka° oui c'est ça ! Pas Kl° oui Ka°. Et du coup ma question c'était pas tellement, enfin je suis assez d'accord avec toi dans le sens où bah oui, tu reproduis ce sur quoi tu étais déjà accès avant de rentrer quoi, mais est-ce que ça bouge, est-ce que les lignes bougent, est-ce que tu le sens ?

V. Bah moi ça fait un an que j'y suis.
T. Oui voilà parce que t'es rentré à D° y'a un an ?
V. Y'a un an, ouais. J'ai un an entièrement, bah y'a, là dans 15 jours ça fera un an. Et donc très rapidement je me suis mis, et an un an, si je parle au sein de ma commission, non je sens pas que ça a, que ça a pas particulièrement bougé non. Moi j'y suis rentré, et je crois que depuis que j'y suis rentré je crois que personne n'y est rentré. Sans réfléchir plus de trois secondes si je fais le tour comme ça, je pense que personne n'y est rentré. Y'a des gens qui sont venus de manière ponctuelle, qui sont pas revenus, mais non ça a pas particulièrement bougé. Je regarde sur les autres commissions. Je t'ai dit la compta ça a bougé, mais ils ont pas mal ramé. Non ? Tu l'as pas fait.
I. Non
V. Non tu l'as pas fait ?
T. C'est O°.
V. O° ! À la compta et toi aux fournisseurs. Ouais, je sais pas... J'en sais rien en fait.
I. Moi ce que je trouverais intér... enfin en fait, je pense pas non plus qu'il faille avoir des obligations ou quoi, parce que c'est pas ce qui est cherché, et que l'intérêt ça compte aussi beaucoup quoi. Mais le seul truc en fait, ça serait d'éviter ua maximum les sur-spécialisations et du coup la non-connaissance du reste en fait. Moi c'est surtout ça qui. Moi là par exemple actuellement... ah oui, du coup j'ai aussi rejoins la commission vie collective, et, et par exemple y'a pleins de choses que je ne sait pas de comment c'était organisé avant, et du coup y'a pleins de trucs sur lesquels, enfin pas exemple, je sais pas, la dernière fois j'ai proposé que, que de mettre les tables différemment à l'AG, par exemple, j'ai proposé ça, et proposé, je sais plus, de mettre un fond de musique je crois, des trucs un peu (rire) voilà, mais qui sont juste voilà on s'en fiche. Et du coup, faire, et j'ai animé la dernière formation, accueil-formation, avec Al., et ça ça fait partie des trucs puisque, c'est peut-être un peu contraire à ce que je disais au début (on voit ici une sorte d'effet d'organisation), mais ça fait partie des trucs que je trouve cool en fait de me dire, que y'a des choses dans l'organisation auxquelles en fait j'ai envie de pousser pour me dire y'a pas que les personnes qui sont là depuis le début qui savent le faire, et je peux, enfin voilà, ça m'a fait bizarre de faire un accueil-formation alors que je connais pas trop l'histoire de D°, et que, je me sentais pas forcément, je me sentais pas forcément légitime pour le faire, mais en fait c'était très bien. Et ça m'a juste montré, que bah en fiat c'est ça, c'est là toute la différence avec une entreprise, ou avec quoi que ce soit, bah si t'as envie de faire un truc bah tu le fais, et voilà, ça se passe très bien quoi.
Mais du coup voilà, c'est plus sur la com'com', ou sur, pleins de commissions comme ça qui existe en fait au préalable, genre c'est le fait que les gens soient sur-spécialisés et que du coup, nous on est pas forcément connaissance de ce qui s'y passe, que, qui serait à mon avis cool en fait de réussir, à comment dire, savoir, et du coup ça va être fait en fait, on va afficher à côté de la salle de bain (rire), à côté des toilettes, des espèces de météo des commissions quoi, avec un truc voilà comment elle est structurée, et mettre des trucs qui changent tout le temps pour dire où l'on en est, voilà et ça je trouve ça bien. Parce que moi le truc qui m'avait un peu, enfin où on disait y'a des améliorations possibles et très faciles à faire, et voilà une espèce de transparence et d'actualité sur ce qu'il s'y passe pour que on, aussi peut-être pour donner l'envie à d'autre gens d'y aller, parce que si on sait pas ce qu'il s'y passe ça donne pas envie non plus quoi.
V. Bah ça, et puis faut pas oublier que c'est important de prendre en compte que c'est un collectif jeunes, c'est un collectif qui a deux ans bientôt là. Donc c'est très jeune, par rapport à des trucs comme le B17 qui sont beaucoup plus vieux, et le fonctionnement est plus structuré. On est encore en tâtonnement sur des choses et c'est carrément, carrément normal quoi. Et je pense que ça pour le coup, y'a quand même beaucoup de questionnements, presqu'à chaque réunions, pour le coup avec la com'com', il faut mettre en place un truc clair sur comment on fonctionne, il faut qu'on écrive notre fonctionnement interne, il faut qu'on l rédige, il faut qu'on le, tu vois il faut qu'on se le soumette, il faut qu'on le modifie, donc ça c'est des trucs, des questionnements qui sont quand même intrinsèque tu vois, par exemple j'imagine que d'une manière ou d'une autre, toute les commissions sont un petit peu dans ce cas-là quoi.
T. Bah les plus actives peut-être aussi.
V. Ouais.
T. Moi je prends l'exemple de la commission bibliothèque, la seule à laquelle je suis officiellement participant, elle est elle-même en souffrance, en déficit d'efficacité, de légitimité, on n'arrive pas vraiment à, disons attirer les gens qu'on voudrait attirer, notamment pendant les permanences, et les questions bien avant de se positionner vis-à-vis du collectif, et de leur montrer ce qu'on a réalisé ou ce qu'on voudrait réaliser, on aimerait bien arriver à comprendre ce que nous on voudrait faire en fait. Parce que ça marche pas, on tâtonne, parce qu'on est dans un sujet en fait moins, dans la représentation, qu'on concert, ou le soir, les soirées, les gens viennent voir un groupe qui kiffent et tout ça. Donc c'est surement par rapport à l'objet de la commission en elle-même, et le fait que bah, on est que trois ou quatre, et qu'on a pas trop d'idées quoi. Et pour rebondir à ce que tu disais M., c'est marrant parce que vous avez fait tout-e les deux l'accueil formation, c'était toi V. qui avait fait notre accueil formation, avec T. et toi.
V. Ouais, j'étais pas mal en retrait quoi.
T. Et voilà, c'est là où je voulais en venir, c'est que du coup, c'est pas du tout une critique hein, mais j'ai directement identifié T. comme un référent. Et quand j'ai quelque chose, une question, un doute, genre une combine à faire, quand j'ai besoin des statuts ou que sais-je, je contacte T. parce que pour moi c'est un référent. Et par exemple M. qui parlait du fait qu'elle a fait la réunion formation, enfin j'ai le sentiment de ce que tu m'avais raconté, que t'avais beaucoup plus parlé, et que vous aviez réparti...
I. Et on avait équilibré les temps de parole avec Al.
T. Et je pense que c'est crucial, parce que tu vois T. en ayant quasiment tou fait quand t'étais là, ça lui donne du travail derrière aussi. Il me disait, les gens me demandent constamment et des fois ça me fatigue.
V. Eh bah, tu vois c'est exactement, à un moment donné j'allais glisser là-dessus, alors je sais pas si je pouvais le faire ou pas, parce que l'origine de l'entretien, c'était le travail à D° etc etc. et, je voulais vraiment glisser là-dessus quand même, c'était la question des référents, et de qui on place comme référent, y'a des gens de fait qui sont à D°, et qui ont participé à la fondation du lieu, et qui sont systématiquement pris comme référent par les gens mais y compris par moi parfois, par réflexe, un peu bêtement tu vois, alors évidemment, S° si elle le lis ce mémoire, et je pense tu vas l'interroger, et c'est pas un secret, mais on s'est engueulé, on s'est engueulé comme des poissons pourris, on s'est hurlé dessus, sur un malentendu, et qui venait questionner aussi cette question, elle elle est référente aussi, et elle en a marre que les gens, elle en a marre que les gens lui demandent des trucs quoi. Bon, bah du coup, on a eu des mots, c'est réglé maintenant quoi. Mais, du coup, elle, quand, au-delà de cette engueulade, et quand on a pu en parler de manière un petit peu posée de, dans le fond pourquoi on s'est engueulé, c'est parce que elle elle en a marre en fait que les gens viennent la questionner, et la prenne pour la chef en fait quoi. Et c'est toujours très ambigu en fait, c'est toujours très ambigu ces trucs-là, et moi j'ai vécu la même chose, j'le compare souvent à ça, je sais pas si, à mon échelle c'est pertinent, je sais pas si c'est pertinent à l'échelle globale, mais quand j'étais plus proche du NPA à T. c'était exactement le même fonctionnement, t'avais 2 personnes, qui avaient participé à la fondation du syndicat qu'on a créé, et qui étaient prises comme des référentes permanents. Alors, la différence, enfin dans, la différence, c'est que là ces personnes se complaisaient là-dedans, et que à D°, c'est un état de fait, y'a des référents, et les gens se réfèrent à ces personnes-là, mais ça les fait chier, et ils essayent de déconstruire ces rapports-là. Voilà. Donc évidemment qu'en fait, euh, encore une fois, là on peut parler de travail, quand on parle du travail salarié, les rapports de pouvoir qu'il y a au sein du travail salarié, là on est quand même au sein d'un truc où y'a ces... où il peut y avoir ces rapports de pouvoir, parce que des gens identifient ces gens-là, mais on vient questionner, *mais on vient le questionner en fait,* et c'est ça qui est important.
T. Ce que juste vite fait par rapport à ce que tu dit, j'ai réfléchi vis-à-vis de moi-même, pourquoi je demandais systématiquement à T., bah des conseils en fait, ou limite l'autorisation, un blanc-seing, enfin c'est la même choses, et en fait je me suis rendu-compte que c'était, c'était un réflexe salarié...
V. Ouais.
T. Et que dans la plupart des boulots, quand j'avais besoin de commander quelque chose, quand j'avais besoin de faire un nouveau tableau, quand j'avais besoin de faire une commande, bah je demandais l'autorisation. Même des fois où j'en avais pas besoin, sauf que dans le cadre salarié, ça

paraissait complètement légitime et normal, et normé, sauf que là des fois, en le demandant à T., de plus en plus, je me dis – et je le fais de moins en moins – et je me dis, en le formulant, en fait j'aurais peut-être pu l'éviter, et en fait, diluer D° dans plus de gens, et limite aller demander à quelqu'un que je considère comme moins légitime. Limite à M. en fait. Je vis avec M. je pourrais lui demander tout aussi bien que T. qu'est-ce que tu penses de ça, ou, comment je m'y prends.
V. Voire des fois, parce qu'après on ne sait pas tout et c'est normal, mais voir des fois ne pas demander en fait. Et dire non non non, je suis légitime, je suis impliqué, donc je suis légitime, donc je fais. Et ça c'est quelque chose qui effectivement, là pour le coup on parle de structures, là ça vient directement questionner les structures dans lesquelles (rapport au pouvoir plus distributif entre personnes toutes choses égales par ailleurs. Pour certains la focale est l'engagement en tant que membres actifs, pour d'autres la focale est le(s) système(s) de domination entre les membres actifs dans ce qu'ils représentent et véhiculent socialement : donc un niveau de l'organisation et de la hiérarchie s'oppose à un niveau des structures de domination plus réticulaire et intersectionnelle (Bard), compte tenu que chacune de ses perspectives ont, et tiennent un discours sur l'individu). On vit, dans lesquelles on grandit quoi. Comme à l'école on demande l'autorisation pour aller pisser quoi tu vois, ce qui est dramatique tu vois quand on y pense. Les structures de pouvoir que les gens entretiennent, et dans lesquelles on est éduqué, et parfois ça se transmet presque jusque dans le boulot quoi. Parfois dans le boulot, presque on va demander l'autorisation pour aller pisser quoi, et c'est, et je pense que d'une manière ou d'une autre ça, ça se transmet un petit peu à D° quoi, et ouais ouais ouais l'autogestion, cool l'anarchie, ouais ouais ouais, mais en fait c'est pas du tout aussi simple que ça tu vois, c'est des choses qui se jouent et qui sont beaucoup plus profondes quoi. Voilà. Y'a des leaders, et leaders naturels, c'est normal je pense dans tous les milieux, mais il faut que eux ils apprennent à se défaire de ça, et se défaire d'eux aussi. Et dire, non aussi je suis légitime. De de, je suis légitime mais du simple fait de vouloir m'impliquer dans ce lieu-là, et qu'en fait y'a pas de, y'a pas de, y'a des garde-fou en fait, à D°, qui sont juridiques, administratifs, mais qui sont purement, juridiques et administratifs quoi. Cad, si y'a 50 personnes qui décident d'arriver à D° demain, mais qui sont complètement à 10 000 lieues du projet original, et dire nous on fait un putsch, bah là ça sera pas possible parce que y'a des garde-fou administratifs, y'a un espèce de CA qui dira non bah là à un moment donné c'est pas possible, nous on est là depuis plus longtemps, donc effectivement on décide quoi. Mais il a jamais été convoqué a priori, y'a pas de raison de le convoquer quoi. Mais dans le fonctionnement quotidien à partir un moment où on est quand même conscients de ces problématique d'autogestion, il faut qu'on arrive, il faut qu'on arrive à se défaire de ça quoi. Mais déjà en prendre conscience c'est déjà bien quoi. Parce que des fois on réfléchit pas quoi. Et en fait on a le droit de se planter, c'est ça qui est vachement important aussi quoi. Contrairement dans un autre boulot où en fait on va se faire engueuler comme de la merde parce qu'on s'est planté, parce qu'on fait perdre du chiffre d'affaire, ou on fait supposément perdre un chiffre d'affaire, bah là c'est pas le cas quoi. Moi j'en ai fait des conneries à D° moi, j'ai commandé des cartes de visites, j'ai fait payer 350 balles à D°, pour 500 cartes de visites. Ce qui est vraiment pourri au niveau de la trésorerie mensuelle quoi. Bon j'ai fait une connerie, des gens m'ont fait, boh, c'est un peu chiant, c'est un peu chiant faudra que tu fasses attention la prochaine fois demande un devis quoi. Voilà. Mais on m'a pas humilié parce que j'ai fait une connerie quoi. Bah voilà quoi. Une connerie, bah voilà, mais je me suis pas senti moins légitime, voilà quoi.
T : Je sais pas si tu veux rebondir là-dessus ?
I. Non, mais du coup y'a des tâches que je considère, en fait il y a des, certaines tâches à D° que je considère comme euh, comme étant attribuées à quand même, enfin, un pouvoir..., un certain pouvoir. Bon bah par exemple, je sais pas, avoir les codes de la boîte mail et de répondre aux mails. Être titulaire, enfin être sur la page fb et créer des choses, Lancer les, enfin les choses qui se font beaucoup, enfin beaucoup de choses qui se font en informels, et qui se font dans le fonctionnement quotidien. Mais c'est moi c'est vraiment ça que j'aimerais bien dire... réussir à faire rayonner un peu plus, pour qu'il y est plus de personnes qui puissent d'en emparer, et justement casser un peu ce truc là des personnes un peu référentes, des leaders, et voilà. Je, enfin, c'est un peu ce truc là que j'ai fait l'accueil formation et tout, c'est pour me dire y'a des trucs comme ça qui n'ont, où on n'oserait pas trop aller, et qui sont, enfin voilà.
T. Ouais parce que théoriquement, des gens t'ont vu à l'accueil formation, et ils pourraient s'ils te réidentifient, par exemple un soir à D°, pendant un concert, venir vers toi, et une question très spécifique sur une tâches, sur un des moyens qu'il pourrait trouver utile pour s'impliquer, tu lui répondrais peut-être une chose complètement différente que V. pourrait faire ou que moi je pourrais faire tu vois. Ou limite que c'est pas une bonne idée, ou d'aller voir telle personne alors que T. aurait conseillé d'aller voir une autre.
(Deuxième pause pipi)
I. … oui je disais que ça pouvait même être plaisant parfois au début que les gens viennent te voir quoi, et te posent comme référents quoi, au travail c'est synonyme de, de, de fin, ouais, ils te situent comme un pouvoir, enfin en tout cas, ils te donnent une autorité symbolique quoi. Du coup même le fait que là à D° ça soit plaisant que les gens viennent te voir pour te demander un truc, bah faut réussir aussi à passer au-dessus de ça quoi, et de dire. Enfin ça me fait plaisir d'aider les gens mais, ça me fait pas plaisir qu'on me place, qu'on me place comme une forme d'autorité quoi.
T. Bah après la situation d'autorité, peut-être que tu peux la désamorcer comme tu disais. Par exemple que, dans mes anciens bars, quand on me demandait, bah je pouvais le dire de manière autoritaire sans vraiment le savoir, bah tu fais ça ça ça comme ça, et c'est à toi de le faire quoi. Là c'est un peu bah je te montre et on le fait à tour de rôle, on va se poser la question aussi de qui devra la faire, et c'est parce que moi je suis là depuis plus longtemps que toi, que bah je ferais pas, bah le ménage ou, ou les tâches ingrates comme la vaisselle, même si avec la cuisine ça va être mieux, certes, enfin la vaisselle c'est juste trop, chiant de la faire ua bar, c'est pas adapté...
Du coup moi ce que j'aborde en général, c'est quatre-cinq pôles de boulots, et aussi le gros morceau du travail de prise de décision, si on peut appeler ça comme ça. Comment on fonctionne nous dans l'AG, ou même de manière informelle, même si là on était pas mal parti sur le pouvoir informel. Dans quelles mesures ça vous convient, quels sont vos points de vues là-dessus ? On parle beaucoup des commissions, est-ce que justement en AG, la question des commissions est assez mise en avant ? Ou qu'on laisse pas mal de latitude aux commissions pour prendre leur décisions de manière autonome ? Ou, ben comment fonctionne l'AG, en fait pour prendre les décisions du point de vue du travail quoi. C'est des questions larges, mais en fait, est ce que c'est vraiment dans l'AG que se décide le travail, où est-ce qu'il se décide de manière informelle à côté quoi ? C'est des sentiments mitigés, et tu vois pour reprendre l'exemple de la commission bibliothèque, en général en AG, on aborde pas trop les questions parce qu'on est pas sûr de nous d'avoir quelque chose à apporter quoi. Donc en se dit en fait vaut mieux pas en parler, et retravailler dessus, et limite, apporter un travail fini, concret, au lieu de se dire en fait, peut-être que justement le fait qu'on ait pas de travail concret et fini à apporter en AG, c'est peut-être ça le boulot à faire quoi. Et j'avoue que, j'ai toujours un petit malaise moi quand on parle de la comm' bibliothèque, j'ai envi d'en parler, mais vu qu'on l'a pas définit entre nous, on se dit bah peut-être que ça va les faire chier, peut-être que c'est pas la question, tu vois.
V. Bah j'imagine qu'en l'apportant de manière un petit peu honnête, et en l'apportant en disant , bah voilà je suis pas représentant de la commission bibliothèque, déjà c'est un démarche, à minimum honnête. Et puis ouais, qu'on gâche pas non plus des (*inaudible*) et si tu te plantes, bah voilà, bah le processus de décision, c'est une bonne question. Je pense qu'une des manières d'aborder cette question, c'est parler des problèmes qu'on a pu avoir en fait, parce qu'ils sont révélateurs, même parfois d'un, d'un manque d'organisation sur comment on prend les décisions. Et il y a eu deux exemple qui étaient, révélateur, y'en a peut-être plus mais y'en a deux qui me viennent en tête, c'est la question des concerts qui ont été interrompu par R. Parce que bien que R. fasse pas partie de D° et a priori fera pas parti de D°, il y a eu à un moment donné une faille dans le processus de décision, parce que avant même le concert, il y avait déjà les gens qui pouvaient trouver ça problématique les groupes qui sont passés. Donc là bah voilà, pourquoi ces gens là, enfin, c'est pas du tout pour eur incomber la fautes, mais en fait, ils étaient où en fait dans le processus de décision ces gens pour dire à un moment donné, ça ça me va pas ! C'est c'est...
T. Tu veux dire les gens de D°, qui programme ?
V. Bah au sein de la commission programmation, ou, non non, ou au sein de la commission programmation, à un moment donné, il y a eu ce truc-là. On s'est sans doute pas assez questionné, ou on a questionné le truc mais pas réellement, ou on l'a pas soumis à l'AV.
T. Ouais c'est ça en fait, est-ce que ça a été discuté en AG ?

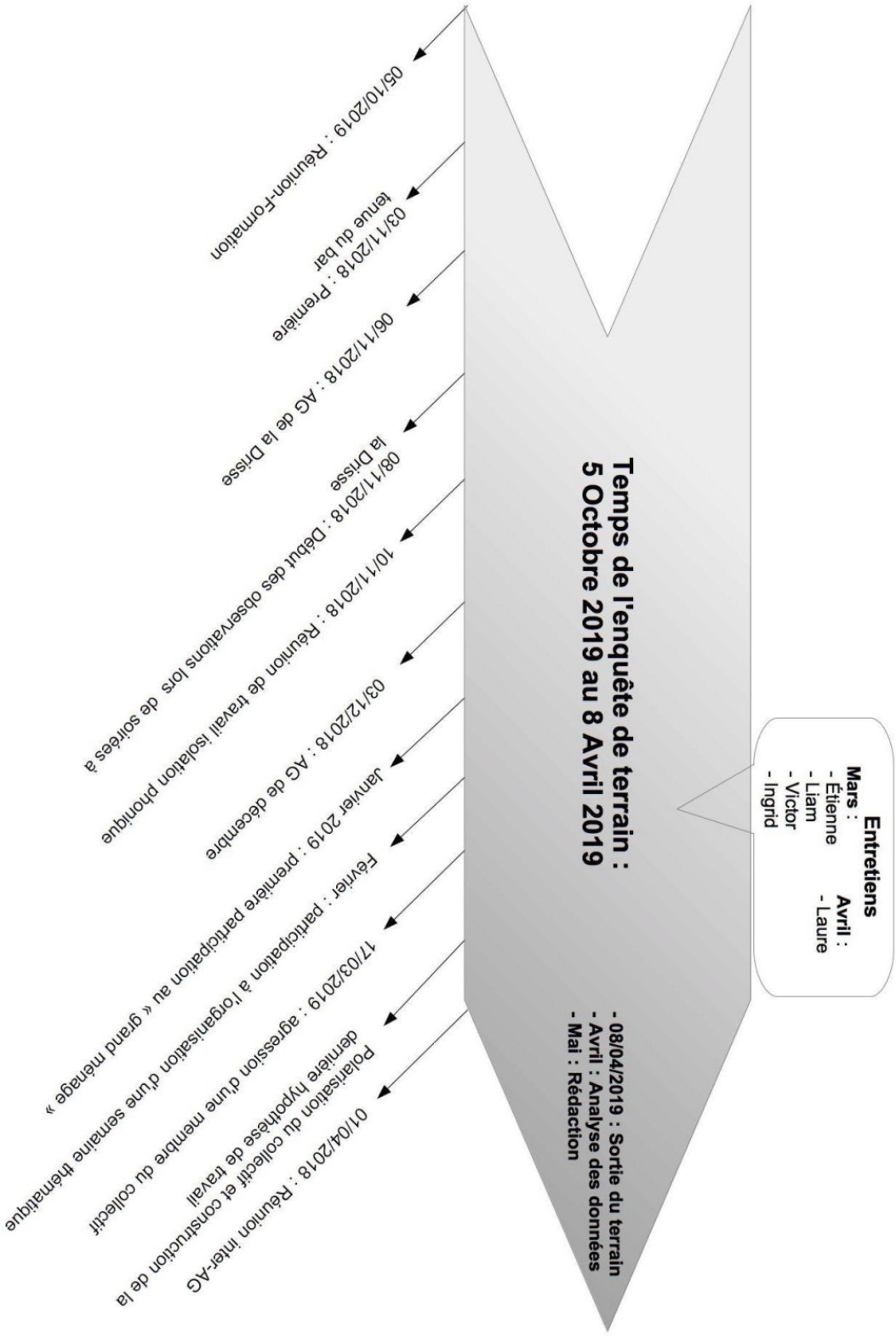
T. Et du coup, après ce coup-là si je me rappelle bien, au début on était là, et ça a été mis en place par la commission programmation, le système des we thématique. Tu vois ça vient de là ce système non ? V. Ça a pas été discuté en AG, parce que là là, c'est un truc qui est, factuellement on est obligé de déléguer le travail, et on peut pas décider tous ensemble en fait. Par exemple, sinon des AG qui durent déjà trois heures, enfin ça durerait huit heures ! On serait obligé de faire toute l'AG générale, plus toute les réunions de toute les commissions, c'est c'est *impossible* ! On commencerait le matin, on finirait le soir quoi. On peut pas du tout faire ça. Donc on est obligé de déléguer à un moment donné, ça c'est voilà. Mais par contre, encore une fois la différence avec un travail salarié, c'est qu'on est capable de dire, que quand, un travail qui a été désigné à une commission, bah ça couille, bah on est capable de dire, là ça a couillé, et il faut dire pourquoi, et il faut dire comment la prochaine fois on va se démerder pour que ça foire pas en fait. Tout ça c'est toujours une tentative en fait, c'est toujours un pari, bah voilà là le pari on l'a foiré sur ce coup-là.
V. Entre autres ouais.
T. Parce que, tu vois je me rappelle que c'était le début, mais ils avaient dit, beaucoup de charge de travail pour la commission programmation, du coup potentiellement on peut laisser passer des choses dans les mailles du filet, et du coup en va essayer de déléguer pas mal, euh, bah ceux qui veulent faire un we antispé, bah ils prennent en charge de la concert aussi quoi. C'est comme ça qu'on nous l'a présenté nous si je me rappelle bien ?
I. En gros c'est, un truc, une grosse thématique par mois, pour la comm'comm' et le reste c'est de, c'est de là, enfin c'est les gens qui proposent et font leurs trucs quoi.
V. Ouais.
T. La comm'comm', elle propose pas tous les concerts ? La plupart de concerts ils sont pas proposés par la comm'comm' ?
V. Euh, en fait on a insisté en interne au sein de la comm' comm', qui est de recevoir des propositions de groupes, euh, de les inscrire dans un, de les inscrire dans un, un fichier avec des remarques, fin voilà tout un espèce de système de référencement de l'information par rapport à ces groupes, et qu'est ce qu'on peut en faire. Donc voilà, est-ce qu'ils peuvent s'inscrire dans un we thématique ou un truc ponctuel, bah là on a rien, ça serait bien de mettre quelque chose etc. etc. On se démerdent pour faire des choses quoi. Aujourd'hui, aujourd'hui non la comm' comm' propose pas forcément tous les concerts, au sens où il y a des gens comme vous, vous avez organisé une semaine thématique, et c'est vous qui avez fait venir des groupes aussi sur.
T. L'un des deux, parce qu'un des deux groupes c'est... qui nous l'a proposé d'ailleurs.
I. S.
T. Ouais voilà, S. elle est dans la comm' comm', et voilà l'un des deux groupes. Parce qu'ils avaient contacté D° depuis un moment, et on trouvait pas de moment où les caser. Ils étaient dans le dossier quoi.
V. Mais même si on vous l'a proposé, c'est vous qui l'avait casé quoi. Vous auriez pu dire non, enfin voilà, oui y'a quand même un pouvoir de décision aussi par rapport à ça. Et et je voudrais juste revenir sur le deuxième exemple. Le premier exemple du coup par rapport à ce manquement dans le processus de décisions, c'était ces question des concerts, qui ont été problématique, et le deuxième problème de prise de décisions, là vous étiez là, et on a tous vu que la ça avait un peu foiré, et c'état faire une soirée ou pas de soutien aux gens de Z. quoi. Et là, bah en fait on s'est un peu précipité dans l'urgence, entre guillemets dans l'urgence, bah il faudrait le faire, et au final y'a pleins de gens qui étaient pas d'accord quoi. Y'a pleins de gens, bah voilà y'a K. après qui a fait son texte.
I. et si je puis me permettre des gens qui avaient pas du tout les clefs en main.
V. Bah en tout cas-là, personne n'a vraiment les clefs en main.
I. Enfin je veux dire, je pense qu'on avait même pas connaissance, je sais pas comment dire.
V. Connaissance de l'affaire ouais. Moi non plus.
I. Ouais, je savais pas de quoi on parlait en fait. Je savais pas du tout de quoi on parlait en fait. Du coup c'était très gênant parce que, bah je savais pas quoi dire en fait.
V. De fait ça a foiré ouais. Ça a foiré parce qu'on a dit, bah on fait, et en fait après coup. En fait on aurait très bien pu assumer collectivement a D°, de dire, parce que finalement la question elle est plus aujourd'hui de se demander si c'était okay de faire ça, la question pour moi qui importe aujourd'hui, c'est de se demander comment on peut collectivement avoir une décision et l'assumer par la suite quoi. Et là on a pas été capable de le faire. Ça c'est voilà, ça c'est un exemple et c'est criant de. Mais c'est pas dramatique ouais, c'est un pari qui a été...
T. C'est pas dramatique, mais...
V. C'est une tentative un peu avortée du coup.
T. C'est pas dramatique mais c'est un peu... pour moi si ça se reproduit c'est problématique, dans des actes complètement anodin, ou dans des prises de décision anodines. Je prends souvent l'exemple, du coup de me suis aperçu de ça, euh, l'AG suivante, où l'on avait remis la question du, l'AG que tu agitais, on avait remis la question du vin sur le tapis, et tu t'aperçois que des gens qui étaient pas forcément d'accord, et qui avaient pas forcément réagi les AG précédentes. Une question qui est complètement anodine par rapport à al soirée de soutien aux militants militantes de Z ., mais est-ce qu'il y a pas des outils, dont il faudrait se doter pour amenuiser au maximum...
I. amoindrir
T. Amoindrir ouais. Parce qu'au final, moi je me suis senti un peu trahi, entre guillemet quoi. Je suis sorti de la première AG, avec un petit malaise mais d'accord, sans vraiment comprendre pourquoi. Et en écoutant la prise de position de K. qui était très claire, et en voyant autour de moi qu'ils y avaient pas mal de gens, en malaise, je me suis senti un peu débile d'avoir acquiescé à ça quoi.
I. Pour rebondir sur la question du vin, puisque du coup c'est une question vachement ponctuelle en plus. Puisque c'est vraiment un truc d'organisation le vin. C'est un truc. Bah il se trouve que, bon j'étais pas là à l'AG, mais il trouve qu'à l'AG t'as émis le fait que, enfin, t'as émis ton idée que c'était peut-être contraire aux valeurs politiques défendues de proposer deux gammes de vins, et il se trouve que vous étiez plusieurs à avoir cet avis-là, et en fait ce fameux vin, bah en fait il est a D° maintenant. Et y'a pas eu de décisions, moi j'ai regardé le compte-rendu de l'AG, et en fait à aucun moment y'a une prise de décision là dessus. Du coup la prise de décision a été prise, enfin je veux dire qu'il y'a un vent en fait qui est arrivé. Et du coup ça veut dire en fait que, dans quelles mesures on prend en compte les avis de chacune et chacun, et dans quelles mesures on travaille ensemble, on aurait pu travailler ensemble au fait que bah, il va y avoir un deuxième vin, et du coup c'est cool parce que les personnes qui voulaient qu'il y en ait un autre un peu meilleur, bah elles seront contentes, mais du coup on égalise les prix, par exemple. Et du coup ça me semblait être une solution vraiment parfaite quoi, parce que d'un côté je trouve que ça ça crée pas de valeurs entre les, ça crée pas de valeurs entre un vin estimé un peut meilleur et un vin un peu moins bon, ils ont au même prix et à la fois les gens qui veulent boire un vin un peu meilleur, ils le boiront quoi. Et du coup, pour moi c'était la solution parfaite, et je comprends pas pourquoi y'a pas eu d'actes de décisions dessus quoi. Enfin voilà. Et du coup pour en revenir à ça, le, y'a un travail que je pense que du coup en va essayer de tra..., de parler pendant les réunions de la vie collective, un travail à faire, est-ce que, je trouve que, enfin moi je y'a plein choses sur lesquelles j'arrive pas à prendre la parole en AG, (bruits dans le bar), en gros essayer de travailler sur la fait qu'on se sente légitime à intervenir sur des questions comme ça d'organisation qui sont hyper-simple, et au fond, ça change quelque chose qu'il y ait des gammes de vins. Fin voilà en gros, c'est des pistes qui sont intéressantes, et même sur juste une histoire de vin, il peut y avoir, justement, à défendre une position là-dessus, bah c'est aussi un travail quoi, d'organisation quoi. Du coup c'est important, et du coup voilà essayer de repenser tout ça quoi, bah comme on dit, c'est jamais parfait, voilà viser à ce que ça se reproduise pas des situations comme ça, où au final ce vin est arrivé quoi.

V. Voilà pour répondre très très partiellement à ta question de quels outils on se dote, j'en sais rien. J'en sais rien, je pense que je suis excessivement mauvais moi sur, sur, le le, la proposition d'outils concret, de comment en fait pour tenir un organisation, prrrrt, j'en sais rien, vraiment. Je pense que, et je pense que tous les milieux militants qui tentent de déconstruire ces rapports de pouvoir, ces processus de décisions, essayer de tenir une organisation collective un petit peu machin. On peut même prendre des exemples beaucoup plus lointains, et beaucoup plus différents de ce qu'il peut se passer à D°. Pas du tout dans le même contexte, mais le processus de décision je sais pas moi, par exemple de communautés, de communautés un

peu dites autogérées, euh, à large échelle dans les autres pays, Rojava au Mexique, y'a toujours des imperfections en fait, alors qu'au quotidien depuis des années ils travaillent sur une thématique de déconstruction des rapports de pouvoir, et de prise de décisions les plus horizontales possibles quoi. Et y'a aucun exemple qui est parfait en fait, ça n'existe pas quoi. Donc après des outils des outils y'en a surement pour améliorer. Cela dit c'était pas ta question, c'était de quels outils on de dote pour améliorer les choses. Et en fait, et j'en sais rien ouais.
T. Parce que si je pose la question c'est pas anodin, puisque moi j'y verrai aussi, c'est moments-là, où ça ne fonctionne pas, où t'as des prises de décisions un peu informelles qui avalisent des choses qu'on a pas forcément discutées, je pense qu'il y' a des moyens aussi, en instaurant certaines formes de tour de paroles, en essayant d'équilibrer les tours de paroles, s'assurant à chaque sujets que les gens qui ne disent mots, ne pas partir du principe que les gens qui ne disent mots consentent, et peut-être que les gens qui ne disent pas mots se sentent pas forcément légitime à intervenir, sont trop jeunes dans D°, pas assez d'ancienneté, intimidés par certaines positions. Je pense aussi au fait de de de faire, une sorte de modération. Je sais pas moi, y'a quelqu'un qui proposait à l'AG de chronométrer le temps de parole, alors je sais pas si c'est utile de faire en sorte que les gens qui ont déjà pris la parole une fois au deux, ne la reprennent pas. Et ouais et de s'assurer à chaque fois que des des des voix n'ont pas été insensibilisées.
I. Que l'AG, fonctionne, que l'AG serve à être AV...
T. … que l'AG, qui n'ait pas un malaise en fait, à la fin. Enfin moi c'était des pistes qui me semblent, qui sont déjà expérimentées dans d'autres endroits, la deuxième liste de parole, la liste de modération, voilà quoi.
V. Bah c'est ça, parce que moi à titre un peu personnel, je suis assez réticent aux moyens un peu artificiels de, c'est un comme ce qu'on disait tout à l'heure, sur est-ce qu'il faudrait pas, oui, dans une certaine mesure que les tâches soient obligatoires pour tout le monde, bah là c'est pareil, le tour de paroles, je pense qu'il peu aussi, y'a un écueil aussi là-dedans, c'est de rendre obligatoire la prise de parole pour des gens qui sont trop timides, et qui sont mal à l'aise à prendre la parole. Alors peut-être qu'ils vont se libérer, peut-être pas. Mais on force pas les gens à se libérer de leur chaînes, en imposant des tours de paroles, oui *parle* parce qu'on déconstruit les rapports tu vois. C'est, je sais pas c'est compliqué, y'a des écueils des deux côtés de toutes façon quoi. Parce que y'en a qui sont de toute façon très à l'aise, et y'en a qui vont réussir à parler, et y'en a qui sont trop mal à l'aise et qui vont pas parler, et si on les obligeait à parler, bah voilà ça serait trop compliqué. Mais bah du coup, ils vont pas prendre la place, voilà c'est du cas par cas.

4. Calendrier de terrain

(Voir page suivante)


Temps de l'enquête de terrain :
5 Octobre 2019 au 8 Avril 2019
- 08/04/2019 : Sortie du terrain
- Avril : Analyse des données
- Mai : Rédaction
Entretiens
Mars :
- Etienne
- Liam
- Victor
- Ingrid
Avril :
- Laure
01/04/2018 : Réunion inter-AG
Polarisation du collectif et construction de la dernière hypothèse de travail
17/03/2019 : agression d'une membre du collectif
Février : participation à l'organisation d'une semaine thématique
Janvier 2019 : première participation au « grand ménage »
03/12/2018 : AG de décembre
10/11/2018 : Réunion de travail isolation phonique
08/11/2018 : Début des observations lors de soirées à la Drisse
06/11/2018 : AG de la Drisse
03/11/2018 : Première tenue du bar
05/10/2019 : Réunion-Formation